

Université de Montréal

**Quand les professionnels de l'aménagement s'approprient
l'urbanisme tactique :
regard sur la production de connaissances dans des projets récents
au Québec**

par Mathieu Emond

École d'urbanisme et d'architecture de paysage
Faculté de l'aménagement

Mémoire présenté
en vue de l'obtention du grade de M. Sc. A. en aménagement
option Aménagement

Janvier, 2019

© Mathieu Emond, 2019

Université de Montréal
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Quand les professionnels de l'aménagement s'approprient l'urbanisme tactique :
regard sur la production de connaissances dans des projets récents au Québec

Présenté par : Mathieu Emond

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :

Gérald Domon, président-rapporteur
Danielle Labbé, directrice de recherche
Juan Torres, codirecteur de recherche
Thomas-Bernard Kenniff, membre du jury

Résumé

Émanant de la société civile et en marge des processus institutionnels, l'urbanisme tactique propose la réalisation d'interventions urbaines de manière incrémentale en procédant d'abord par la construction d'un prototype peu coûteux, rapide à mettre en place et facilement adaptable. Inspirés par la flexibilité de l'approche, les professionnels de l'aménagement multiplient au cours des dernières années les interventions physico-spatiales qui mobilisent l'urbanisme tactique pour expérimenter des aménagements dans la ville parce qu'il autorise des ajustements rapides des aspects moins réussis des espaces urbains. Phénomène nouveau en aménagement, l'urbanisme tactique représente un changement dans la manière dont les professionnels conçoivent, mènent et livrent leurs projets. En prenant appui sur un cadre conceptuel qui met de l'avant le lien entre connaissance et action dans la planification, la recherche a pour objectif d'explorer ce qui caractérise le processus de production de connaissances lorsque les professionnels de l'aménagement utilisent l'urbanisme tactique comme outil pour réaliser des interventions. Dix entretiens semi-dirigés ont été menés avec des professionnels qui ont expérimenté avec cette méthode au Québec. La recherche démontre que l'usage de l'urbanisme tactique insère une nouvelle étape de planification par l'action – un nouvel espace-temps – dans la démarche de conception du projet. Durant cette étape la production de connaissances empiriques, expérientielles et normatives se fait selon des modalités différentes : i) les connaissances émergent alors à partir d'un objet mesurable, le prototype; ii) selon une participation publique enrichie par une expérience alternative du lieu; iii) autour d'un nouvel espace de dialogue et d'observation ainsi que iv) dans un contexte temporaire plus permissif. De plus, le mémoire dénote que certains motifs sous-jacents à l'usage de l'urbanisme tactique par les professionnels, à savoir l'expérimentation, la collaboration et la démonstration, caractérisent également le processus de production de connaissances dans ce contexte.

Mots-clés : Urbanisme tactique, Planification, Connaissance, Action, Apprentissage, Prototype

Abstract

Stemming from civil society, tactical urbanism advocates for incremental urban interventions through the implementation of an inexpensive, quick to implement and easily adaptable prototype. Inspired by the flexibility of the approach, professionals in several cities have recently started to experiment with tactical urbanism as a new design protocol to produce public spaces because it authorizes quick adjustments of the less successful aspects in physico-spatial interventions. By bringing the concept of prototyping into the planning field, tactical urbanism represents a change in the way professionals deliver their projects. In doing so, it provides a different context for exploring how knowledge is produced by action. Building on a conceptual framework that emphasizes the link between knowledge and action in planning, the research aims to explore what characterizes the knowledge production process when planning professionals use tactical urbanism as a tool for carrying out interventions. Ten semi-structured interviews were conducted with professionals who experimented with this method as part of their projects. Research shows that the use of tactical urbanism introduces a new stage – a new space-time – into the design process that promotes a form of learning by doing. During this stage, the production of empirical, experiential and normative knowledge is done in different ways: knowledge emerges i) from the prototype as a measurable object; ii) according to an alternative experience of the place that enriches the public participation process; iii) around a new space of dialogue and observation as well as iv) in a more permissive temporary context. In addition, the research notes that certain motives underlying the use of tactical urbanism by professionals (i.e. experimentation, collaboration, and demonstration) characterize knowledge production process in this context.

Keywords : Tactical urbanism, Planning, Knowledge, Action, Learning, Prototype

Table des matières

Résumé	i
Abstract	ii
Table des matières	iii
Liste des tableaux.....	vi
Liste des figures.....	vii
Liste des sigles.....	ix
Remerciements	x
Introduction : le phénomène de l’urbanisme tactique.....	1
1. D’une pratique citoyenne à une pratique professionnelle	11
1.1 Une certaine définition de l’urbanisme tactique	11
1.1.1 Urbanisme tactique et autres néologismes pour définir de nouvelles pratiques urbanistiques	11
1.1.2 La tactique et la stratégie	13
1.1.3 Choix d’une nomenclature pour la recherche	15
1.2 Vers l’urbanisme tactique citoyen.....	16
1.2.1 Une longue tradition de fabrication de la ville par les citoyens	16
1.2.2 Les critiques de l’urbanisme tactique citoyen	19
1.3 Vers l’urbanisme tactique professionnel.....	22
1.3.1 Les professionnels et les villes s’approprient l’urbanisme tactique.....	22
1.3.2 Les principes de l’urbanisme tactique.....	25
1.3.3 Les opportunités de l’utilisation de l’urbanisme tactique par les professionnels	27
1.3.4 Division autour de la professionnalisation de l’urbanisme tactique.....	28
1.4 Conclusion : l’urbanisme tactique comme nouvelle démarche de planification	30
2. La mobilisation des connaissances en planification et l’urbanisme tactique	31
2.1 L’articulation entre connaissance et action dans la planification.....	31
2.1.1 Les grandes traditions de la planification et l’articulation entre connaissance et action	33
2.1.2 L’urbanisme tactique au sein des grandes traditions en planification.....	37
2.2 La connaissance en planification.....	41
2.2.1 Évolution de la conception de la connaissance en planification.....	42
2.2.2 Les catégories de savoirs mobilisés en planification	43
2.2.3 L’intégration des savoirs profanes dans la planification	50

2.3 L'action comme source d'apprentissages.....	51
2.3.1 La réflexion-dans-l'action	52
2.3.2 L'expérimentation dans le processus de design	55
2.4 Conclusion : l'urbanisme tactique comme nouveau contexte de production de connaissances	58
3. Les professionnels parlent de leur pratique	60
3.1 Approche méthodologique	60
3.2 Échantillonnage.....	61
3.3 Les entretiens semi-dirigés.....	63
3.4 Terrain d'étude.....	63
3.5 Analyse des entretiens.....	70
4. L'urbanisme tactique tel que présenté par les professionnels	71
4.1 Une pratique difficile à nommer	71
4.2 Trois caractéristiques clés dans les pratiques des participants	73
4.2.1 La participation publique	73
4.2.2 L'expérimentation	74
4.2.3 La transition	75
4.3 L'urbanisme tactique, une approche non « traditionnelle » de faire de la planification.....	77
4.4 L'urbanisme tactique, de la planification par l'action	79
4.5 Conclusion : l'urbanisme tactique comme outil de planification.....	81
5. La connaissance dans le projet d'urbanisme tactique	82
5.1 Les connaissances qui émergent durant le projet tactique.....	82
5.1.1 Lieu	84
5.1.2 Besoins.....	84
5.1.3 Usages.....	85
5.1.4 Usagers	85
5.1.5 Ressources	85
5.1.6 Aménagements	86
5.1.7 Savoirs.....	86
5.1.8 Appréciation.....	87
5.2 Les modalités de production de connaissances dans la démarche d'urbanisme tactique.....	87
5.2.1 Un objet mesurable.....	89
5.2.2 Une participation publique en deux temps	92
5.2.3 Un espace de dialogue et d'observation	97

5.2.4 Une temporalité plus permissive	104
5.3 L'espace-temps tactique dans le processus du design.....	109
5.4 Conclusion : un nouvel espace-temps pour la production de connaissances	112
6. L'urbanisme tactique, un outil pluriel	113
6.1 L'utilisation de l'urbanisme tactique selon trois visées.....	113
6.1.1 L'urbanisme tactique comme outil d'expérimentation.....	114
6.1.2 L'urbanisme tactique comme outil de collaboration	117
6.1.3 L'urbanisme tactique comme outil de démonstration.....	122
6.1.4 Distinction fondamentale entre les trois visées de l'utilisation de l'urbanisme tactique ..	126
6.2 Conclusion : les trois visées de l'urbanisme tactique en regard des catégories de savoirs.....	126
Conclusion	130
Références	135
Annexes	i
Annexe 1 – Parcours d'un projet dans le cadre du PIRPP (Ville de Montréal, 2018, p. 8-9)	i
Annexe 2 – Certificat éthique	iii
Annexe 3 – Formulaire de consentement	v
Annexe 4 – Guide d'entretien.....	vii
Annexe 5 – Fiche de projet de la place De Castelnau (Ville de Montréal, 2016)	i

Liste des tableaux

Tableau I : Liste des professionnels participants	62
Tableau II : Liste des projets mentionnés dans la recherche avec description	64
Tableau III : Dénomination de la pratique selon les participants	71
Tableau IV : Liste des objets de connaissance selon les catégories de savoir mobilisées	88
Tableau V : L'urbanisme tactique, un outil pluriel d'expérimentation, de collaboration et de démonstration	127

Liste des figures

Figure 1 : Placottoir sur la rue Noriega à San Francisco. Source : San Francisco Planning Department.....	3
Figure 2 : Times Square en septembre 2009 durant la phase de test. Source : New York City Department of Transportation.	4
Figure 3 : Intervention de l'artiste Roadsworth aux abords du Parc des Gorilles dans le cadre du PARK(ing) Day. Source : Simon Van Vliet.....	8
Figure 4 : Le spectre de l'urbanisme tactique. Source : adapté de Lydon et al. (2012).	15
Figure 5 : Le « Parklet-O-Matic ». Source : City of San Francisco, 2018, p. 9.....	24
Figure 6 : La pensée design en cinq étapes. Source : Lydon et Garcia 2015, p. 173	26
Figure 7 : La méthode Build, Measure, Learn. Source : Lydon et Garcia, 2015, p. 200	27
Figure 8 : Territorially Based System of Social Relations. Source : Friedmann, 1987, p. 30.	32
Figure 9 : The politics of planning theory : a tentative classification. Source : Friedmann, 1987, p. 76.....	33
Figure 10 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition de la social reform. Source : auteur.....	34
Figure 11 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition de la policy analysis. Source : auteur.....	35
Figure 12 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition du social learning. Source : auteur.....	36
Figure 13 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition de la social mobilization. Source : auteur.....	37
Figure 14 : Professionnalisation et institutionnalisation de l'urbanisme tactique dans le modèle de Friedmann. Source : auteur, d'après Friedmann, 1987, p. 30.	38
Figure 15 : Des activistes de Portland Anarchist Road Care réparant un nid de poule. Source : Portland Anarchist Road Care.....	39
Figure 16 : Schéma récapitulatif des catégories de savoirs utiles à la planification (Alexander, 2005; Davoudi, 2015; Nez, 2012; Rydin, 2007; Sintomer, 2008). Source : auteur. ...	44
Figure 17 : Le processus du design sous la forme de la spirale. Source : Zeisel, 2006, p. 30....	57

Figure 18 : Articulation entre connaissance et action dans le projet d'urbanisme tactique. Source : auteur.....	80
Figure 19 : Objets de connaissance selon la temporalité et la source de la connaissance dans le projet d'urbanisme tactique. Source : auteur.....	83
Figure 20 : Accent sur le savoir normatif, empirique et expérientiel du schéma récapitulatif des catégories de savoirs utiles à la planification avec ajout d'un état intermédiaire introduit par l'urbanisme tactique (en rouge) dans la catégorie du savoir expérimental et empirique selon Rydin (2007). Source : auteur.	89
Figure 21 : Les bacs d'agriculture urbaine sur le Parvis De Biencourt. Source : Ville de Montréal.	91
Figure 22 : La Plaza Limoilou maintenant la place Limouloise. Source : Groupe A / Annexe U.	96
Figure 23 : La rue de Dijon. Source : Ville de Montréal	97
Figure 24 : La cabane de chantier sur le projet de Place au chantier. Source : Étienne Coutu Sarraz.	101
Figure 25 : La Place du Marché. Source : La Pépinière.	102
Figure 26 : Peinture rouge sur la rue Ontario. Source : Marie-Christine Trottier, Journal de Montréal.	108
Figure 27 : Intégration de l'état intermédiaire de l'urbanisme tactique dans le processus du design sous la forme de la spirale. Source : adapté de Zeisel, 2006, p. 30.	110
Figure 28 : Apprentissage en boucle simple et en boucle double dans le projet d'urbanisme tactique. Source : auteur.	111
Figure 29 : L'urbanisme tactique comme outil pluriel d'expérimentation, de collaboration et de démonstration. Source : auteur.	114

Liste des sigles

ADUQ : Association du design urbain du Québec

CPÉR : Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche

DIY : Do-it-yourself

MTQ : Ministère des Transports du Québec

OBNL : Organisme à but non lucratifs

PIRPP : Programme d'implantation de rues piétonnes et partagées

PPU : Programme particulier d'urbanisme

SDC : Société de développement commerciale

UT : Urbanisme tactique

Remerciements

Tout d'abord je tiens à remercier les professionnelles et les professionnels qui ont donné de leur temps précieux pour participer au projet. Votre retour sur vos expériences et vos réflexions au sujet de votre pratique professionnelle ont été très inspirants pour ma recherche et pour moi.

Ensuite, je tiens à remercier ma directrice et mon co-directeur de recherche, Danielle Labbé et Juan Torres, pour leur confiance, leur écoute et leur implication tout au long de mon projet. Sans votre soutien, je me serais égaré à plusieurs reprises au cours de mon parcours de deuxième cycle. Vos commentaires toujours justes et généreux ont permis de pousser plus loin mon travail.

Je tiens aussi à remercier les professeures et professeurs ainsi que mes amies et amis de la faculté de l'aménagement qui, tout au long de mon cheminement, ont contribué à façonner mes réflexions sur les nombreuses facettes de l'urbanisme, dont l'urbanisme tactique.

Je veux également remercier la Faculté d'Études Supérieures et Postdoctorales (FESP), la Faculté de l'Aménagement, ainsi que le Conseil de Recherche en Sciences Humaines (CRSH) pour l'aide financière qui ont assuré ma subsistance durant ces deux dernières années et, par le fait même, qui ont rendu possible ce travail.

Finalement, mes remerciements vont tout naturellement à ma famille et à la femme qui partage ma vie, Anna. Son soutien indéfectible, sa bienveillance légendaire et son amour ont été pour moi source de réconfort et de motivation pour mener à terme mon projet de mémoire tout en commençant notre projet de famille.

Introduction : le phénomène de l'urbanisme tactique

L'urbanisme tactique (UT)¹ est un mouvement récent qui est rapidement devenu grand public (O'Connell, 2013) en même temps qu'il émerge dans la recherche en urbanisme (Lydon et al., 2011) au côté d'une multitude d'autres néologismes pour qualifier de nouvelles modalités d'intervention sur la ville par les citoyens (Nédélec, 2017). Dans la filiation des actions militantes pour revendiquer un droit à la ville (Lefebvre, 1968), l'UT propose des transformations à l'échelle locale grâce à des interventions artisanales, incrémentales, rapides et peu coûteuses (Lydon et Garcia, 2015). Ces interventions vont de l'agriculture urbaine à l'aménagement de places publiques, en passant par le balisage de voies cyclables. Fortement influencé par le courant du *do-it-yourself* (Talen, 2015), ce type d'action s'impose aujourd'hui comme une forme d'appropriation et de participation directe des citoyens au design et à l'aménagement de la ville.

En effet, au cours de la dernière décennie, un engouement de la part de citoyens pour s'impliquer dans l'aménagement de leur ville est observable en réaction à un manque d'action des administrations municipales. La récession et la lourdeur administrative du travail en silos sont souvent évoquées comme source de cet immobilisme institutionnel (Bradley, 2015; Lydon et Garcia, 2015; Wortham-Galvin, 2014; Kent, s.d). En plus de prétendre améliorer la qualité de vie des quartiers et générer un sentiment d'autonomisation (*empowerment*) pour les participants, ces projets menés par des citoyens cherchent à montrer aux administrations municipales quels sont les besoins locaux ainsi que présenter des exemples simples et peu coûteux pour les combler rapidement (Finn, 2014). Ce faisant, l'UT citoyen exerce une pression sur les pouvoirs publics pour que ces derniers autorisent la réalisation de projets, collaborent avec leurs initiateurs ou encore agissent sur le territoire.

Face à cette pression, mais surtout inspirés par la rapidité et la flexibilité de l'approche, les professionnels de l'aménagement du secteur privé et des services d'urbanisme de plusieurs villes nord-américaines et européennes ont choisi d'expérimenter avec les méthodes et les codes propres à l'UT dans leur propre démarche de conception de projets (Davidson, 2013; Pfeifer, 2013). Entre les mains des professionnels, l'UT est utilisé comme un outil de design et de planification par phases : il s'inscrit dans une logique expérimentale d'essais et d'erreurs. Ce procédé incrémental – par modifications successives – est valorisé parce qu'il autorise des

¹ Traduction de l'anglais de *tactical urbanism*.

ajustements rapides des aspects moins réussis des espaces urbains. L'urbanisme tactique introduit ainsi le prototype urbain comme outil d'urbanisme (Fournier et Rocher, 2013).

La réalisation de prototypes sur le site du projet représente un changement dans la manière dont les professionnels conçoivent, mènent et livrent leurs projets (Lydon et Garcia, 2015). Le prototype leur offre l'occasion de mener des observations et des études qui permettront de valider la pertinence du projet et contribueront à justifier ou non son implantation sur un mode plus permanent (Douay et Prévot, 2016; Marshall, Duvall et Main, 2016; Sadik-Khan et Solomonow, 2016). Le prototype permet également d'obtenir une rétroaction des acteurs (aménagistes, citoyens, parties prenantes) tout au long du processus de mise en œuvre des aménagements, concevant l'espace de la ville davantage comme un projet que comme un produit.

Ainsi, le mouvement de l'UT, émanant essentiellement de la société civile, s'immisce progressivement dans le coffre à outils des aménagistes œuvrant dans les secteurs public et privé. Plusieurs projets témoignent de cette tendance. La Ville de San Francisco, par exemple, adapte librement l'évènement international *PARK(ing) Day*² pour développer, en 2010, le programme *Pavement to Parks* qui incite et encadre des initiatives de réappropriation de l'emprise publique de la rue, mais sur une durée plus longue (City of San Francisco, 2018; Davidson, 2013) (voir figure 1). L'objectif du programme est de créer des lieux de rencontre, valoriser les déplacements actifs et revitaliser les rues commerciales. Ainsi, citoyens et organismes sont invités à soumettre des projets pour occuper un espace sur la voie publique en y installant un placottoir³. Par la suite, l'administration accompagne les demandeurs pour faciliter le processus de mise en œuvre. Comme le souligne Bradley (2015, p. 103),

the institutionalisation of the parklet is a good example of how a guerrilla action became a social movement, which in turn became incorporated into official public planning that then set rules to make parklets or other forms of urban commons enduring, transparent, democratically accountable and organised to serve a wider population in the city.

² Le *PARK(ing) Day* est un évènement mondial qui propose, le temps d'une journée, de transformer un espace de stationnement sur rue pour lui conférer un usage alternatif.

³ Traduction québécoise du mot anglais *parklet*, un placottoir est un espace public aménagé sur rue qui généralement prend la place de cases de stationnement.



Figure 1 : Placottoir sur la rue Noriega à San Francisco. Source : San Francisco Planning Department.

Un autre référent souvent évoqué pour témoigner de l'institutionnalisation de l'UT est celui de la Ville de New York qui, en 2008, lance le *NYC Plaza Program* dans le but de convertir des segments de rues en places publiques. Dix ans plus tard, la Ville de New York compte 74 plazas pour une superficie totale de plus de 12 hectares (Barron, 2018). La conversion la plus iconique est certainement le réaménagement de Times Square qui débute dès la première année du programme par la piétonnisation temporaire d'un tronçon de la rue Broadway (Greco, 2012; Sadik-Khan et Solomonow, 2016). Le projet est d'abord réalisé avec de la peinture au sol et des chaises de plage pour convaincre la population et les commerçants de la pertinence de la démarche (voir figure 2). Durant la période d'essai, des données sur l'achalandage, sur la circulation automobile, sur l'impact économique pour les commerçants et sur la perception des usagers sont recueillies et analysées. Le changement est accueilli favorablement par la grande majorité. Aujourd'hui Times Square est réaménagé avec des installations permanentes qui changent la répartition du domaine public pour laisser plus de place aux piétons. L'expérience réussie de New York inspire des villes partout sur la planète (Sadik-Khan et Solomonow, 2016), renforçant l'image de l'UT comme faisant partie des « bonnes pratiques » urbanistiques à répliquer.

Ces deux cas en provenance des États-Unis ne sont qu'un échantillon des nombreux exemples d'utilisation de l'UT par les professionnels de l'aménagement. Bien qu'encore émergente, l'ampleur de cette appropriation par les professionnels (tant dans le nombre de projets que

dans la diffusion géographique), suggère une tendance vers la consolidation du modèle. Dans ce contexte, il apparaît important de s'attarder au phénomène.



Figure 2 : Times Square en septembre 2009 durant la phase de test. Source : New York City Department of Transportation.

Si plusieurs travaux portent sur les manifestations citoyennes de l'urbanisme tactique (Davidson, 2013; Douay, 2012; Douay et Prévot, 2014; Douglas, 2014, 2016; Lydon et Garcia, 2015), l'utilisation de cette façon de faire par les professionnels de l'aménagement demeure peu étudiée. Plusieurs auteurs ont souligné les tensions idéologiques que suscite la transformation d'une manifestation militante de « droit à la ville » en un outil de planification (Iveson, 2013; Mould, 2014). Mais au-delà de cette critique, les efforts demeurent timides pour observer le phénomène sous un angle qui sort d'un cadre d'analyse lefebvrien – la cooptation de la tactique pour servir la stratégie des pouvoirs établis dans la poursuite d'un agenda néolibéral (Bródy, s.d., p. 13). Certains auteurs ont exploré le rôle de l'urbaniste dans le projet d'UT (Crombez, 2014; Pfeifer, 2013), d'autres ont proposé des classifications des projets d'UT selon différentes typologies : par modalités descendantes ou ascendantes (Douay et Prévot, 2016) ou encore par thèmes (Pfeifer, 2013).

Toutefois, dans la littérature, peu d'attention a été portée sur l'intégration de l'urbanisme tactique en tant qu'outil de planification par les professionnels, et ce malgré une utilisation en croissance. C'est sur ce dernier point que je souhaite diriger mon attention. Détournant volontairement mon regard de l'UT citoyen, j'ai choisi, dans cette étude, de me concentrer de manière plus pragmatique sur les répercussions de l'utilisation de l'UT par les professionnels dans la démarche de conception de projets⁴. Nouveau *modus operandi* pour les professionnels, l'utilisation du prototype dans le domaine de l'aménagement est un « phénomène intéressant » pour la recherche au sens où l'entend Chevrier (2009, p.74), puisqu'il introduit un changement dans le « fonctionnement habituel » des professionnels et des administrations municipales.

En effet, en mobilisant la notion de prototypage dans le domaine de l'aménagement, l'UT représente « un changement des modes d'action de la municipalité qui développe une pratique moins traditionnelle de l'aménagement » (Douay et Prévot, 2016, p. 10). Dès lors, ce changement dans la pratique des professionnels de l'aménagement offre plusieurs angles de recherche à partir desquels observer le phénomène incluant : les enjeux éthiques et politiques autour de la récupération, les liens entre les acteurs et les rôles de ces derniers dans les projets

⁴ Je tiens à préciser que le phénomène qui m'intéresse dans le cadre de cette recherche est l'appropriation de l'urbanisme tactique par les professionnels lorsque ces derniers en font une utilisation dans le cadre de leur pratique professionnelle qu'elle ait lieu au sein de l'administration publique, d'une OBNL ou d'une firme privée. C'est pourquoi, il est question de la professionnalisation et de l'institutionnalisation de l'UT (qui implique que l'UT est fait selon des programmes mis en place par l'administration en charge). Cette précision est importante parce que les professionnels de l'aménagement, comme tout autre citoyen, peuvent en principe également avoir recours à l'UT pour la réalisation de projets en marge des processus institutionnels.

tactiques, l'impact environnemental et social de la pratique du temporaire et du transitoire, la production de connaissances par l'entremise du prototype, etc. C'est à partir de ce dernier angle que j'ai choisi d'explorer le phénomène dans le cadre de ce mémoire. L'urbanisme tactique est souvent présenté par ses adeptes comme un nouveau modèle d'aménagement qui permettrait de concevoir des espaces publics résilients et mieux adaptés aux besoins des citoyens (Vachon et al., 2015). Je considère qu'il est urgent de travailler à explorer l'idée qui sous-tend cette affirmation, c'est-à-dire que l'UT permettrait de *mieux connaître* le lieu, les usagers, les besoins, etc. grâce au test avant de réaliser le projet de manière pérenne. Je propose donc de revisiter la relation entre connaissance et action en urbanisme afin de comprendre comment l'introduction de l'UT influence le processus de production de connaissances. Pour ce faire, j'ai mobilisé un cadre conceptuel, exposé en détail au chapitre 2, qui met de l'avant la dimension épistémologique du projet vu comme « dispositif cognitif, producteur d'un nouveau savoir » (Viganò, 2014, p. 13).

Pour pousser plus avant cette réflexion, ma recherche a été guidée par la question générale suivante : qu'est-ce qui caractérise le processus de production de connaissances lorsque les professionnels de l'aménagement utilisent l'urbanisme tactique comme outil de planification pour réaliser des interventions ? En tentant de répondre à cette question, la recherche vise à mettre en évidence le processus de production des connaissances dans un contexte de projets d'UT; c'est-à-dire identifier i) les objets et les sources de connaissances produites, ii) les modalités à travers lesquelles elles sont générées et transmises et iii) le contexte entourant leur production.

Pour mener cette réflexion, je me suis penché sur l'expérience de professionnels de l'aménagement québécois qui ont expérimenté dans leur pratique avec l'urbanisme tactique. La situation des grandes villes québécoises, et de Montréal en particulier, est riche en expériences de ce type ce qui en a fait un terreau fertile et privilégié pour cette recherche. En se penchant sur quelques projets réalisés à Montréal, on constate en effet une variété de manières d'approcher les actions tactiques d'abord par les citoyens puis par les aménagistes à partir de processus de plus en plus institutionnalisés.

Les politiques d'accompagnement pour le verdissement – Depuis la fin des années 1990, plusieurs arrondissements montréalais, par l'entremise de programmes de ruelles vertes, encadrent et accompagnent des projets de verdissement et d'aménagement de ruelles par les citoyens. Selon les arrondissements, un support technique, logistique et parfois financier est offert aux participants pour la mise en œuvre des projets. En 2016, la Ville de Montréal compte plus de 306 projets de ruelles vertes réparties dans onze de ses dix-neuf arrondissements

(Regroupement des éco-quartiers, s.d.). Plus récemment, l'arrondissement de Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension s'est engagé dans une démarche pour encourager les citoyens à faire des aménagements dans le quartier avec une motion adoptée au conseil pour la « promotion de l'embellissement des carrés d'arbre par les citoyens » (Arrondissement Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension, 2014, p. 120). Cette proposition fait suite à des expériences populaires réalisées par les citoyens comme le Mange-Trottoir qui est un potager aménagé dans une saillie de trottoir accessible à tous et géré par des bénévoles.

Les parcs et espaces verts – En 2013, l'Arrondissement Le Plateau-Mont-Royal procède à une entente innovante de cogestion d'un espace public avec un organisme sans but lucratif, les Amis du Champ des Possibles (Arrondissement Le Plateau-Mont-Royal, 2013). L'espace en question, le Champ des Possibles, est une ancienne friche industrielle dans le Mile-End. Depuis 2007, l'endroit est le théâtre de plusieurs activités informelles, récréatives, artistiques et sociales organisées par les citoyens du quartier (Mailhot-Léonard, 2015). En 2009, la Ville de Montréal achète le terrain à la compagnie ferroviaire du Canadien Pacifique. Le changement de zonage en parc et l'entente de cogestion viennent approuver et formaliser la gestion alternative du site faite par les Amis du Champ des Possibles. Suivant des motivations similaires, les AmiEs du parc des Gorilles travaillent au verdissement et à l'aménagement d'un parc dans le secteur Marconi-Alexandra de l'arrondissement Rosemont–La Petite-Patrie. Leurs actions puisent également dans le registre de la tactique pour révéler à la population le site ainsi que les enjeux de sécurité pour y accéder comme en témoigne une intervention dans le cadre de l'édition de 2017 du *PARK(ing) Day* (voir figure 3).

Les villages éphémères – Une autre forme d'urbanisme tactique prend d'assaut la Ville de Montréal et la Ville de Québec sous la forme d'urbanisme temporaire ou de *placemaking*⁵. Ces projets sont le plus souvent initiés par des professionnels œuvrant au sein d'OBNL avec un soutien de la municipalité. À Montréal, le Village au Pied-du-Courant près du pont Jacques-Cartier, le Virage sur le site du futur Campus Outremont de l'Université de Montréal, les Jardineries sur l'Esplanade Financière Sun Life du Stade olympique ou encore à Québec le

⁵ Ce sont deux courants urbanistiques qui sont souvent employés pour qualifier des pratiques qui recourent l'UT. L'urbanisme temporaire serait « une démarche, une pratique du projet urbain qui est conditionnée par sa durée limitée dans le temps, et qui donne lieu à une occupation » (Bachir, Dinh, Dreuil, Krier et Théron, 2017, p. 9). Le *placemaking* n'a pas encore de réelle traduction française et sa définition n'est pas figée (Iwińska, 2017) comme c'est le cas avec l'UT, ce dont il sera question dans le prochain chapitre. Le *placemaking* serait soit une technique ou une idéologie qui propose de concevoir les espaces publics en misant sur les forces et sur le potentiel des acteurs en place. Ce mouvement prône une conception des places publiques basée sur l'approche « Lighter, Quicker, Cheaper », caractéristiques partagées par l'UT (Project for Public Spaces, s.d).

SPOT, Sympathique Place Ouverte à Tous, à proximité de l'église Saint-Charles de Limoilou sont tous des exemples de ce phénomène.



Figure 3 : Intervention de l'artiste Roadsworth aux abords du Parc des Gorilles dans le cadre du PARK(ing) Day. Source : Simon Van Vliet.

Les programmes de piétonnisation et de places publiques – Finalement, en 2014, la Ville de Montréal se dote du Programme d'implantation de rues piétonnes ou partagées (PIRPP). Avec le PIRPP, la Ville de Montréal lance un appel de projets dédié aux arrondissements pour mettre en œuvre des interventions sur le domaine public afin de répondre à la demande croissante des citoyens pour la réappropriation des espaces publics (Ville de Montréal, 2015). Le programme offre une aide technique et financière aux arrondissements pour la mise en place de projets pilotes qui changent la répartition du domaine public en faveur des piétons. L'expérience se fait d'abord par des aménagements temporaires et s'échelonne sur une période de trois ans. Chaque année, les aménagements sont évalués et adaptés aux besoins des usagers et des riverains. À terme, les aménagements doivent être pérennisés. Avec ce projet, Montréal affirme avoir « mis en place un véritable laboratoire d'expérimentation [qui] s'inspire de plusieurs courants urbanistiques tels que l'urbanisme tactique, les mouvements *Placemaking* et *Cyclovia* ou *Open Streets* » (Ville de Montréal, 2015, p. 10-12). En 2017, la Ville de Québec emboîte le pas et propose un programme similaire pour encourager la création de places éphémères (Ville de Québec, s.d.).

Ces deux dernières catégories d'exemples témoignent d'une appropriation plus décisive de l'urbanisme tactique par les professionnels⁶ et par les administrations municipales au sein desquelles certains d'entre eux travaillent. Ce sont des professionnels opérant dans ces contextes qui ont été interrogés dans le cadre de cette recherche.

Par l'exploration de ce terrain d'étude, mon objectif est de mieux saisir, sur le plan théorique, le processus de production des connaissances chez les professionnels dans le contexte des projets utilisant l'UT. La recherche participe ainsi à détailler cette pratique émergente afin de mieux comprendre son fonctionnement et son apport pour le travail des aménagistes. Sur le plan pratique, cette exploration pourra aider les professionnels à prendre conscience et à réfléchir aux connaissances qui sont générées et acquises lors de l'opérationnalisation de projets d'UT afin de profiter pleinement du potentiel de cette démarche. Par la même occasion, cette recherche souhaite sensibiliser les programmes postsecondaires qui ont pour vocation de former de futurs urbanistes à ces nouveaux contextes de production et de transmission des connaissances dans la pratique. Cette sensibilisation pourrait mener par exemple à une meilleure incorporation de cette réalité émergente au sein des cursus académiques existants.

Le mémoire est structuré en deux parties. La première partie présente le phénomène de l'urbanisme tactique, les différents concepts qui seront mobilisés dans l'analyse et la méthodologie qui a été retenue pour faire cette analyse. Appuyé par la littérature, le premier chapitre propose une définition du phénomène de l'UT et présente son évolution d'un mouvement citoyen à une pratique professionnelle. Le deuxième chapitre expose le cadre conceptuel retenu dans cette étude qui s'articule autour des notions de planification, de connaissance et d'action. Le troisième chapitre présente la démarche méthodologique adoptée pour l'enquête de terrain et pour l'analyse des résultats.

La seconde partie est dédiée à la présentation des résultats de cette analyse. Le quatrième chapitre est centré sur la perception qu'ont les professionnels de leur pratique : quelle nomenclature est utilisée pour la décrire et comment s'intègre-t-elle au processus de planification. Le cinquième chapitre est consacré à la présentation des différents types de connaissances qui sont générées dans le projet d'UT ainsi que les modalités particulières à

⁶ Il est important de signaler que les actions tactiques effectuées dans les premières catégories sont également souvent le fait de professionnels, tel qu'il sera démontré dans le prochain chapitre. Toutefois, il ne s'agit pas pour autant d'une pratique professionnalisée puisque ces derniers agissent la plupart du temps à titre personnel et de manière bénévole.

travers lesquels ces connaissances émergent. Le sixième chapitre explore différentes caractéristiques de la production de connaissances selon les visées de l'utilisation de l'outil par les professionnels. Enfin, la conclusion revient sur les principaux résultats de cette étude et soulève de nouvelles pistes de réflexion qui pourront nourrir les futures recherches sur le sujet.

1. D'une pratique citoyenne à une pratique professionnelle

L'urbanisme tactique est une nouvelle pratique urbanistique dont la définition n'est pas encore figée. Puisque le terme est polysémique, il est essentiel avant d'aller plus loin de préciser ce que je considère comme de l'urbanisme tactique dans le cadre de ce mémoire. Ce premier chapitre s'ouvre donc par une définition de l'UT qui prend soin d'exposer les zones d'ombres qui persistent entre les auteurs au sujet des interventions étiquetées de la sorte ainsi qu'au sujet du rôle des acteurs pouvant revendiquer suivre cette démarche. Par la suite, je présenterai un portrait sommaire de l'UT citoyen afin de comprendre dans quel contexte le phénomène a pris naissance. Finalement, la récente professionnalisation et l'institutionnalisation de l'UT seront examinées pour comprendre la forme que cette pratique prend lorsqu'elle est utilisée dans un contexte formel de planification. Les motifs qui ont poussé les aménagistes à s'approprier ces méthodes, mais aussi les critiques formulées quant à son utilisation seront abordés.

1.1 Une certaine définition de l'urbanisme tactique

1.1.1 Urbanisme tactique et autres néologismes pour définir de nouvelles pratiques urbanistiques

Le terme urbanisme tactique n'a fait son apparition que récemment dans la littérature en urbanisme et en études urbaines. La paternité du terme et la diffusion du mouvement sont souvent attribuées à l'urbaniste Mike Lydon. En 2011, Lydon répertorie une série de pratiques sous cette étiquette compilée au sein d'une publication numérique disponible en ligne, *Tactical Urbanism : Short Term Action, Long Term Change, Volume 1*. Ce dernier définit l'urbanisme tactique comme une « approach to neighborhood building and activation using short-term, low-cost, and scalable interventions and policies » (Lydon et Garcia, 2015, p. 2).

L'engouement immédiat pour l'UT fait en sorte que le mouvement est rapidement devenu grand public (O'Connell, 2013). En 2012, le magazine *Planetize* le consacre d'ailleurs comme l'une des grandes tendances de la planification urbaine (Nettler, 2012). Aujourd'hui, la popularité de l'UT est confirmée non seulement par la multiplication des études sur le sujet, mais également – et peut-être encore plus – par les nombreux guides, sites Internet, conférences et expositions sur le sujet (Finn, 2014). Propulsé par l'Internet, la prolifération du mouvement de l'UT serait en grande partie tributaire de la culture numérique qui facilite la communication et rend possible la création d'un réseau « that makes nimble use of social

networking and Web 2.0 technologies to transform local episodes into global outreach » (Zeiger, 2011).

Les interventions qualifiées d'urbanisme tactique sont extrêmement variées. Elles vont de l'agriculture urbaine à l'aménagement de places publiques, en passant par le balisage de pistes cyclables (Lydon et Garcia, 2015)⁷. Bien que fort diversifiées dans leurs échelles d'intervention, dynamiques et conséquences, ces actions tendent à être amalgamées sous une panoplie de termes apparentés les uns aux autres ce qui brouille la compréhension du phénomène. On pense ici aux expressions « open source urbanism », « subversive urbanism », ou « bottom-up urbanism » pour n'en nommer que quelques-unes parmi une liste de plus en plus longue⁸. Iveson (2013, p. 941), dont les travaux portent davantage sur l'urbanisme *DIY*⁹, explique bien la situation lorsqu'il écrit que « the search for an appropriate language to describe these practices reflects the fact that we are not quite sure what, if anything, connects them across their diversity ».

Des auteurs reconnaissent que la terminologie existante comporte plusieurs notions qui se chevauchent et qui se superposent, sans pour autant que les différents termes utilisés soient des synonymes exacts (Wortham-Galvin, 2014). D'autres voient dans la multiplication des néologismes en urbanisme apparus depuis les années 2000 une surenchère attribuable au désir des auteurs de laisser leur marque dans le domaine alors que tous ces nouveaux termes désignent « des modalités similaires d'aménagement urbain qui s'articulent autour de trois caractéristiques : 1) des transformations matérielles des espaces publics urbains, 2) qui relèvent d'initiatives spontanées de la part de citoyens, 3) qui agissent sans l'autorisation des gouvernements locaux » (Nédélec, 2017, p. 95)¹⁰. Bref, peu importe le nom qu'elle leur donne, la littérature en urbanisme fait référence à des formes d'actions directes, et sans intermédiaires, faites par des citoyens dans et sur l'espace urbain.

⁷ Voir Douay et Prévot (2016, p.4-5) pour un tableau récapitulatif des différentes typologies de l'UT.

⁸ Parmi les autres récents néologismes on retrouve : *wiki urbanism*, *pop-up urbanism*, *bottom-up urbanism*, *self-help urbanism*, *ad-hoc urbanism*, *experimental urbanism*, *unplanned urbanism*, *participatory urbanism*, *prototype urbanism*, *grassroots urbanism*, *informal urbanism*, *temporary urbanism*, *urban bricolage*, *urban acupuncture* et *urban first aid*.

⁹ Traduit en français par urbanisme maison. J'ai conservé la nomenclature anglaise dans le texte.

¹⁰ Dans son article, Nédélec (2017) précise tout de même que les 14 propositions lexicales qu'elle a recensées peuvent être regroupées selon qu'elles mettent davantage l'accent sur les temporalités (*temporary urbanism*, *interstitial urbanism*, *pop-up city*), l'engagement politique (*grassroot urbanism*, *guerilla urbanism*, *tactical urbanism*, *insurgent urbanism*) ou l'urbanisme fait maison (*everyday urbanism*, *makeshift urbanism*, *handmade urbanism*, *spontaneous urbanism*, *do-it-yourself urbanism*, *self-made city*).

Du fait de cette nébuleuse lexicale, la recherche sur l'urbanisme tactique est difficilement dissociable des travaux qui portent sur les autres pratiques citoyennes d'aménagement de l'espace de la ville. Alors que des précisions sur les liens et sur les distinctions entre ces pratiques méritent d'être étudiées davantage, plusieurs chercheurs utilisent dans leurs travaux l'expression « urbanisme tactique » comme un concept « parapluie » englobant les autres néologismes discutés plus haut. Aux fins de cette recherche, j'adopterai également cette position sémantique.

S'il existe déjà un débat sur la nomenclature de ces nouvelles modalités d'intervention par les citoyens dans l'espace public, observer leur utilisation par les professionnels ajoute un degré supplémentaire à la complexité de nommer ces pratiques. Peut-on encore parler d'urbanisme tactique dans ce nouveau contexte plus formel ? Afin de mieux comprendre l'urbanisme tactique et le rôle des professionnels dans cette approche, il est utile d'explorer plus en détail la notion de « tactique » qui est au cœur même du phénomène.

1.1.2 La tactique et la stratégie

De manière générale, les chercheurs (Iveson, 2013; Lydon et Garcia, 2015; Mould, 2014; Pfeifer, 2013; Zeiger, 2012) qui s'intéressent à l'UT et aux autres types d'interventions citoyennes dans la ville mobilisent les écrits du philosophe français, Michel De Certeau (1990). Ce dernier s'est penché sur la distinction entre « stratégie » et « tactique », deux termes issus du domaine militaire.

Pour De Certeau (1990), les stratégies sont des actions planifiées sur le long terme, effectuées par l'adversaire en situation de pouvoir. Elles imposent un cadre à l'adversaire faible. À l'opposé, les tactiques sont des actions planifiées sur le court terme, effectuées par l'adversaire faible sur le territoire de l'adversaire fort. Elles consistent souvent à exploiter une opportunité. Ainsi, « la tactique n'a pour lieu que celui de l'autre [...] Il lui faut utiliser, vigilante, les failles que les conjonctures particulières ouvrent dans la surveillance du pouvoir propriétaire » (Certeau, 1990, p. 60).

Selon cette analogie, la planification à l'échelle de la ville, grâce à l'élaboration d'un plan d'ensemble par des urbanistes, constitue un bon exemple de stratégie. Tandis que le *chairbombing* – action de mettre, souvent illégalement, des chaises fabriquées artisanalement sur l'espace public pour animer un site et signaler un besoin en mobilier urbain (Lydon et al., 2011) – illustre bien ce qui peut être considéré comme une tactique. D'emblée, cette vision

tend donc à opposer les stratégies, utilisées par l'acteur institutionnalisé¹¹, et les tactiques associées à la société civile¹². C'est pourquoi, traditionnellement, on identifie davantage l'UT à l'action citoyenne, souvent militante, entre la guérilla et le vigilantisme¹³.

Malgré cette apparente opposition, la relation entre les concepts de tactique et de stratégie peut toutefois se situer dans la complémentarité comme le souligne Blau (2007, p. 61) : « tactics are opportunistic; they exploit opportunities. Strategy is generative; it creates opportunities ». Les stratégies peuvent donc offrir un cadre dans lequel une série de tactiques sont susceptibles de prendre forme. De cette manière, les projets individuels peuvent s'intégrer et s'additionner les uns aux autres. Cette vision explique en partie le rôle que prennent désormais plusieurs municipalités dans l'urbanisme tactique en mettant en place des programmes qui incitent et encadrent les initiatives des citoyens. Par exemple, l'aménagement d'une saillie de trottoir ou la gestion d'un espace vert peuvent se faire en partenariat avec les citoyens du quartier tel que vu en introduction. C'est en quelque sorte une méthode hybride qui combine une approche descendante à une approche ascendante.

De plus, certains auteurs comme Arlt (2006) et Temel (2006), qui s'intéressent aux usages temporaires dans la ville, avancent que, dans le contexte actuel, les pouvoirs publics n'ont plus les moyens et les ressources pour agir en stratèges comme ils le faisaient auparavant. Arlt (2006) soutient que la ville doit transformer sa manière d'agir pour adopter une démarche moins unilatérale et plus sensible aux différents contextes d'implantation des projets. Cette approche de « tactical city planning » requiert des interventions plus ciblées sur le territoire en collaboration avec d'autres acteurs. C'est dans ce contexte que l'UT se fait en mode descendant pour réaliser des projets urbains, c'est-à-dire que l'initiative provient des professionnels eux-mêmes. La démarche reprend les caractéristiques de base de l'UT, soit la confection rapide, peu coûteuse et incrémentale d'aménagements physico-spatiaux, dans une volonté de mieux s'adapter au contexte local et d'ouvrir le dialogue avec les autres acteurs.

La démarche du projet d'UT par les professionnels sera expliquée plus en détail plus loin, mais il est déjà possible de constater que le registre que peuvent prendre les actions tactiques en

¹¹ Dans un contexte d'urbanisme, il s'agit le plus souvent de la municipalité où les stratégies sont élaborées, entre autres, par les professionnels qui y travaillent.

¹² Qui peut aussi inclure des professionnels de l'aménagement agissant à titre personnel.

¹³ Les citoyens agissent hors des lois pour faire le travail que les professionnels ne font pas à l'instar des justiciers qui souhaitent punir les criminels en passant outre le système de justice. Dans les deux cas, ces situations sont susceptibles d'ouvrir la porte à des dérives alors que ce sont les citoyens qui déterminent de manière individuelle ce qui est dans l'intérêt du bien commun (Finn, 2014).

ce qui concerne les acteurs impliqués et le degré de légalité des interventions est vaste comme en témoigne le spectre de l'urbanisme tactique proposé par Lydon et al. (2012) (voir figure 4).

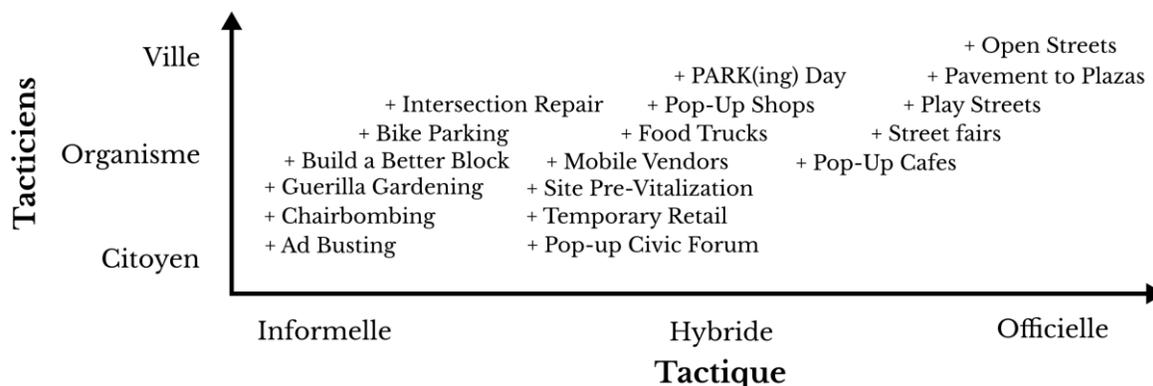


Figure 4 : Le spectre de l'urbanisme tactique. Source : adapté de Lydon et al. (2012).

1.1.3 Choix d'une nomenclature pour la recherche

Au regard de cette vision large et inclusive, j'ai décidé de conserver le terme urbanisme tactique¹⁴ tout au long de la recherche pour qualifier ces projets portés par des professionnels ou réalisés sous l'égide de programmes municipaux puisqu'ils utilisent des procédés similaires et puisque la réappropriation par les autorités est d'ailleurs un des objectifs promus par les projets tactiques (Lydon et Garcia, 2015). Comme l'explique Nédélec (2017, p. 104),

les partisans de l'urbanisme tactique conçoivent certes les initiatives de transformation des espaces publics comme des actions spontanées ascendantes (bottom-up), mais visant à être réappropriées par les élus et les professionnels de l'urbanisme et intégrées aux politiques publiques.

L'utilisation de l'UT par les professionnels, le terme comme le procédé, soulève toutefois des questionnements chez certains chercheurs qui voient dans cette appropriation un détournement de la nature militante de la tactique (Douay et Prévot, 2016; Iveson, 2013; Mould, 2014). Ces réticences seront présentées en fin de chapitre, mais pour en saisir pleinement le sens, il est essentiel de retracer rapidement les racines de l'UT citoyen.

¹⁴ L'objectif n'étant pas de créer un autre néologisme pour parler de ce phénomène particulier, mais de comprendre sa contribution dans la production de connaissances en tant qu'outil de planification. Je remets à plus tard – ou je laisse à d'autres – le débat à savoir s'il serait préférable de trouver un nouveau terme afin de distinguer l'UT citoyen de sa forme professionnalisée et institutionnalisée. Nous verrons d'ailleurs dans le chapitre 4 que les professionnels eux-mêmes utilisent des termes différents pour parler de leur pratique.

1.2 Vers l'urbanisme tactique citoyen

1.2.1 Une longue tradition de fabrication de la ville par les citoyens

La popularité des discours et des études sur l'implication des citoyens dans la fabrique de la ville est grandissante comme en témoignent les nombreux néologismes présentés plus tôt. Pourtant la prise en charge de responsabilités en matière d'aménagements urbains par les citoyens n'est pas un phénomène nouveau¹⁵. Son omission dans la présentation de l'histoire de la planification résulte de choix éditoriaux qui laissent de côté plusieurs oubliées comme les femmes, les communautés culturelles, les premières nations et la communauté LGBT (Sandercock, 1998). Pour Sandercock, en parallèle de l'histoire « officielle » de la planification – celle qui se concentre quasi exclusivement sur les pères fondateurs de l'urbanisme; des grandes figures masculines et blanches magnifiées en héros de l'aménagement –, se trouve une pluralité de récits qu'elle nomme les « insurgent planning histories ». Ces histoires de planification plus informelles, qui remettent en question la conception même de la planification (Sandercock, 1998)¹⁶, sont précurseuses du rôle que les citoyens revendiquent à nouveau aujourd'hui.

À titre d'exemple, pour Talen (2015), la tendance de l'urbanisme *DIY* que l'on observe aujourd'hui prend racine dans les mouvements de *self-help urban activism* ancrés dans la tradition américaine. L'auteure remonte à la moitié du 19e siècle pour relater des initiatives réalisées par des groupes de citoyens aux États-Unis. Elle explique que, « with the exception of large-scale master planning in the world's capital cities, urban improvement in the nineteenth century was by necessity small scale, incremental, and undertaken by individuals or small associations » (Talen, 2015, p. 138).

Ces initiatives, orchestrées majoritairement par des femmes, se regroupaient autour de deux grands thèmes soit les *beautifiers* et les *redeemers*. Les premiers, formés en association, faisaient des actions visant l'embellissement de la ville notamment par l'art. Les seconds dirigeaient leurs efforts vers les activités communautaires et éducatives en aménageant parcs, écoles et garderies (Talen, 2015). L'intervention grandissante des municipalités et la prise en

¹⁵ D'autant plus que l'usage non autorisé de l'espace public dans les pays en développement est une pratique courante. Ce n'est que dans le contexte nord-américain et européen que ces pratiques sont perçues comme révolutionnaires (Talen, 2015).

¹⁶ Au sens d'une activité qui serait réservée uniquement aux experts. Le prochain chapitre permettra d'approfondir cette question lorsque les différentes traditions de la planification selon Friedmann (1987) seront présentées.

charge de nouvelles responsabilités dans les affaires de la ville ont sonné le retrait de ces associations, laissant moins de place à l'implication des citoyens dans la planification de leur communauté au tournant de la Seconde Guerre mondiale (Lydon et Garcia, 2015).

La renaissance contemporaine de l'urbanisme tactique, en mode citoyen, surviendrait dans une période de désinvestissement municipal teintée par la récession (Bradley, 2015; Lydon et Garcia, 2015; Wortham-Galvin, 2014). Ainsi, il semble que tant l'approche des précurseurs du 19^e siècle que celle des acteurs de l'UT d'aujourd'hui « are motivated by necessity: one because government-backed municipal improvement did not exist and one because government-backed planning – now institutionalized – did not deliver » (Talen, 2015, p. 144). L'engouement récent autour de l'implication des citoyens survient également dans un climat de valorisation de la participation publique, mais aussi de frustration face à celle-ci.

L'émergence de la participation publique en urbanisme se fait dans un contexte particulier. Bacqué et Gauthier (2011, p. 42-47) décortiquent ce contexte en détail à travers six processus : « la montée en puissance des mouvements urbains, le développement d'une approche réflexive chez les professionnels de la planification, la critique postmoderne de la planification, les travaux d'histoire des sciences et l'analyse des savoirs urbains, la transformation du gouvernement des villes à la gouvernance urbaine et le développement urbain durable, le nouvel urbanisme et la croissance intelligente ». Dans les années 1960-1970, une crise de confiance et de légitimité envers le rôle du professionnel se cristallise autour de nombreux constats d'échec de projets dits de « rénovations urbaines » qui créent ou amplifient des inégalités sociospatiales. Plusieurs groupes de la société civile s'organisent pour revendiquer leurs droits et pour manifester leur mécontentement face à ces grands projets urbains qui appellent souvent des démolitions et délocalisations de population massives¹⁷. Le doute est semé dans la société civile quant au « professional's claim to extraordinary knowledge in matters of human importance », mais aussi chez les professionnels qui amorcent dès lors une introspection (Schön, 1983, p. 5).

Confier la tâche de dépositaire de l'intérêt public uniquement aux professionnels de la planification apparaît de plus en plus problématique alors que l'on admet que les choix urbanistiques ne sont pas neutres : ils sont, en définitive, des choix politiques puisqu'ils mettent à l'avant-plan les valeurs de certains au détriment de celles des autres (Lane, 2005).

¹⁷ À titre d'exemple, les luttes contre l'implantation de la Lower Manhattan Expressway à New York sont particulièrement éloquentes. Mettant en scène Jane Jacobs dans le camp des opposants. Cette dernière sera très active pour la reconnaissance de l'expertise du citoyen dans le débat public.

Pour faire ces choix éclairés de société, la planification évolue vers une intégration plus grande des citoyens et des parties prenantes en partant du principe que la pluralité des voix assure une meilleure compréhension de ce qui constitue l'intérêt public. Paul Davidoff (1965) met la table pour une considération plus importante des notions d'équité sociale en planification en proposant d'intégrer progressivement des groupes de la société civile au processus de planification par l'entremise de professionnels qui représentent et défendent leurs intérêts.

Aujourd'hui, dans plusieurs contextes de planification, la participation publique est une pratique courante sans toutefois être encore bien maîtrisée. À la suite de leur étude de démarches et processus participatifs à la fois dans le milieu urbanistique et dans les milieux industriels et culturels, Özdirlık et Terrin (2015) arrivent à la conclusion que la participation se fait bien souvent en pigeant dans un « catalogue de recettes » sans vraiment en connaître les impacts réels et sans se soucier de savoir si elles sont réellement adaptées au contexte du projet. Les auteurs expliquent que les dispositifs de la participation agissent à trois niveaux : la consultation ou la concertation, le diagnostic et la co-conception.

Dans le premier cas de la consultation ou de la concertation, il s'agit de rencontres en aval de la conception sur des thématiques précises choisies par les décideurs alors que les grandes lignes des projets sont déjà tracées (Özdirlık et Terrin, 2015). La remise en question des fondements des projets devient un objet de discussions uniquement lorsque la société civile exprime un mécontentement suffisant pour forcer la main aux acteurs institutionnels. Cette approche est considérée par plusieurs comme une « forme diluée » de participation (Krivý et Kaminer, 2013, p. 1), parce qu'elle permet uniquement des modifications marginales et qu'elle est mise en œuvre le plus souvent dans un climat de méfiance. Dans le cas du diagnostic, la participation se fait en amont du projet, car elle « a pour objectif de nourrir directement la conception » (Özdirlık et Terrin, 2015, p. 158). Finalement, la participation sous la forme de la co-conception intègre les participants à même le processus de conception, c'est-à-dire à l'activité créative qui vise à faire émerger de nouvelles idées. Cette dernière forme de participation demeure toutefois l'exception en urbanisme (Özdirlık et Terrin, 2015).

Bref, si l'arrivée du paradigme délibératif en planification (Innes, 1995) assure en grande partie l'inclusion de la participation publique dans les processus décisionnels, cette intégration se fait selon des modalités très différentes et inégales en ce qui a trait au poids réel du citoyen dans le processus. Près de 50 ans après la parution de l'article d'Arnstein (1969), *A Ladder Of Citizen Participation*, le pouvoir réel des citoyens et de la société civile dans les processus participatifs reste donc minime. Pour certains observateurs, les initiatives mises en place par les instances décisionnelles sont un moyen pour l'État d'assurer son pouvoir et de stabiliser les

contestations, affirmant qu'« au prétexte d'un renforcement de la citoyenneté démocratique, l'autorité se serait ainsi découvert de nouvelles ruses » (Blondiaux, 2001, p. 89).

L'écart important entre le discours sur la participation publique et l'expérience réelle sur le terrain crée trop souvent une frustration chez les participants aux activités de consultations et il entraîne une perte de confiance en la volonté des administrations publiques de mener de vrais processus participatifs (Brownill et Parker, 2010). Selon l'essence du propos de l'article d'Arnstein, « la participation sans redistribution du pouvoir est un processus vide de sens et frustrant pour les plus démunis » (Bacqué et Gauthier, 2011, p. 41).

C'est donc dans ce double contexte de valorisation de la participation, mais aussi de frustration face à cette dernière que l'UT citoyen émerge. Alors que Davidoff proposait déjà une évolution en encourageant les citoyens et les groupes d'intérêts à produire des plans alternatifs pour défendre leurs intérêts, l'UT pousse plus loin et renverse le cadre en plaçant les administrations publiques en position de réagir aux propositions – aux aménagements physiques et concrets – des citoyens (Davidson, 2013). De la sorte, « ces initiatives témoignent du refus de la place passive généralement attribuée aux citoyens au profit d'une position proactive au centre des dynamiques d'urbanisme » (Nédélec, 2017, p. 103).

En s'activant à concevoir des réalisations spontanées dans la ville, les citoyens exercent une participation directe et sans intermédiaires. La revitalisation urbaine est dès lors perçue comme un phénomène pouvant être endogène et pas seulement exogène. L'UT s'apparente alors à un mouvement social urbain moderne de réappropriation de l'espace urbain, témoin d'un désintérêt et d'un désillusionnement face à la politique municipale (Talen, 2015). Il s'inscrit dans l'évolution contemporaine des mobilisations qui passent de revendications matérialistes (conditions de travail) à post-matérialistes (environnement/cadre de vie) (Douay et Prévot, 2016, p. 15-16).

1.2.2 Les critiques de l'urbanisme tactique citoyen

Bien que ce mouvement d'implication des citoyens dans l'aménagement de la ville soit positif, puisqu'il témoigne d'un intérêt réel pour l'amélioration de la vie de quartier, il n'est toutefois pas à l'abri des critiques. Plusieurs recherches sur les initiatives d'urbanisme tactique mettent en lumière des aspects moins reluisants du phénomène en ce qui concerne la représentativité des acteurs du mouvement, la légitimité de leurs actions dans l'espace public et leurs conséquences.

Représentativité – La première de ces critiques a trait au manque de représentativité des acteurs de l’urbanisme tactique. Les études de cas tirées de l’ouvrage de Lydon et Garcia (2015) ainsi que des articles de Douay et Prévot (2014), Merker (2010) Davidson (2013) et Douglas (2014, 2016) démontrent que le profil des acteurs de l’urbanisme tactique est assez homogène.

L’étude la plus exhaustive à ce sujet est celle de Douglas (2016) qui porte sur 69 participants qui ont œuvré à 75 projets d’urbanisme *DIY*, pour la plupart dans des villes nord-américaines, dont New York et Los Angeles. On y apprend que les participants sont principalement des individus appartenant à la classe créative. Ce sont en majorité des hommes (deux tiers) de la classe moyenne dont l’âge se situe entre la fin vingtaine à la mi-cinquantaine. Il ressort également que plusieurs d’entre eux possèdent des connaissances relatives à l’urbanisme, qu’elles soient techniques (connaissance des politiques municipales, des techniques et des outils d’aménagement) ou académiques (connaissance de la planification, de l’urbanisme et du design). Dans ces circonstances, les interventions informelles reprennent plusieurs éléments des interventions formelles rendant la limite entre les deux floue. Cette limite semble également poreuse puisque « la plupart des figures américaines de l’urbanisme tactique exercent aujourd’hui comme consultants en design urbain et proposent leurs services aux institutions intéressées » (Douay et Prévot, 2016, p. 16), ce qui remet en question la nature authentiquement citoyenne des interventions. Certes les professionnels sont également des citoyens, c’est pourquoi il est d’autant plus difficile de départager le tout.

L’homogénéité des acteurs de l’UT n’est pas sans impacts sur la production des espaces urbains. Elle contribuerait à perpétuer des privilèges et des biais raciaux, de genres et de classes – ce que LaFrombois (2015) nomme les « blind spots » de l’urbanisme *DIY*. Les recherches de Deslandes (2012, 2013) et de LaFrombois (2015) démontrent, en utilisant un cadre théorique féministe, qu’il y a un double standard dans la perception et la réception des initiatives selon les acteurs qui utilisent ce procédé. Les populations marginalisées, comme les sans-abris, ne bénéficient pas du même traitement de faveur que les tacticiens de la classe créative lorsqu’ils décident d’aménager et de s’approprier l’espace (LaFrombois, 2015).

Les autorités tolèrent et encouragent les initiatives d’urbanisme tactique par les acteurs de la classe créative parce qu’elles renforcent une production économique de l’espace. Ce faisant, l’UT renforce le privilège de productivité sur l’espace (LaFrombois, 2015) et peut constituer une forme de « hipster gentrification » ou de « *DIY* déplacement » (Deslandes, 2013). Selon ces auteurs, l’UT est imbriqué dans un processus de restructuration économique multiscale : on encourage les tacticiens à occuper des sites ou des bâtiments désaffectés et dépouillés de

leurs valeurs par les intérêts financiers. Les activités temporaires installées réaniment ces espaces et leur insufflent une nouvelle valeur avant que les intérêts financiers reviennent exploiter cette valeur (LaFrombois, 2015, p. 10). Dans cette perspective l'UT, est vu comme un troc ou une relation gagnant-gagnant entre ceux qui possèdent un capital culturel (les tacticiens de la classe créative) et ceux qui possèdent un capital monétaire (les propriétaires). Les perdants sont alors ceux qui ne possèdent aucun de ces capitaux soit les populations les plus marginalisées (Deslandes, 2013, p. 223).

Légitimité – La seconde critique concerne la légitimité des acteurs. Revenant à Douglas (2016, p. 127), la maîtrise d'un savoir urbanistique technique ou académique par les acteurs de l'UT fait en sorte qu'ils sont convaincus d'avoir la légitimité d'agir puisque « their knowledge of urbanism not only informs their actions, it gives them confidence that what they are doing is the right thing for the city ». Cette volonté d'agir dans la ville de manière informelle peut occasionner des dérives. Même si la plupart des acteurs croient bien agir, la pratique de l'UT peut rapidement ressembler à du vigilantisme (Finn, 2014) qui viendrait en quelque sorte court-circuiter les valeurs et la notion d'intérêt public que nos institutions sont censées représenter. Davidson (2013, p. 53) résume en expliquant que

at this point, the larger worry is over the lack of thought and principle behind the action, not the action itself. Without some mechanism that protects the public, some TU interventions may result in the unintentional infringement of personal liberties. Elected government, as imperfect and often unrepresentative as it is in practice, is still our principal device for aggregating preferences and reflecting 'public will'.

Responsabilité – Cela nous amène au troisième enjeu, celui de la responsabilité. Alors que l'on peut prétendre que les tacticiens sont mus par de bonnes intentions pour améliorer leur quartier en réglant des « problèmes » qu'ils ont identifiés, les solutions qu'ils apportent ne sont pas forcément les plus appropriées dans l'intérêt du plus grand nombre. Contrairement aux autorités municipales, ces acteurs ne sont pas contraints par des considérations de sécurité, d'équité, d'accessibilité, de participation publique ou de planification à long terme (Finn, 2014). Ce manque de vue d'ensemble peut entraîner des conflits entre deux visions de la ville¹⁸ : celle à long terme du service de planification municipale et celle de l'immédiateté des acteurs de l'urbanisme tactique. En d'autres mots, la vision stratégique et la vision tactique.

¹⁸ Pour certains comme Iveson (2013), ce conflit représente plutôt un point positif et même un fondement de l'UT citoyen qui disparaît dans la professionnalisation de la pratique.

Dans la même optique, il y a des effets indésirables qui peuvent se produire autour des aménagements d'urbanisme tactique. Par exemple, plusieurs auteurs (Douay et Prévot, 2014; Douglas, 2014; Finn, 2014; Mould, 2014) anticipent un lien entre l'UT et la gentrification même si les recherches sur le sujet restent encore à mener. Pour Finn (2014, p. 391), l'UT pourrait contribuer à reproduire des inégalités que les acteurs de l'urbanisme tactique tentent d'éliminer en créant une nouvelle forme de « privately owned public spaces (POPS) » gérées par des citoyens plutôt que par des entreprises. En parlant du mouvement du PARK(ing) Day, Douay et Prévot (2014, p. 17), avancent la même idée lorsqu'ils écrivent « si ce mouvement n'est pas l'élément déclencheur d'un processus de gentrification déjà ancien, il en est une parfaite illustration et le prolongement ».

Il devient donc difficile de savoir si tous ces enjeux ne viennent pas annuler les bénéfices potentiels des interventions d'urbanisme tactique menées par les citoyens. C'est ici qu'arrivent la professionnalisation et l'institutionnalisation de l'UT. En reprenant les bonnes idées du mouvement citoyen en ce qui concerne une méthode d'implantation et d'expérimentation rapide d'aménagements urbains, l'UT en mode formel répond en partie aux problèmes de représentativité, de légitimité et de responsabilité discutés ci-dessus. Il n'est toutefois pas à l'abri d'autres critiques comme celle d'être au service d'intérêts économiques plutôt que sociaux et démocratiques.

1.3 Vers l'urbanisme tactique professionnel

1.3.1 Les professionnels et les villes s'approprient l'urbanisme tactique

L'appropriation de l'urbanisme tactique par les professionnels de l'aménagement est une tendance manifeste. Certains parlent de la « mutation d'un mouvement citoyen vers une pratique professionnelle du "tactique" » (Rivard, 2017, p. 11). D'autres vont même jusqu'à parler d'un « changement de paradigme, celui de la légitimation et normalisation de l'urbanisme temporaire » (Cha, 2017, p. 5). En se référant au contexte européen, Lehtovuori et Ruoppila (2012, p. 31) expliquent que « temporary uses are not an exception or marginal issue – they are rather becoming central and strategic components of urban planning, development and management, with clear input in urban cultural and social policies ».

La situation est si répandue que Douay et Prévot (2016) vont jusqu'à se demander si l'urbanisme tactique serait passé d'un modèle alternatif au nouveau modèle dominant. Grâce aux réseaux sociaux et à la visibilité que permet l'Internet, les projets d'UT professionnalisés bénéficient d'une diffusion rapide, à l'instar des interventions citoyennes. Les projets phares

comme la piétonnisation de Times Square à New York deviennent des exemples de succès, des « bonnes pratiques » à répliquer.

Ainsi, à l'échelle des villes, les projets d'UT sont reproduits en procédant à une forme d'institutionnalisation de la pratique. Les pratiques sont incorporées au sein de programmes et de politiques qui font la promotion du modèle tout en encadrant, balisant et normalisant les projets tactiques. L'exemple du « Parklet-O-Matic », un guide pour la mise en place de placotter dans la Ville de San Francisco, illustre bien comment les procédures pour la mise en œuvre d'un projet peuvent être standardisées (City of San Francisco, 2018) (voir figure 5)¹⁹.

À l'échelle nationale et internationale, les projets deviennent des référents et ils inspirent les professionnels des autres villes pour la réalisation de projets uniques ou encore pour la mise en place de programmes et de politiques similaires. Pour reprendre l'exemple du programme des placotter lancés par la Ville de San Francisco, ce dernier a été reproduit de manière analogue dans de nombreuses villes nord-américaines dont Seattle, Los Angeles, Philadelphie, Phoenix, Boston, Oakland, Sacramento et Vancouver pour n'en nommer que quelques-unes.

¹⁹ La Ville de Montréal (2018, p. 8-9) a récemment illustré la démarche de conception des rues piétonnes et partagées de manière similaire en présentant les différentes étapes du projet transitoire au projet permanent (voir Annexe 1)

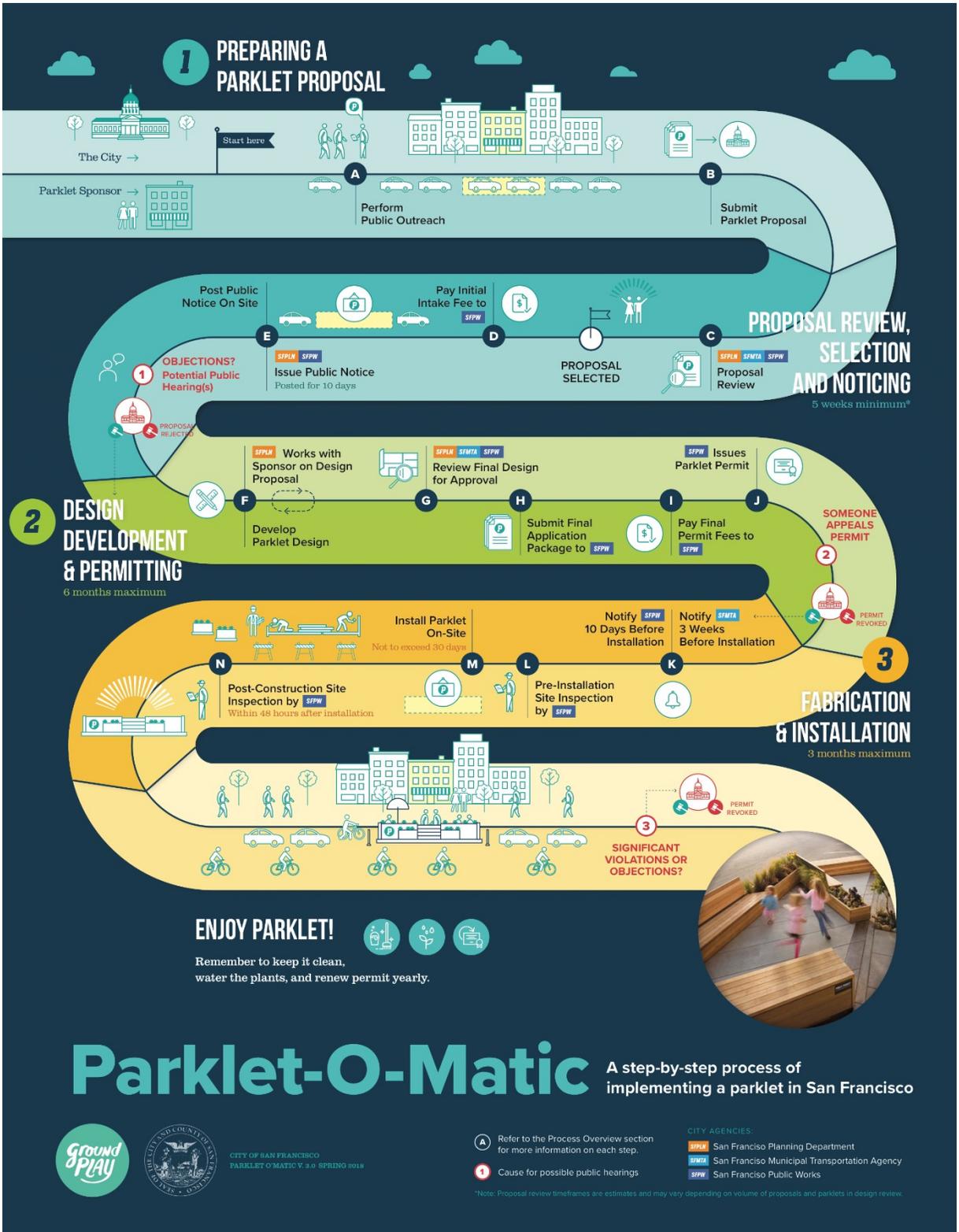


Figure 5 : Le « Parklet-O-Matic ». Source : City of San Francisco, 2018, p. 9.

1.3.2 Les principes de l'urbanisme tactique

Les projets portés par les professionnels peuvent prendre une variété de formes, comme l'indique le spectre de l'urbanisme tactique de Lydon et al. (2012) présenté plus haut (figure 4, page 15). D'autres auteurs ont classifié l'UT en mode formel différemment, par exemple selon les objectifs des projets (Pfeifer 2013) ou encore selon leurs modalités plus ou moins descendantes (Douay et Prévot 2016). Peu importe la façon de les classifier, les projets professionnels ont en commun de reprendre les trois principes de base de l'UT : rapidité d'implantation, faible coût et facilité de modification.

Lydon et Garcia (2015) expliquent ces principes de l'urbanisme tactique, tant citoyen que professionnel, en faisant référence au processus de la pensée design (*design thinking*). La philosophie derrière cette approche est de penser le design en procédant par cycles de création rapide ayant pour fin la réalisation d'un prototype qui sera présenté à des utilisateurs afin de recueillir leurs commentaires. Chaque nouveau cycle se base sur les apprentissages obtenus lors des cycles précédents. La répétition des cycles de création permet alors d'affiner la compréhension du problème et de peaufiner le produit final (Brown, 2010). La pensée design se déroule en trois étapes soit « *l'inspiration*, le problème ou la question qui donne lieu à la recherche de solutions; la *conceptualisation*, le processus de génération, de développement et de mise à l'épreuve des idées; et la *réalisation*, le cheminement qui va du bureau d'études au marché » (Brown, 2010, p. 16, italiques par l'auteur).

Les différentes étapes peuvent se chevaucher et se superposer. Il s'agit donc d'une approche itérative, volontairement non linéaire, puisque la pensée design se veut un processus exploratoire (Brown, 2010). Lydon et Garcia (2015, p. 171-207) proposent un guide pratique dans leur livre²⁰ où ce processus, appliqué à l'UT, est divisé en cinq étapes (voir figure 6).

Les auteurs décrivent ainsi les différentes étapes : 1) développer une sensibilité pour le site et les besoins des gens affectés par le projet; 2) définir les opportunités d'action et les causes du problème à résoudre; 3) générer des idées d'intervention; 4) mettre en œuvre ces idées d'intervention par l'entremise d'un prototype; 5) mesurer les répercussions de l'utilisation de ce prototype.

²⁰ Le chapitre 5 de leur livre, *A Tactical Urbanism How-To*, est un guide pratique pour outiller les citoyens et les professionnels désirant mettre en œuvre des projets d'UT.

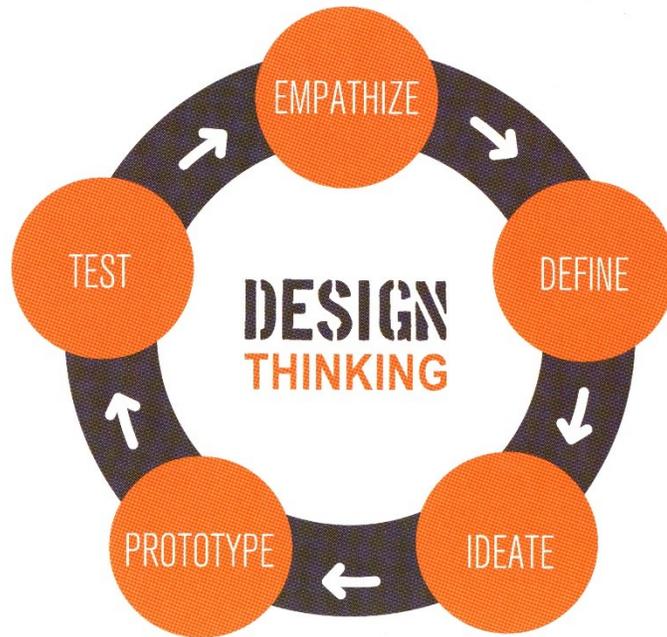


Figure 6 : La pensée design en cinq étapes. Source : Lydon et Garcia 2015, p. 173

Pour cette recherche, le point le plus intéressant est la *mise à l'épreuve des idées* par la réalisation d'un prototype ainsi que les mesures mises en place pour faire des apprentissages découlant de cette matérialisation de l'idée. C'est un procédé inhabituel dans le processus conventionnel de réalisation de projets d'urbanisme et de design urbain que d'introduire une étape de prototypage à l'échelle 1:1. En procédant ainsi, les villes adopteraient des techniques inspirées du monde des technologies et des startups (Morris, 2016) : « start with a minimal product, test it in the real world, learn on the fly, and be ready to change ». Ce processus d'apprentissage rapide, *learn on the fly*, sera donc au cœur de la présente recherche sur la production de connaissances dans le contexte de projets d'UT. Il prend place dans la cinquième étape de la pensée design, celle du test. Basé sur l'approche de *The Lean Startup*²¹, le processus d'apprentissage prend également une forme cyclique et itérative illustrée par la méthode *Build, Learn, Measure* (voir figure 7). Comme l'explique Lydon et Garcia (2015, p. 199-200, je souligne), « this process is analogous to the urban design charette process, where ideas are solicited and vetted through the drafting and redrafting of plans in fast succession, only the *feedback loops result in physical interventions, not paper plans.* »

²¹ Méthodologie élaborée par Eric Ries (s.d.) qui propose une formule pour assurer la réussite des startups en proposant des cycles de développements rapides avec une mise en marché de produits en version de travail pour les tester et les modifier rapidement et les adapter aux besoins des consommateurs.

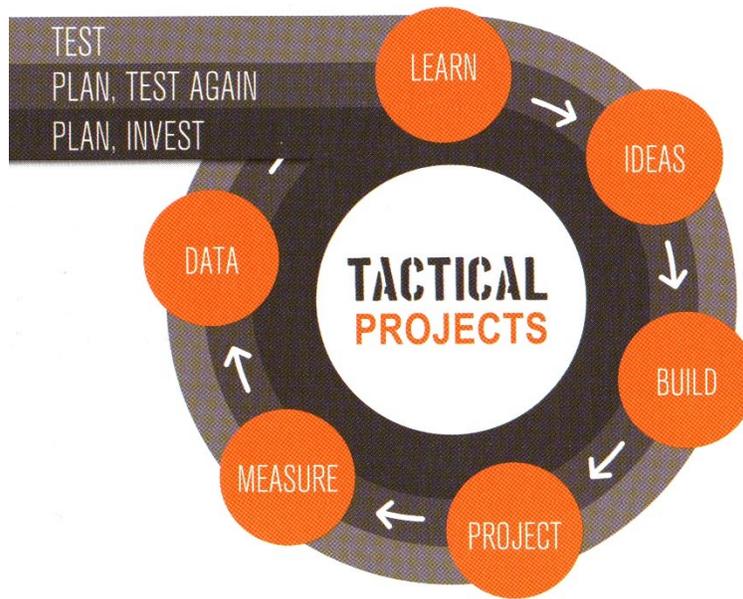


Figure 7 : La méthode Build, Measure, Learn. Source : Lydon et Garcia, 2015, p. 200

C'est là la principale contribution de L'UT : utiliser le prototype urbain comme outil d'urbanisme (Fournier et Rocher, 2013). Certains auteurs préfèrent l'analogie du laboratoire pour parler du même phénomène (Vachon et al., 2015). Dans les deux cas, l'expérimentation, avec la *mise à l'épreuve des idées* et l'*apprentissage rapide*, est au cœur de la démarche pour ultimement réaliser un projet mieux adapté et plus résilient (Vachon et al., 2015).

1.3.3 Les opportunités de l'utilisation de l'urbanisme tactique par les professionnels

Cette utilisation du prototype est de plus en plus documentée dans la littérature scientifique alors que plusieurs auteurs commencent à se pencher sur les projets d'urbanisme tactique menés par des professionnels en présentant des cas concrets (Davidson, 2013; Douay et Prévot, 2016; Lydon et Garcia, 2015; Marshall et al., 2016; Pfeifer, 2013). Ces études mettent en lumière les opportunités de l'utilisation du prototype en urbanisme. Pfeifer (2013), par exemple, répertorie, à partir d'entrevues avec 23 acteurs de l'UT, plusieurs avantages liés à l'utilisation de cet outil.

L'urbanisme tactique, avec le prototypage, permet aux professionnels de mener des études afin de recueillir des données lors de la phase de test, en amont de la réalisation finale de l'aménagement. Ce fut le cas notamment dans le projet du réaménagement de la place de la Nation à Paris (Douay et Prévot, 2016), la mise en place d'un système de vélo-partage à Denver (Marshall et al., 2016) ou encore dans la piétonnisation de Times Square à New York (Sadik-

Khan et Solomonow, 2016). Ces données sont pertinentes pour améliorer le projet et elles contribuent à justifier ou non son implantation sur un mode plus permanent. Selon cette approche, l'UT est étroitement lié aux données massives (*big data*). En ce sens, Douay et Prévot (2016, p. 11) soulignent que « la ville intelligente, ou “smart city”, serait une alliée “naturelle” de l'urbanisme tactique, une nouvelle façon de penser la ville, le service urbain et l'interaction de ses différents acteurs (administration, habitants, entreprises) ».

Ensuite, la nature temporaire du prototype facilite la démarche de mise en œuvre des projets en évacuant la nécessité de revoir en profondeur la réglementation comme le zonage et en simplifiant les demandes de permis. L'aspect réversible du projet peut servir à démontrer la pertinence d'une certaine intervention et réduire les peurs des citoyens sceptiques face à cette dernière. La réversibilité est tout aussi utile pour convaincre d'autres acteurs à l'intérieur même de la structure municipale qui seraient plus réticents aux changements dans les manières de faire ou dans les manières d'aménager l'espace (Lydon et Garcia, 2015; Pfeifer, 2013).

Finalement, L'UT en offrant la possibilité de faire des projets d'aménagement rapidement, à faible coût et sans altérer de manière permanente l'environnement permet aux citoyens d'expérimenter un projet physiquement au lieu de le voir uniquement sur plan (Lydon et Garcia, 2015; Pfeifer, 2013). Ce faisant, certains avancent que le projet devient une « plateforme de participation publique en temps et échelle réels » (Fournier et Rocher, 2013). Vu ainsi, L'UT serait un outil supplémentaire pour le professionnel pour réaliser des projets représentatifs des désirs et des besoins de la communauté. Pour Vachon, Rivard et Boulianne, (2015, p. 12), « le laboratoire permet ainsi d'anticiper l'utilisation du lieu par une meilleure connaissance des relations personnes-milieu et en produisant un savoir local qui assure potentiellement la création d'un espace identitaire et résilient ».

1.3.4 Division autour de la professionnalisation de l'urbanisme tactique

Si la professionnalisation de l'urbanisme tactique est une tendance marquée, elle est loin de faire l'unanimité chez les chercheurs et les urbanistes. D'un côté se trouvent des auteurs tels qu'Iveson (2013) et Mould (2014) qui déplorent l'ingérence de l'autorité dans un mouvement d'abord citoyen. Pour Mould, l'urbanisme tactique qui était originellement l'apanage des activistes devient une marque récupérée par les autorités municipales au sein d'une stratégie globale d'urbanisme. Ce dernier considère que la promotion de l'UT se concentre sur ses caractéristiques esthétiques et pratiques en évacuant complètement son origine militante, son essence politique. L'UT devient ainsi un succédané à l'intervention officielle et structurante.

En greffant de la sorte l'UT à l'urbanisme, le premier devient « a vernacular empty of tactics that is being used more as a political tool to engender neoliberal urban development than a means of empowering the socially, politically and economically excluded » (Mould, 2014, p. 537).

Pour Iveson, le potentiel de l'urbanisme tactique réside dans le fait que ces interventions confrontent l'autorité de la ville quant à l'utilisation de l'espace urbain. Il est donc nécessaire pour lui que les interventions restent politisées pour révéler des possibilités alternatives de fabrication des espaces publics – « the potential 'beach beneath the paving stones' » (Iveson, 2013, p. 955). Selon l'auteur, dans le cas contraire « it will be too easy for urban authorities [...] to commodify and reinscribe those practices within the existing city of inequality » (ibid, p. 955).

À l'opposé, d'autres auteurs croient que l'institutionnalisation est une manière de rendre les interventions durables, plus justes et plus démocratiques, bref de dépasser les critiques de l'UT en mode purement citoyen (Davidson, 2013; Finn, 2014; Lydon et Garcia, 2015; Pfeifer, 2013). Pour Davidson (2013), l'UT s'avère un outil parmi d'autres pour les services de planification. Il fonctionne mieux s'il est conjugué à d'autres conditions et d'autres outils de changement : la planification collaborative, l'activisme communautaire, la volonté politique, les échanges intermunicipaux, la promotion médiatique. Davidson plaide également pour la création d'un « code of ethics » de l'UT pour contrer les risques et miser sur les avantages. Pour Finn (2014), l'urbanisme tactique doit être valorisé tout en étant encadré et supervisé au sein de programmes pour favoriser une ville plus inclusive et innovante. L'auteur conçoit dès lors l'UT comme une itération du processus de participation publique.

Bref, en observant à la fois les critiques de l'UT citoyen et celles de l'UT professionnel, il apparaît que les positions des uns et des autres sont irréconciliables sur plusieurs points. Avec chacune leurs zones d'ombres et leurs potentiels, les interventions sous ces différents pôles du spectre trouvent leur pertinence. L'utilisation de la tactique par les professionnels et les municipalités ne signifie pas que les citoyens ne puissent plus y recourir pour produire et pour s'approprier des espaces dans la ville – pour revendiquer leur droit à la ville. Cette utilisation signifie plutôt que la tactique n'est plus réservée qu'aux citoyens : elle s'introduit également dans le coffre à outils des aménagistes et elle vient enrichir l'éventail des dispositifs disponibles pour l'aider à accomplir sa tâche.

1.4 Conclusion : l'urbanisme tactique comme nouvelle démarche de planification

Ce premier chapitre a montré que l'urbanisme tactique est un phénomène nouveau, difficilement distinguable de plusieurs autres modalités de fabrication de la ville par les citoyens. Le mouvement s'inscrit dans une longue tradition d'urbanisme *DIY* réactivée par un désinvestissement des municipalités dans les aménagements de proximité et par un contexte de valorisation de la participation publique, mais aussi de frustration face à celle-ci.

Inspirant pour les professionnels, l'urbanisme tactique souligne l'intérêt d'utiliser le prototype dans le processus de planification. En reprenant les caractéristiques de base de l'UT, soit la confection rapide, peu coûteuse et incrémentale d'aménagements physico-spatiaux, les professionnels instrumentalisent le mouvement social pour tester de nouveaux usages ou de nouvelles configurations de l'espace. Malgré une critique de l'appropriation et de l'institutionnalisation de l'UT, les professionnels l'utilisent de plus en plus sur le terrain. La pratique semble se consolider comme en témoigne la multiplication des programmes municipaux fleuretant avec cette approche.

L'UT devient dès lors un outil entre les mains des professionnels. Il propose une approche de « pensée design » en planification, adoptant un processus cyclique qui comprend une *mise à l'épreuve des idées* dans la matérialité et un *apprentissage rapide* par l'action. En mobilisant le prototype dans le domaine de l'aménagement, l'UT offre ainsi un nouveau contexte pour explorer comment la connaissance est produite puis réintégrée dans le processus projectuel. C'est ce à quoi je m'attarderai après avoir mis en place dans le chapitre suivant les concepts mobilisés dans mon analyse.

2. La mobilisation des connaissances en planification et l'urbanisme tactique

Le premier chapitre a démontré que l'urbanisme tactique est désormais utilisé par les professionnels de l'aménagement dans la démarche de conception de projets grâce à la réalisation de prototypes et la mobilisation d'une approche de « pensée design ». Comme mentionné en introduction, ce nouvel outil a des répercussions dans la pratique des professionnels en modifiant leurs façons de faire. L'angle que j'ai choisi pour observer le phénomène est celui de la production de connaissances dans ce nouveau contexte projectuel. Dans ce chapitre, je présenterai un cadre conceptuel qui met de l'avant la dimension épistémologique du projet comme source de connaissances.

Comme l'explique Alexander (2005), réfléchir aux connaissances dans le contexte de la planification requiert d'abord de définir ce que l'on entend par la planification. C'est ce qui sera fait dans la première partie de ce chapitre. C'est à dessein que j'ai retenu la définition de la planification de Friedmann et Hudson, (1974, p. 2, italiques par les auteurs) comme une « activity centrally concerned with the *linkage between knowledge and organized action*. As a professional activity and as a social process, planning is therefore located precisely at the interface between knowledge and action ». Cette définition bien que trop générale comme l'explique Alexander (2005) puisqu'elle pourrait s'appliquer à plusieurs disciplines²², offre tout de même un point de départ utile à la réflexion. Elle met en relation les trois notions fondamentales au cœur de ce chapitre, et plus généralement, de cette recherche : la planification, la connaissance et l'action.

2.1 L'articulation entre connaissance et action dans la planification

Afin d'explorer l'articulation entre connaissance et action dans l'exercice de la planification, il est utile de se référer aux travaux de Friedmann (1987) qui a synthétisé l'évolution de la

²² Alexander (2005, 2016) argumente que développer des théories sur la planification est un exercice difficile, sinon vain, puisque cette dernière n'a pas un objet épistémologique précis contrairement à la planification de quelque chose comme c'est le cas, par exemple, avec la planification spatiale, qui se base sur des outils (comment), un objet (quoi), un contexte (où) ainsi que des objectifs (pourquoi). Bref, pour Alexander (2016), il est nécessaire de quitter un niveau d'abstraction trop élevé pour se rabattre sur la contingence de la réalité. C'est uniquement envisagé de cette manière qu'il est possible d'identifier concrètement les connaissances utiles aux planificateurs dans l'exercice de leur travail.

planification au sein de quatre grandes traditions non exclusives et aux frontières perméables qu'il nomme : *social reform*, *policy analysis*, *social learning* et *social mobilization*.

Pour être en mesure de comprendre la classification de Friedmann, il faut d'abord savoir que l'auteur inscrit la planification dans ce qu'il appelle un « Territorially Based System of Social Relations » (voir figure 8). Selon ce modèle, le type de planification ayant cours peut viser le *maintien*, le *changement* ou la *transformation* de ce système territorialisé de relations. Des types de planification aux visées différentes peuvent aussi être concomitants. Dans le modèle de Friedmann, le changement est vu comme la médiation entre le maintien du statu quo et la transformation du système. C'est donc un lieu de confrontation et de compromis. Les transformations dans le système sont intégrées avec ce que Friedmann appelle la planification innovante (*innovative planning*). La planification allocative (*allocative planning*) quant à elle vise à maintenir le système fonctionnel et la planification radicale (*radical planning*) propose sa transformation voire son éclatement dans ses ramifications les plus révolutionnaires. Ce modèle sera utile plus loin pour positionner l'urbanisme tactique dans la planification.

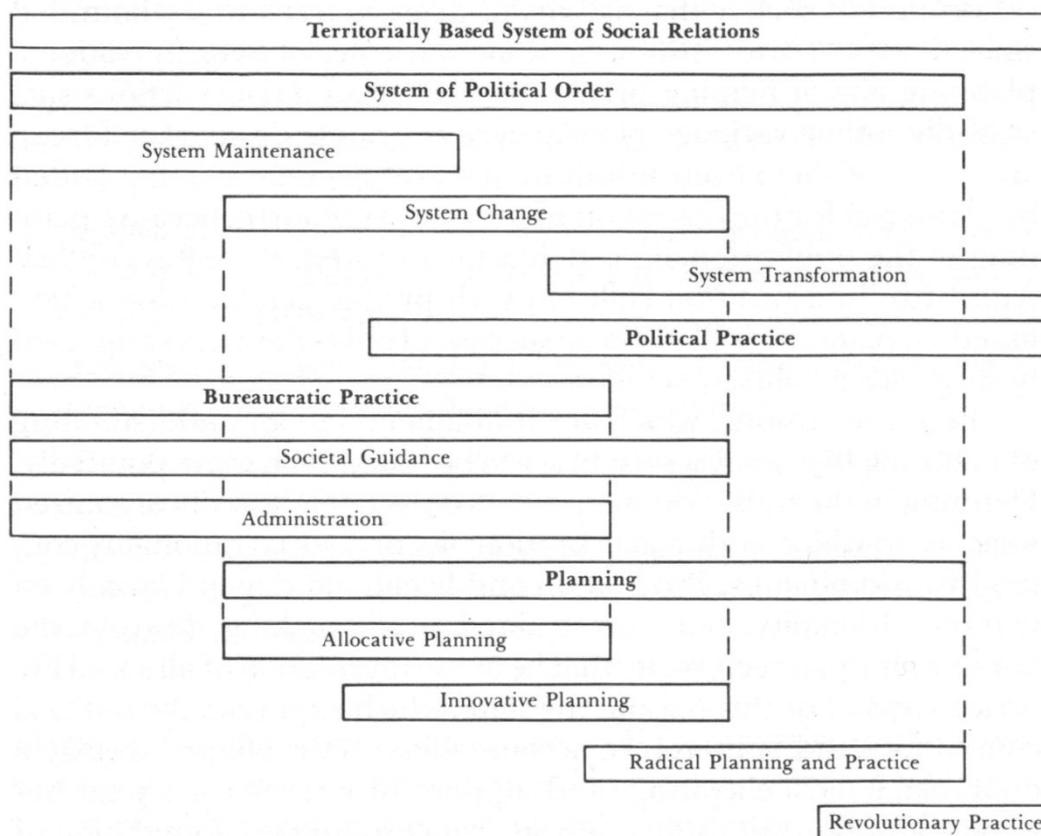


Figure 8 : Territorially Based System of Social Relations. Source : Friedmann, 1987, p. 30.

Il apparaît ensuite qu'un certain conflit subsiste si la planification a pour objectif une idéologie politique visant à orienter la société (*societal guidance*) ou à la transformer (*social transformation*). La première idéologie politique codifie le monde en fonction des pouvoirs établis et la seconde propose des changements dans l'ordre établi. C'est en utilisant une matrice à deux entrées, avec d'un côté l'objectif et de l'autre la posture idéologique, que Friedmann propose d'organiser les différents types de planification au sein de quatre grandes traditions (voir figure 9). Dans les pages qui suivent, un survol de ces traditions sera présenté afin d'identifier la manière dont chacune articule connaissance et action.

Political Ideology		
KNOWLEDGE TO ACTION	Conservative	Radical
In societal guidance	Policy Analysis	Social Reform
In social transformation	Social Learning	Social Mobilization

Figure 9 : The politics of planning theory : a tentative classification. Source : Friedmann, 1987, p. 76.

2.1.1 Les grandes traditions de la planification et l'articulation entre connaissance et action

2.1.1.1 La tradition de la social reform

La première grande tradition de la *social reform* vise à orienter la société. Cette tradition considère « planning to be the application of scientific knowledge to public affairs » (Friedmann, 1987, p. 76). En mettant l'accent sur les connaissances scientifiques, la planification est réservée aux professionnels et laisse de côté émotions, valeurs et jugements.

La *social reform* est la tradition centrale de la planification. Après la Première Guerre mondiale, la planification rationnelle est perçue plus positivement que le laisser-aller complet à la main invisible du marché économique. L'idée que le monde irait mieux s'il était géré rationnellement par des experts gagne en popularité. Dans ce modèle très organisé et hiérarchique, les changements sont institutionnalisés et pris en charge par le haut selon un modèle plus ou moins centralisé. L'information suit un parcours unidirectionnel vers le bas : « once the institutional mind has produced a blueprint, a *design* is made at the top, and the appropriate *commands* are given through which the plan is to be *carried out* » (Friedmann, 1987, p. 95, italiques par l'auteur). Ainsi, dans cette tradition l'articulation entre connaissance

et action est linéaire : les connaissances précèdent la prise de décision qui conduisent aux actions (voir figure 10).



Figure 10 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition de la social reform. Source : auteur.

2.1.1.2 La tradition de la policy analysis

La seconde tradition de la *policy analysis* considère la planification comme une activité de prise de décision pour mettre en œuvre le meilleur scénario, la meilleure action possible (Friedmann, 1987). Au cœur de cette tradition se trouve Herbert Simon dont les travaux ont porté sur la hiérarchie, la prise de décision et le contrôle. Pour Simon (1996), la *policy analysis* fait partie de la nouvelle science du design. L'objectif de cette science est de gérer la complexité par la rationalité. Toutefois, l'auteur adopte une position plus modérée sur la rationalité en planification en parlant de la *bounded rationality* – une rationalité qui est limitée par le temps, l'argent et les autres ressources disponibles dans le processus de planification. Friedmann (1987, p. 151, italiques par l'auteur) résume la pensée de Simon ainsi :

Decision makers could never be completely rational in the sense of having total knowledge of a situation and the alternatives available to them [...] In practice, a person's knowledge of consequences was at best fragmentary and the alternatives examined always few. Under the circumstances, one had to make decisions the best one could.

Cette tradition est influencée par la théorie des systèmes qui introduit un effet de rétroaction (*feedback*) dans la relation de causalité qui passe alors d'une conception linéaire à une conception circulaire et complexe. Au processus A vers B s'ajoute un retour de B vers A. Cette rétroaction fait en sorte qu'il devient très difficile de prévoir les répercussions d'une action et encore moins d'une série d'actions. Ainsi, comparativement à une articulation linéaire entre connaissance et action dans le processus de planification, la tradition de la *policy analysis* accorde plus d'importance aux actions dans son modèle en reconnaissant que ces dernières peuvent avoir des effets qu'il est important d'anticiper dans la prise de décision (voir figure 11). Toutefois, même si la vision de Simon sur la prise de décision prend en considération les limites dans le processus de planification et la notion de rétroaction, elle continue d'élever « *cognition over action* » (Friedmann, 1987, p. 151, italiques par l'auteur). En présupposant que les actions

vont suivre ce qui a été décidé, cette tradition conserve l'idée que les objectifs de la planification sont établis en avance²³.



Figure 11 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition de la *policy analysis*. Source : auteur.

2.1.1.3 La tradition du *social learning*

La troisième tradition est celle du *social learning*. Cette dernière tente de contrer les contradictions entre la théorie et la pratique, entre la connaissance et l'action. Elle est à l'opposé de la tradition de la *policy analysis*. La planification selon cette tradition « begins and ends with action » faisant en sorte que « practice and learning [are] construed as correlative processes, so that one process necessarily implies the other » (Friedmann, 1987, p. 181-182).

Cette tradition prend ses racines dans le pragmatisme de Dewey qui prône un « learning by doing ». Cette idée d'apprentissage par essai-erreur se base sur les sciences empiriques dans lesquelles des enseignements peuvent être tirés autant des réussites que des échecs. Dès lors, cette tradition accorde une plus grande importance à l'action dans l'activité de planification. Friedmann (1987, p. 189) résume en expliquant que « through experience, we come not only to understand the world but also transform it. As in a spiral movement, from practice to plan and again back to practice, it is the way we learn ». Selon cette tradition, la connaissance venant des perceptions est très importante, mais elle doit être couplée avec la théorie qui doit être elle-même révisée selon les leçons de l'expérience. L'articulation entre connaissance et action est bidirectionnelle. La prise de décision se trouve alors au centre d'un système d'apprentissage où les connaissances proviennent à la fois de la théorie *et* de l'action (voir figure 12). Friedmann (1987, p. 216-217, je souligne) conclut en expliquant :

in comparison with policy analysis, the tradition of social learning represents a major step forward. With it, we move from anticipatory decision-making to action and social practice. The

²³ Il est important de noter que la pensée de Simon a évolué lors de la parution de la seconde édition de the *Sciences of the Artificial* en 1981 alors qu'il aborde la question de « designing without final goals » (Simon, 1996, p. 162-163). Par le fait même, sa pensée se rapproche du *social learning*.

social learning approach works with a process concept of knowledge: its central assumption is that *all effective learning comes from the experience of changing reality*.



Figure 12 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition du social learning. Source : auteur.

2.1.1.4 La tradition de la social mobilization

Finalement, la quatrième tradition est celle de la *social mobilization* dans laquelle « planning appears as a form of politics, conducted without the mediations of “science” » (Friedmann, 1987, p. 83). Cette tradition prend racine dans l’anarchie sociale, l’utopisme et le matérialisme historique. Avec ces trois bases, qui se positionnent contre les conditions mises en place par le capitalisme, cette tradition se fonde sur une critique de l’industrialisation. La planification en mode *social mobilization* est ce que Friedmann appelle la planification radicale. Alors que traditionnellement la planification vise à orienter la société comme c’est le cas avec la tradition de la *social reform*, la planification selon la *social mobilization* vise plutôt la transformation de la société par la base. Toutefois, bien que la planification radicale s’inspire des mouvements révolutionnaires et des utopies, elle n’est pas forcément révolutionnaire elle-même c’est-à-dire qu’elle ne cherche pas toujours à renverser le système en place.

À l’instar du *social learning*, dans la planification radicale la connaissance vient de la pratique et de l’action. Friedmann (1987, p. 236) explique que la *social mobilization* « is informed by a paradigm of social learning that expresses the dialectical unity of theory and practice. In [social mobilization], knowledge is regarded more as a flow than as a stock of resources. Groups engaged in political struggle learn from practice of changing reality ». Cette tradition reprend donc une articulation entre connaissance et action similaire à celle du *social learning* à la différence près que, dans ce cas, la planification radicale est une activité menée de manière collaborative par les planificateurs et par les membres de la communauté à partir de laquelle l’impulsion de transformation a pris naissance (voir figure 13). Dans ce contexte, la tâche du planificateur consiste à accompagner la communauté dans la transformation sociale en mettant ses connaissances à contribution et en outillant les groupes et les individus. Selon ce mode de planification plus horizontale « “planners” and “people” play interchangeable and interactive roles, so that it cannot always be determined who wears the hat of planner and who does not » (Friedmann, 1987, p. 303). La frontière entre les status et les rôles des

individus est d'autant plus flexible puisque dans la planification radicale les planificateurs sont des personnes qui possèdent des habiletés communes avec les planificateurs professionnels, sans pour autant être obligatoirement eux-mêmes des professionnels. Les habiletés partagées sont de nature communicationnelle, d'apprentissage, d'analyse, de synthèse, substantive (connaissance de l'histoire, de la politique, des institutions) et expérimentale. Ce sont donc principalement des savoir-faire et des savoir-être – deux types de savoir qui seront discutés dans la prochaine section de ce chapitre.

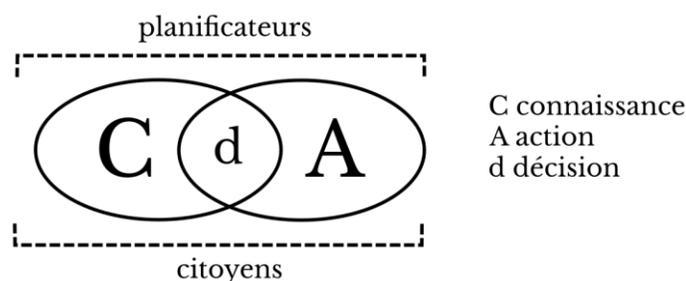


Figure 13 : Articulation entre connaissance et action dans la tradition de la social mobilization.
Source : auteur.

2.1.2 L'urbanisme tactique au sein des grandes traditions en planification

Le modèle du « Territorially Based System of Social Relations » de Friedmann (1987) offre un nouveau point de vue sur l'urbanisme tactique qui permet de mieux comprendre les divisions entourant sa récente professionnalisation et son institutionnalisation. Puisque l'utilisation de l'UT, de manière générale, s'inscrit dans le cadre d'une planification qui vise le *changement* ou la *transformation* de ce système territorialisé de relations,²⁴ il se trouve dans les zones 1 à 3 que j'ai superposées au modèle (voir figure 14).

²⁴ Les auteurs critiques de l'appropriation de l'UT par les professionnels feront possiblement valoir qu'au contraire, sous ces allures innovantes, il serait plutôt une ruse pour renforcer le statut quo. Ce n'est pas ce qui ressort de l'analyse des expériences des professionnels rencontrés dans cette recherche. Un changement est observable ne serait-ce que parce que son utilisation modifie les façons de faire des professionnels dans la démarche de conception de projet.

Professionnalisation et institutionnalisation de l'urbanisme tactique

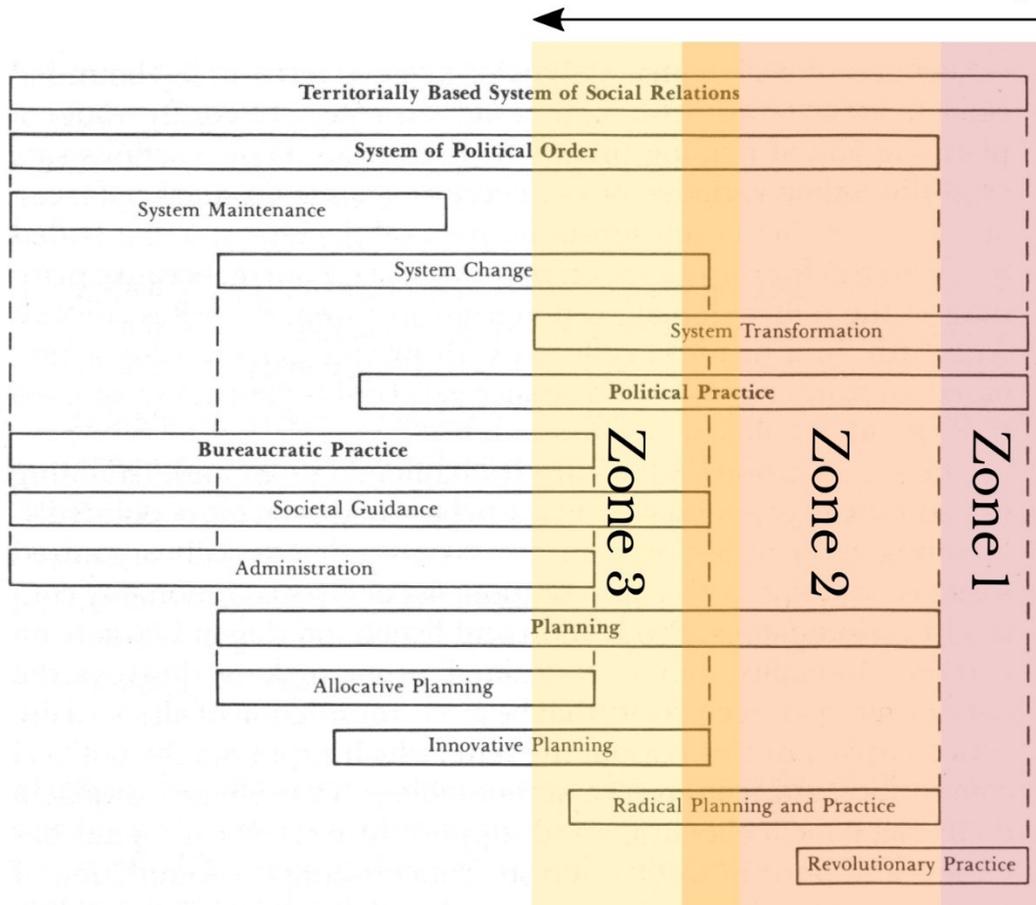


Figure 14 : Professionnalisation et institutionnalisation de l'urbanisme tactique dans le modèle de Friedmann. Source : auteur, d'après Friedmann, 1987, p. 30.

L'urbanisme tactique, à l'origine plus près du militantisme et de l'activisme, trouverait sa place à l'extrême droite du modèle de Friedmann comme une pratique qui vise la transformation, parfois radicale, de la société (Zone 1). Dans cette zone, L'UT prend par exemple la forme d'opérations guérilla pour la réappropriation de l'affichage publicitaire avec le collectif BUGA UP (Iveson, 2013); de réparations illégales de nids de poule (Metcalf, 2017) (voir figure 15); de verdissement sauvage avec le *seed bombing* qui consiste à lancer des semences sur des terrains privés laissés à l'abandon; et de *craftivists* avec le recouvrement de mobilier urbain avec du tricot pour s'opposer à la standardisation de l'espace public (Mould, 2014). Dans ce contexte, l'UT est hors du domaine de la planification officielle et il se décline en mode *DIY*. Il est le fait d'individus ou de groupes qui n'intègrent pas forcément leurs actions dans une vision globalisante de la ville. Pour certains d'entre eux, leurs actions sont même en opposition à la planification qui leur est imposée. Pour les plus extrémistes, l'existence même d'une autorité responsable de la gestion municipale est remise en question comme en témoignent les propos

des membres de Portland Anarchist Road Care recueillis par Metcalfe (2017, para. 4) : « we don't think the city should exist; we are only limited by our capacity and our imaginations [...] We aren't asking permission, because these are our streets. They belong to the people of Portland, and the people of Portland will fix them ».



Figure 15 : Des activistes de Portland Anarchist Road Care réparant un nid de poule. Source : Portland Anarchist Road Care.

Ensuite, l'UT est progressivement intégré à la planification en tant que pratique radicale alors qu'il se popularise et qu'il devient un outil utilisé par les professionnels de l'aménagement ou par des citoyens ayant des connaissances et des aptitudes similaires aux professionnels (Douglas, 2016) (Zone 2). Les projets de transformation de l'espace public avec le PARK(ing) Day pour revendiquer plus de lieux de rencontre (Merker, 2010), de création de pistes cyclables illégalement par le Toronto Urban Repair Squad (Douglas, 2014) ou des projets d'urbanisme temporaire réalisés dans une approche ascendante comme le Village au Pied-du-Courant à Montréal représentent cette phase. Ces projets participent à une vision de la ville plus réfléchie et ils sont souvent conçus avec une vision transitoire de l'aménagement. Ils sont réalisés avec une volonté d'ouverture et de discussion avec les pouvoirs établis (Lydon et Garcia, 2015; Nédélec, 2017). Ainsi, ces interventions ne sont pas une pratique révolutionnaire au sens où elles ne visent pas un renversement du système territorialisé de relations sociales. Elles proposent toutefois une certaine transformation du système en remettant en question

l'usage de l'espace public et en proposant des formes alternatives de réappropriations de ces espaces²⁵.

Finalement, l'UT s'institutionnalise de manière plus formelle avec la mise en place de politiques et de programmes comme celui des placotoirs à San Francisco ou le Programme d'implantation des rues piétonnes et partagées (Zone 3). Dans les projets réalisés sous ces modalités, le processus devient plus normalisé et standardisé. Il demeure toutefois innovant – au sens de la planification innovante de Friedmann – parce qu'il confronte certaines pratiques établies et certains règlements d'urbanisme. L'UT est alors dans une zone particulière du modèle de Friedmann. Il se situe à un endroit où sa visée est à la fois la transformation du système et le changement – on se souvient que dans ce modèle le changement est un lieu de confrontation et de compromis entre la transformation et le maintien du statu quo. Il se trouve donc à cet endroit où se chevauchent la planification radicale et la planification innovante.

Le modèle de Friedmann a l'avantage d'offrir une représentation graphique qui permet de mieux comprendre les divisions entourant la professionnalisation et l'institutionnalisation d'un mouvement d'abord citoyen. En cheminant d'une pratique révolutionnaire à un outil de planification innovante, l'urbanisme tactique perd ses orientations politiques extrêmes par l'accumulation de compromis pour se conformer davantage au système. Toutefois, il demeure une force de transformation, dans une moindre mesure, puisque c'est par la planification innovante que les changements s'intègrent progressivement au système (Friedmann, 1987). Si pour certains l'intégration de l'UT dans la planification en a fait une pratique vernaculaire vide de sens parce que centrée uniquement sur ses caractéristiques esthétiques et pratiques en évacuant complétement son origine militante et son essence politique (Mould, 2014), pour d'autres, cette même intégration offre aux professionnels un nouvel outil pour aménager la ville autrement et changer progressivement les pratiques et les règlements de l'intérieur (Lydon et Garcia, 2015). Bref, lorsque l'UT est dans cette dernière zone, il est moins un cri du cœur pour revendiquer un « droit à la ville », il s'inscrit plutôt au sein de stratégies pour changer la ville à plus long terme. Dans le cadre de cette recherche, c'est précisément l'UT positionné dans cette zone de chevauchement qui m'intéresse.

Puisque l'urbanisme tactique, dans ce contexte, vise la transformation sociale, mais de manière conservatrice, il s'intègre principalement dans la tradition de la planification du *social*

²⁵ Ces types de projet d'UT ne sont toutefois pas toujours à valeur transformative. Ils peuvent également être repris par des acteurs corporatifs à des fins mercantiles répliquant, par exemple, des modèles traditionnels comme le centre commercial, mais à ciel ouvert et constitué de conteneurs (Hancox, 2014).

learning tout en empruntant à la *social mobilization* avec la planification radicale dans le cas de projet pronant une approche plus ascendante. De plus, sa démarche inspirée de la pensée design confère à l'action, par l'entremise du prototype, une place prépondérante comme source d'apprentissage dans l'activité de planification.

2.2 La connaissance en planification

Maintenant qu'il a été montré qu'il existe différentes articulations possibles entre connaissance et action, dans cette section je m'attarderai aux connaissances elles-mêmes afin d'identifier les différentes catégories de savoirs auxquels ont recours les professionnels dans l'activité de planification. Avant de plonger dans cette discussion, il est important d'apporter des précisions sur les termes « connaissance », « savoir » et « apprentissage », ainsi que d'expliquer brièvement comment la conception de la connaissance a évolué.

Connaissance – En philosophie, la connaissance se décline en trois grandes variétés : la connaissance directe (je connais une personne, un lieu, etc.), la connaissance en tant que savoir-faire (je sais jouer du piano) et la connaissance propositionnelle, c'est-à-dire connaître dans un sens qui signifie « to recognize something as information » (Lehrer, 1990, p. 3). Ce sont les deux dernières variétés de la connaissance qui sont abordées dans cette étude. La connaissance est alors comprise comme « une assimilation par l'esprit d'un contenu objectif préalablement traduit en signes et en idées [...] La connaissance est une possession symbolique des choses » (Godin, 2004, p. 242). Elle est par conséquent incarnée dans l'individu et « parce qu'elle est une relation, toute connaissance est toujours relative : elle suppose un certain point de vue, certains instruments (les sens, les outils d'observation et de mesure, les concepts...), certaines limites (celles du sujet qui connaît) » (Comte-Sponville, 2013, p. 203).

Savoir – Un autre terme qui sera utilisé est le savoir²⁶. Contrairement à la connaissance, ce dernier est indépendant de l'individu, il constitue l'« ensemble des connaissances possédées dans un domaine déterminé » (Godin, 2004, p. 1175). Pour distinguer connaissance et savoir, Comte-Sponville (2013, p. 901) précise que

la connaissance serait plutôt un acte, dont le savoir serait le résultat. Ou que les connaissances sont multiples; le savoir serait plutôt leur somme ou leur synthèse. Ces différences restent pourtant approximatives et fluctuantes; l'usage ne les impose ni ne les interdit.

²⁶ Précisons qu'en anglais le terme « knowledge » réfère à la fois à la connaissance et au savoir. Ce faisant, dans cette langue aucune distinction n'est apportée entre les termes.

Apprentissage – L'apprentissage est un processus naturel qui se met en action pour réduire l'incertitude que nous éprouvons face à une situation (Freeman, 2007). Pour Argyris (1976), l'apprentissage est la détection des erreurs et les erreurs sont des décalages entre une première et une seconde condition d'apprentissage. Ainsi,

an effective action is more a succession of comparisons between actions and feedback from the environment, which provide information for the next action or decision. Since decisions are made on necessarily incomplete information, once executed, feedback is required to evaluate their effectiveness. (Argyris, 1976, p. 365)

Pour Argyris (1976), en entreprise et chez les individus, le processus d'apprentissage peut se dérouler en boucle simple et en boucle double. L'apprentissage en boucle simple (*single-loop learning*) permet de procéder à la correction d'erreurs sans remettre fondamentalement en question les buts, les objectifs et les valeurs de l'individu ou de l'organisation. L'apprentissage en boucle double (*double-loop learning*) est, quant à lui, un type d'apprentissage plus profond qui remet en question ces éléments fondamentaux chez les individus et les organisations. Dans ce cas, la réflexion est poussée jusqu'à l'activité d'apprentissage elle-même (Bateson 1972 dans Freeman 2007).

2.2.1 Évolution de la conception de la connaissance en planification

Pour saisir l'éventail des savoirs utiles aux planificateurs, il faut comprendre qu'une reconceptualisation de la connaissance s'opère depuis quelques décennies. Dans la foulée du « breakdown of the modernism consensus » (Rydin, 2007, p. 52) et de l'effritement du paradigme de la planification rationnelle (Alexander, 1984), il est dorénavant accepté que le savoir n'est plus quelque chose qui provient uniquement des experts. Au contraire, un consensus se développe autour du fait qu'il serait impossible d'établir une catégorie unificatrice du savoir. Nous serions alors face à une épistémologie de la multiplicité (Sandercock, 1998) qui fait en sorte que « knowledge now has a variety of sources and takes a variety of different forms » (Rydin, 2007, p. 54).

Les connaissances ne seraient pas uniquement fondées sur des preuves qui sont synonymes de faits. Bien que les faits soient importants, ils laissent de côté plusieurs aspects de la connaissance (Davoudi, 2015). En effet, les preuves sont liées à la connaissance du *quoi* qui n'est qu'un type de savoir utile à la planification. Selon le cadre épistémologique rationaliste, il est considéré que de meilleures preuves font forcément de meilleurs politiques. Le problème avec ce cadre épistémologique rationaliste est qu'il assume qu'il est possible, pour des planificateurs neutres utilisant la méthode scientifique, d'établir un lien de causalité directe entre un problème de planification et une solution proposée (Davoudi, 2015; Freeman, 2007).

Ainsi, dans l'éventualité où un problème similaire se représentait, il serait possible d'appliquer la même solution standardisée pour le résoudre.

Cette vision épistémologique de la connaissance a été fortement critiquée. D'abord, parce que les énoncés de connaissance se basent sur des preuves, sur la connaissance du *quoi*, qui ne sont pourtant pas des vérités absolues. Les pragmatiques ont montré que les vérités se construisent à travers l'expérience, elles sont donc sujettes à changement d'un individu à l'autre et d'un moment à l'autre (Davoudi, 2015). Ensuite, la source de la connaissance pose problème. Selon la tradition naturaliste, l'acquisition de la connaissance se fait soit par observation avant d'être théorisée – approche empirique – ou elle est acquise de manière déductive : elle est d'abord théorisée puis confirmée par hypothèse – approche rationnelle. Une vision alternative de la connaissance est prônée par les tenants de l'approche interprétative ou herméneutique. Selon cette approche, la connaissance est socialement construite et elle est contingente de l'histoire, de la politique et de la culture ambiante, bref du contexte. La connaissance serait « understood from *within* rather than explained from without » (Davoudi, 2015, p. 319, italiques par l'auteure). Selon ce cadre épistémologique constructiviste,

learning begins with practice. Problems, policies, knowing, and learning are all “situated” or defined by their context: Learning is rooted in pragmatics. Where the rationalist assumes that knowledge and practice are separate, for the constructionist knowledge comes about through practice. (Freeman, 2007, p. 480)

Ainsi, pour Davoudi (2015, p. 317, italiques par l'auteure), « it is more appropriate to talk about policy being *informed* by rather than being based on evidence ». Il est plus intéressant de considérer la connaissance, non pas comme quelque chose d'instrumental dans la planification, mais de considérer la planification comme un *processus d'apprentissage*, un processus récursif et itératif entre la connaissance et l'action. Ainsi, selon Davoudi (2015), il faudrait considérer la planification comme la pratique de la connaissance.

2.2.2 Les catégories de savoirs mobilisés en planification

À partir de la reconnaissance de cette épistémologie de la multiplicité, plusieurs auteurs ont esquissé une typologie des différents savoirs utiles à la planification (Alexander, 2005; Davoudi, 2015; Rydin, 2007), alors que d'autres se sont penchés sur les savoirs profanes (Nez, 2012; Sintomer, 2008). Regroupées dans la figure ci-dessous (voir figure 16), ces typologies seront présentées individuellement dans les pages qui suivent. Elles serviront de cadre à l'analyse du terrain d'étude.

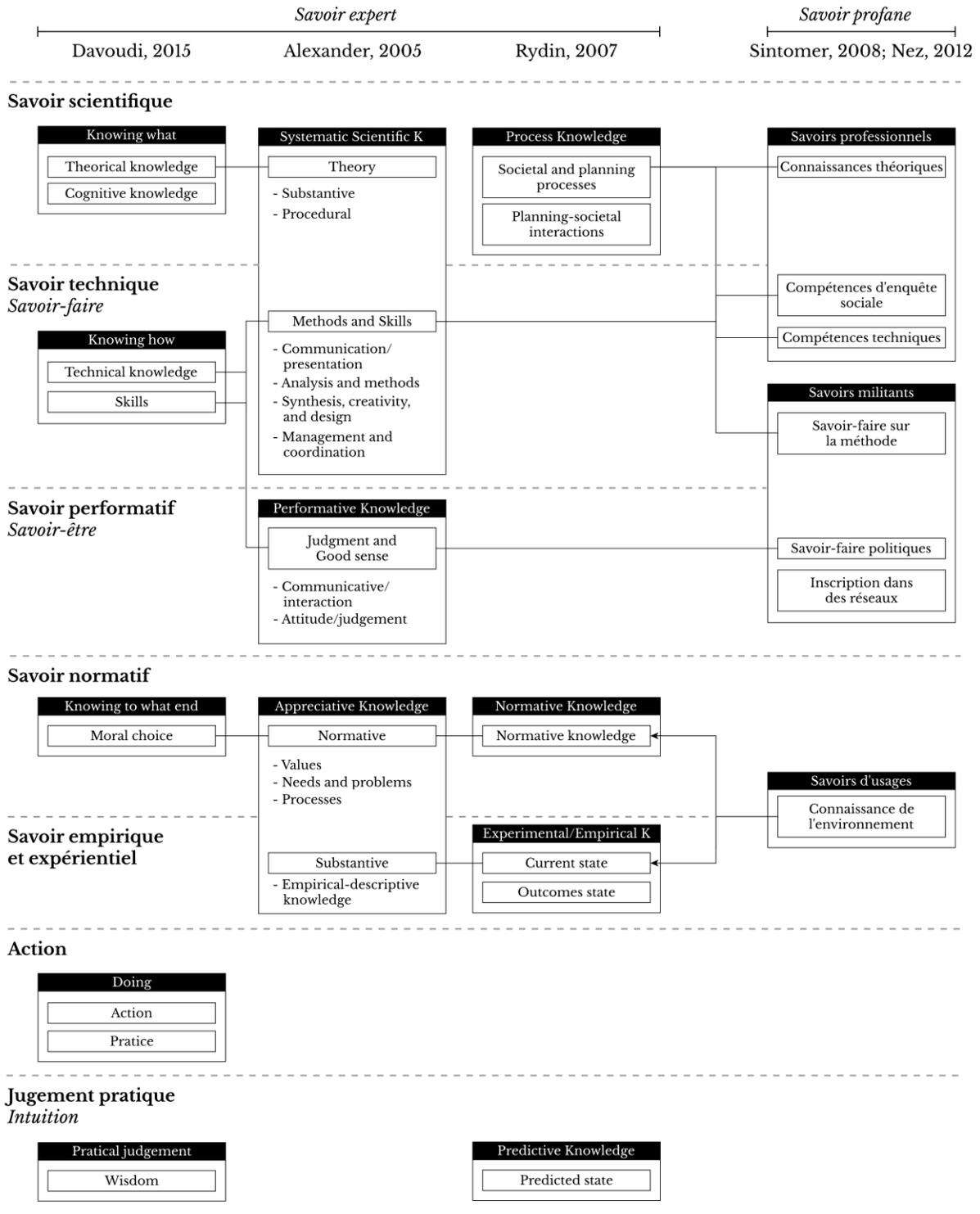


Figure 16 : Schéma récapitulatif des catégories de savoirs utiles à la planification (Alexander, 2005; Davoudi, 2015; Nez, 2012; Rydin, 2007; Sintomer, 2008). Source : auteur.

2.2.2.1 Les catégories de savoirs en planification selon Davoudi

Toujours selon Davoudi, considérer la planification en tant que la pratique de la connaissance signifie « acknowledging the interrelationship between knowing what (theories/concepts), knowing how (skills/crafts), knowing to what end (moral choices) and doing (action) » (2015, p. 326-327). Au savoir du *quoi* abordé précédemment, s'ajoute ainsi le savoir du *comment*, le savoir de la finalité, l'action et le jugement pratique.

Le savoir du *comment*, que l'on pourrait aussi appeler le savoir-faire, est orienté directement vers l'action. C'est un savoir de la technique et des outils nécessaires à la planification. Un autre type de savoir essentiel est celui de la finalité. Effectivement, selon Davoudi (2015), il n'est pas suffisant de savoir *quoi* et *comment* pour mener à bien un projet, encore faut-il savoir *pourquoi*, à quelles fins le projet est fait. En ce sens, il ne faut pas considérer l'action comme la simple application de la théorie en pratique. Ce serait une interprétation trompeuse du lien entre connaissance et action qui fait fi de la connaissance des valeurs et des objectifs de la planification en vue de mener une certaine action.

Le dernier type de savoir est le jugement pratique. C'est un type de savoir intuitif de ce qui doit être fait et des conséquences de l'action. Il permet au planificateur de faire des choix avant d'avoir toute l'information – toutes les preuves – et d'agir grâce à son expérience. Cela remet en question la notion de la connaissance comme quelque chose de désincarné. Le professionnel étant la plupart du temps en situation d'improvisation face à une situation nouvelle, il doit développer « an astute practical judgment to deal with far more than “the facts” at hand, especially when they face economic and political uncertainty, cultural and gender differences, and racially charged legacies that threaten planning processes and outcomes » (Forester, 1999, p. 3).

À la lumière de ces informations sur le savoir, Davoudi (2015) explique que la connaissance serait à la fois contextuelle et provisoire, distribuée et collective, pragmatique et intentionnelle, négociée et contestée.

La connaissance est contextuelle et provisoire parce qu'elle est dépendante de l'espace et du temps dans lesquels elle est énoncée. Dans un autre contexte, ou dans un autre temps, il se peut que cette connaissance évolue ou ne soit plus valable – c'est une des raisons pour laquelle

Friedmann (1993, p. 377) propose un modèle de planification non euclidienne²⁷ qui se rapproche du temps réel parce que « while planners plan, the world moves on, for the most part without regard to the plans so carefully drawn up and so quickly outdated ». Les planificateurs sont interreliés avec leur environnement et leur contexte de telle sorte que la connaissance de cet environnement et de ce contexte est à la fois une condition et une conséquence de la planification (Davoudi, 2015). Il faut comprendre que la planification est dépendante du contexte, mais elle n'est pas déterminée par celui-ci. Ainsi, la planification perpétue le contexte en même temps qu'elle ouvre la voie à la nouveauté (Davoudi, 2015) – au changement et à la transformation dans le modèle de Friedmann (1987).

La connaissance est distribuée et collective parce qu'elle se partage entre les individus dans leurs réseaux. Par exemple, les planificateurs se racontent leurs expériences entre eux. Selon Davoudi (2015, p. 323), « stories that planners share about complex planning problems are, therefore, an essential part of their knowing and doing ». Ce partage a trois fonctions : i) il permet l'acquisition d'information (contextes, faits, nouvelles pratiques), ii) il est éducatif, car il permet d'apprendre de nouveaux procédés et de nouvelles techniques (savoir-faire) et iii) il participe à la création d'une identité commune entre professionnels. Ce sont ces éléments qui créent ultimement le jugement pratique. La connaissance est également partagée et transférée entre les experts et les autres acteurs lors d'activités de participation publique, de formations et d'autres contextes d'échanges.

La connaissance est pragmatique et intentionnelle parce qu'elle est orientée davantage vers les conséquences de la planification et vers les résultats. Les planificateurs sont en quelque sorte des bricoleurs qui utilisent plusieurs ressources pour arriver à leur fin. L'utilité de certaines ressources ne se révèle parfois qu'au moment de les utiliser. La notion d'essai et d'erreur est donc partie prenante du processus qui lie la connaissance à l'action telle que défendue par Schön (1983) dans la notion du praticien réflexif qui sera présentée plus bas, renvoyant à l'idée du *social learning*.

Finalement, la connaissance est négociée et contestée parce que la connaissance et le pouvoir sont mutuellement dépendants (Davoudi, 2015). Le planificateur, par l'exercice du pouvoir, agit sur la ville. Par le fait même, il développe une construction de la ville qu'il tient pour acquise ce qui fait en sorte que « planning as practice of knowing both prescribes what is to

²⁷ Friedmann (1993) argumente que l'on doit sortir d'un modèle de planification fondé sur une conception euclidienne du monde et de l'approche conventionnelle de planification par plan d'ensemble. Pour lui, il est nécessaire d'apporter une plus grande considération à l'espace et au temps présent dans la planification.

be done and codifies what is to be known » (Davoudi, 2015, p. 325). Certaines informations sont alors valorisées tandis que d'autres sont masquées dans le processus de planification. Le pouvoir peut aussi venir des opinions qui au lieu d'être reçues et évaluées, sont élevées au rang de doctrines inébranlables.

2.2.2.2 Les catégories de savoirs en planification selon Alexander

Pour sa part, Alexander (2005) développe une typologie des savoirs utiles à la planification qui se divise en trois grandes catégories : le savoir performatif (*performative knowledge*), le savoir appréciatif (*appreciative knowledge*) et le savoir scientifique (*systematic-scientific knowledge*). La première catégorie du savoir performatif, que l'on pourrait aussi appeler savoir-être, combine à la fois le jugement et le bon sens. Ce type de connaissances est utile à tous les planificateurs (professionnels ou non) dans le processus de la planification. Ce sont des connaissances liées aux aptitudes de communication, l'attitude, l'empathie, la qualité de la présence, etc.

La seconde catégorie est le savoir appréciatif qui est à la fois substantif – connaissances empiriques basées sur l'expérience d'une situation – et normatif – connaissances des valeurs, connaissances des problèmes et des besoins qui requièrent une action planifiée et connaissance du fonctionnement des organisations et de la communauté. Dans le cas du savoir appréciatif, lorsque le projet est modeste et qu'il s'effectue à l'échelle locale, le rôle du planificateur porte davantage sur la mise en place de stratégies pour l'obtention de connaissances qui se retrouvent chez les citoyens et chez les autres acteurs locaux. Dans cette situation, « the expert knowledge [of the planners] may not be very critical, and their main contribution may be in applying their experience and interactive skills to structure and facilitate the participants' interaction and to *tap their appreciative knowledge in the planning process* » (Alexander, 2005, p. 100, je souligne).

Finalement, le savoir scientifique regroupe des connaissances théoriques et pratiques. Les savoirs théoriques sont substantifs – lois et règlement d'urbanisme, modèles d'aménagement, modèles économiques, etc. – et procéduraux – processus de la planification, structure des institutions, etc. Les savoirs pratiques, que l'on pourrait aussi appeler savoir-faire, regroupent les méthodes et les outils. Ils comprennent des connaissances en communication, en présentation, en analyse, en synthèse, en coordination, etc. Le savoir scientifique est mobilisé davantage lorsque les projets sont plus spécialisés et qu'ils se déploient à une échelle plus vaste (Alexander, 2005). Il est toutefois intéressant de constater qu'à une échelle plus grande, le savoir appréciatif demeure tout aussi important bien qu'il change de nature. Dans ce contexte, il provient des planificateurs et comme Alexander (2005, p. 100-101) le précise, « it

is not their individual-social appreciative understanding of their own life-worlds and values; it is the knowledge gained from their experience in their institutional roles that enables them to contribute to the planning process ». Il est alors similaire au jugement pratique de Davoudi (2015).

2.2.2.3 Les catégories de savoirs en planification selon Rydin

Une troisième typologie, celle de Rydin (2007), comprend quatre grandes catégories similaires à celles d'Alexander. Les catégories de connaissance sont liées aux types d'énoncés de connaissance nécessaires à différentes étapes de la planification. La première catégorie est le savoir expérimental et empirique (*experimental/empirical knowledge*). Cette catégorie ressemble au savoir empirique dans la catégorie du savoir appréciatif d'Alexander (2005). Ces connaissances peuvent venir sous la forme de savoir expert ou profane. Ce sont des connaissances qui proviennent d'un « engagement with material circumstances » (Rydin, 2007, p. 63). Relativement à ces connaissances, le rôle du planificateur peut être de défendre un point de vue, d'analyser l'information ou de faciliter la participation des autres acteurs dans le processus de la planification.

La seconde catégorie est le savoir des processus (*process knowledge*) qui comprend les processus au sein des institutions de planification, mais aussi les processus socio-économiques qui ont cours dans la société. Cette catégorie de savoir est particulière parce qu'elle place dans certains cas le planificateur au centre de la production de la connaissance alors qu'il est dans le rôle de faire et d'étudier en même temps le processus de la planification selon une forme qui s'apparente à la recherche-action (Rydin, 2007).

La troisième catégorie est le savoir prédictif (*predictive knowledge*) qui permet de prédire l'évolution d'une situation dans le futur. Ce type de savoir est habituellement le domaine des experts plus que celui des citoyens « since lay knowledge tends to be based in current and past experience rather than suited to arguing about future trends » (Rydin, 2007, p. 65).

La dernière catégorie est le savoir normatif (*normative knowledge*) qui vise à déterminer les objectifs de la planification. Par sa nature, il est basé sur des valeurs et des visions du monde et de la société. Ce type de savoir s'apparente au savoir sur la finalité de Davoudi (2015). Il est construit, entre autres choses, par les débats publics, les consultations et les autres dispositifs de participation publique. Il est dès lors important de prendre le temps d'entendre la voix de plusieurs acteurs dans le processus de planification ce qui amène à aborder également la question des savoirs à partir de la perspective des citoyens.

2.2.2.4 Les catégories de savoirs profanes selon Sintomer et Nez

Suivant la conception de la connaissance sous l'angle de la multiplicité, il est maintenant généralement accepté de considérer le savoir profane développé par l'expérience de tous les jours pour guider le savoir professionnel (Sintomer, 2008). Cette connaissance peut alors provenir du dialogue, de la contemplation, de l'expérience, du savoir empirique, local, expérientiel, intuitif. Comme mentionné, la connaissance n'est alors plus considérée comme quelque chose qui s'acquiert : il s'agirait plutôt d'une co-construction sociale et contextuelle entre plusieurs acteurs, notamment les experts et les citoyens (Rydin, 2007). À ce titre, la contribution des citoyens peut se faire à plusieurs niveaux. Sintomer (2008) propose une première division du savoir profane en trois grands ensembles : la raison ordinaire, l'expertise citoyenne et le savoir politique.

La raison ordinaire comprend i) un savoir d'usage qui implique que le citoyen est le mieux placé pour témoigner de l'expérience du quotidien et ii) le bon sens ou le sens commun qui stipule que chaque individu est en mesure de prendre une décision éclairée s'il est en possession de toute l'information nécessaire. C'est notamment le principe qui est à la base de la formation de jurys citoyens. Finalement, iii) une autre sous-catégorie de la raison ordinaire abordée brièvement par Sintomer (2008) est le sens pratique manuel qui est mobilisé dans l'engagement plus concret au projet comme le bénévolat ou la fabrication de matériel et d'équipement.

L'expertise citoyenne prend appui sur le fait que les citoyens, en plus d'être dotés de raison ordinaire qui les rend experts de leur quotidien, sont également souvent des experts dans d'autres domaines par l'entremise de leur travail ou de leur loisir. Cette réalité tend d'ailleurs à s'accroître alors que le niveau d'éducation des citoyens augmente. Leur contribution à la participation peut alors surpasser le simple savoir d'usage. L'expertise citoyenne peut se faire à titre individuel ou par délégation par l'entremise d'un groupe ou d'un organisme. Elle peut également agir à titre de contre-expertise pour faire contrepoids à l'expertise des décideurs et de leurs experts.

Finalement, le savoir politique est la connaissance des institutions et des processus participatifs, politiques et décisionnels. Le savoir politique est en quelque sorte une éducation à la citoyenneté qui dans les expériences les plus radicales peut fleureter avec l'émancipation des citoyens et la démocratie directe (Sintomer, 2008).

À partir de cette première classification des savoirs citoyens, Nez (2012) propose une typologie des savoirs citoyens spécifiques à l'urbanisme cette fois-ci. À l'aide d'une enquête

ethnographique sur trois projets à Paris, elle met les catégories théoriques de Sintomer à l'épreuve de la réalité de l'aménagement. De la raison ordinaire, Nez (2012) retiendra uniquement les savoirs d'usages, l'expertise citoyenne deviendra les savoirs professionnels et le savoir politique deviendra les savoirs militants qui s'éloignent de l'école de la citoyenneté pour inclure un savoir-faire politique, mais surtout l'inscription des individus au sein de réseaux (militants, associatifs, médiatiques, académiques, etc.) ainsi qu'un savoir-faire sur les méthodes. Ces catégories se déclinent ensuite entre savoirs individuels et savoirs collectifs, ce qui est une distinction importante puisque les collectifs « peuvent assurer une première synthèse ou mise en commun des savoirs individuels de leurs membres, ce qui entraîne, dans certains cas, une plus grande structuration de leur savoir » (Nez, 2012, p. 391).

2.2.3 L'intégration des savoirs profanes dans la planification

La reconnaissance des acteurs citoyens et de leurs savoirs a pour conséquence de transgresser deux frontières : celle qui oppose savoirs savants à savoirs profanes et celle qui oppose l'opinion éclairée du représentant à celle du citoyen ordinaire (Blondiaux, 2001). La première transgression entraîne un « dessaisissement symbolique du monopole des experts sur la préparation des décisions collectives » alors que la seconde concède que l'avis de citoyens informés peut nourrir de manière constructive la prise de décision des représentants (Blondiaux, 2001, p. 87).

Dès lors, l'intégration des savoirs profanes dans la planification se fait principalement par la participation publique qui apparaît progressivement comme un élément fondamental de tout processus de prise de décision (Bacqué et Gauthier, 2011; Finn, 2014; Innes, 1995; Lane, 2005). La tendance actuelle propose de mettre en commun les connaissances par la délibération et la collaboration²⁸. Pourtant, comme le souligne Rydin (2007) ces approches ont plusieurs limites dont i) la difficulté de mettre en pratique les théories collaboratives, ii) le doute sur les habiletés des planificateurs à mener ces délibérations, iii) la possibilité que certains intérêts puissent faire dérailler le processus et iv) les difficultés d'arriver au consensus ou à l'accord. De plus, il est difficile de gérer plusieurs types de connaissances différentes.

Avec la reconnaissance des limites de la participation publique telle qu'appliquée actuellement, Brownill et Parker (2010) affirment que la planification serait en train d'entrer dans une phase « post-collaborative ». La participation publique se situe dans une zone de

²⁸ Rydin (2007) évoque entre autres les théories du consensus-building (Innes, 2004), du collaborative planning (Healey, 1997) ou encore les *radical planners* (Sandercock, 1998).

tension : sa pertinence est remise en question alors même que l'idée d'une plus grande implication des citoyens dans les choix de planification et d'aménagement est désirable (Brownill et Parker, 2010). Il serait temps de passer outre les visions théoriques opposées de la participation publique portée par les « idéalistes » et les « ultra-critiques » pour adopter « une perspective plus dynamique, pragmatique et empirique afin d'analyser et de comparer les processus » (Bacqué et Gauthier, 2011, p. 56). La participation se déploie déjà sous de multiples formes – selon une succession d'« instantanés kaléidoscopiques » (Brownill et Parker, 2010) – créant une fragmentation des expériences et des difficultés d'évaluation. Dans ce contexte, la définition de cette nouvelle « grammaire de l'action publique » (Blondiaux, 2001, p. 82) est primordiale. La sélection des outils n'est en effet pas quelque chose d'anodin puisque « les dispositifs ne sont pas neutres et structurent les processus de conception » (Özdirlik et Terrin, 2015, p. 159).

Comme solution de rechange à l'approche délibérative habituellement suggérée par la littérature, Rydin (2007) propose d'utiliser une approche plus pragmatique en développant un système qui crée un espace d'expression des énoncés de connaissance, ce qu'elle appelle *opening-up*, mais aussi un espace pour les tester et les valider, ce qu'elle appelle *closing-down*. Dans ce contexte, le rôle des planificateurs serait de donner une voix à ceux qui ont des énoncés de connaissance à partager et de *tester puis d'évaluer ces énoncés de connaissance*. Cette double action reconnaît que la connaissance est à la fois socialement construite et qu'elle émerge « from an active engagement with material reality » (Rydin, 2007, p. 58). Selon Alexander (2008, p. 208), la théorie de la planification a, à ce jour, sous-estimé ou pire ignoré cette relation qu'entretient la réalité matérielle avec la connaissance.

L'urbanisme tactique, en mobilisant l'utilisation du prototype dans la démarche de réalisation de projet, offre un contexte différent pour la production et la validation des connaissances en proposant une participation publique autour de propositions d'aménagement matérialisées. Il semble ainsi pouvoir s'inscrire comme un nouveau dispositif de participation publique, un nouvel élément de la grammaire de l'action publique, qui partage l'approche en deux temps suggérée par Rydin (2007). L'analyse permettra d'approfondir cette hypothèse.

2.3 L'action comme source d'apprentissages

En se basant sur une conception de *la planification comme un processus d'apprentissage*, l'action occupe un rôle central dans la production de connaissances. Elle n'est pas un élément périphérique qui ne serait que la résultante de la réflexion puisque l'apprentissage se fait dans un processus récursif et itératif entre connaissance et action. Selon Davoudi (2015, p. 317,

italiques par l'auteure), « Instead of considering evidence as something that planners *have* (or seek to *gain*), we should focus on practice of knowing as something that planners *do* ».

Action – L'action est une « manifestation d'une force, de quelque nature qu'elle soit (physique ou psychique). Toute transformation peut être considérée comme le résultat d'une action » (Godin, 2004, p. 33-34). Plus précisément, Godin (2004, p. 33-34) explique qu'« Aristote oppose l'action (*ergon*) qui a sa fin en elle-même et la production (*poiêsis*) qui ne possède pas sa propre fin en elle-même. L'action est une activité qui, à la différence de la production, ne peut se diviser entre un acte et un produit différent d'elle ».

Dans le cadre de cette recherche, l'action sera comprise dans le sens d'*ergon*. Cette position rejoint la pensée de Friedmann (1987, p. 44) pour qui « action means to set something new into the world ». Cette définition, volontairement ouverte, tranche avec l'action souvent envisagée en planification comme étant dirigée vers un objectif précis. Conceptualisée ainsi, l'action peut précéder la connaissance et la prise de décision pour permettre la découverte et l'exploration. En ce sens, l'action n'est pas uniquement produite dans le but d'obtenir un résultat précis et conséquent de l'intention de l'initiateur.

2.3.1 La réflexion-dans-l'action

Afin de mieux comprendre la dimension épistémologique de la pratique, il est utile de se pencher sur l'organisation plus conventionnelle des connaissances professionnelles. Selon l'idée dominante de la rationalité technique au tournant de la Seconde Guerre mondiale, le rôle des professionnels est d'appliquer les principes de la médecine et de l'ingénierie aux sciences sociales, dont la planification urbaine (Schön, 1983). La rationalité technique tient ses origines du positivisme qui repose sur le principe que le savoir empirique est la source principale de la connaissance et que la science peut investir tous les domaines y compris la politique et la morale. Dans cette approche, seul le mode de raisonnement hypothético-déductif est considéré valable (Schön, 1983). Quand les professions font leur entrée à l'université, elles doivent alors se conformer à ce raisonnement qui crée une division nette entre la recherche et la pratique, une relation hiérarchique, qui impose un modèle où « professions are to give their practical problems to the university, and the university, the unique source of research, is to give back to the professions the new scientific knowledge which it will be their business to apply and test » (Schön, 1983, p. 36). Pour Schön, l'idée selon laquelle la recherche aurait le monopole de la production de nouvelles connaissances est erronée. Cette conception étanche entre théorie et pratique se base sur le fait que, de la perspective de la rationalité technique, la pratique est une activité de résolution de problèmes.

Toutefois comme le souligne Schön (1983, p. 39-40, italiques par l'auteur), « with this emphasis on problem solving, we ignore problem *setting*, the process by which we define the decision to be made, the ends to be achieved, the means which may be chosen. In real-world practice, problems do not present themselves to the practitioner as givens ».

Dans la réalité, les professionnels seraient plutôt confrontés à des problèmes complexes, ce que Rittel et Webber (1973) appellent des « wicked problems ». Ces problèmes sont singuliers et difficiles à formuler, rendant impossible l'application de solutions standardisées développées théoriquement. De plus, les valeurs, les objectifs et les intérêts de plusieurs acteurs font pression sur le professionnel amenant une dimension politique au sein de leur activité. En fait, il semble que « the public predicaments of the society began to seem less like problems to be solved through expertise than like dilemmas whose resolutions could come about only through moral and political choice » (Schön, 1983, p. 10). Ce dernier point rappelle l'importance de la connaissance du *pourquoi* en planification, au-delà de celles du *quoi* et du *comment*.

Ainsi, selon Schön (1983), puisque la pratique professionnelle est d'abord une activité de cadrage du problème, son intérêt réside dans le fait qu'elle a la possibilité de fonctionner hors des termes de la rationalité technique qui dépend d'abord d'un accord sur la finalité de l'action pour être efficace. Les professionnels auraient ainsi la capacité de naviguer dans ce climat d'incertitude en fonctionnant davantage avec l'expérimentation et l'intuition. C'est envisagé de la sorte que Schön considère la pratique comme une activité génératrice de connaissances distinctes de la recherche puisqu'elle mobilise la réflexion-dans-l'action (*reflection-in-action*). Les connaissances produites seraient alors différentes et relèveraient du savoir d'action et non du savoir scientifique. À ce sujet, Arab (2007, p.42, je souligne) apporte la précision suivante :

le savoir scientifique, au caractère abstrait, de nature généralisable, est produit selon les normes et les règles de la production scientifique par des chercheurs dont c'est l'activité de le faire. Le savoir d'action est d'une tout autre nature. Résultat d'une activité professionnelle dont la vocation n'est pas la production de connaissances, mais l'urbanisme opérationnel (pour se limiter au champ d'action qui nous intéresse), il recouvre ce que l'on nomme plus communément « l'expérience » et désigne les connaissances acquises *dans* et *par* l'action.

2.3.1.1. L'expérimentation et l'apprentissage dans et par l'action

La réflexion-dans-l'action implique l'expérimentation. Schön (1983) explique que le processus de génération de connaissances et d'ajustement dans le contexte de la pratique se fait en trois temps. L'auteur utilise comme exemple une expérience réalisée avec des enfants qui devaient déposer en équilibre sur une tige des blocs dont la répartition du poids est inégale. Il relate

qu'au départ les enfants basent leurs actions sur la *theory-in-action* qui indique que pour que les blocs tiennent, ils doivent être déposés de manière à ce que la tige soit centrée sous le bloc. Puisque le poids des blocs est réparti inégalement, le centre de gravité ne se trouve pas au centre et certains blocs tombent. Cette étape est l'*action-response*. Dans un troisième temps, les enfants réalisent le subterfuge et procède à l'ajustement en temps réel de la théorie initiale – à la formulation d'une nouvelle théorie, la *theory-response* – en fonction de la nouvelle expérience vécue. Ce processus démontre qu'un apprentissage rapide est réalisé à partir de l'action, mais surtout que « positive and negative results come to be taken not as signs of success or failure in action but as information relevant to a theory balancing » (Schön, 1983, p. 58-59).

L'expérience se situe à la fois dans le recadrage de la situation et dans la transformation de la situation pour l'adapter au nouveau cadre. Ce ne sont pas uniquement des expériences au sens de la rationalité technique avec la validation d'hypothèses. Elles prennent un sens plus large et elles se déclinent en trois formes.

D'abord, s'il n'y a pas de prévisions avant l'action, il s'agit de tests exploratoires (*exploratory testing*). Dans ce cas, « experiment is to act in order to see what the action leads to » (Schön, 1983, p. 145). Le test exploratoire rejoint la vision de Friedmann au sujet de l'action qui peut aussi précéder la connaissance et permettre la découverte. Ensuite, il peut s'agir d'une expérience directe (*move-testing experiment*) ce qui correspond à « any deliberate action undertaken with an end in mind » (Schön, 1983, p. 146). On dit que l'expérience est positive si l'on obtient le résultat escompté et que l'expérience est négative si l'on obtient un résultat non désiré²⁹. Finalement, l'expérience peut consister à valider une hypothèse (*hypothesis testing*) pour voir si les conséquences prévues se confirment.

Selon Schön, le professionnel qui réfléchit dans l'action – le praticien réflexif (*reflective practitioner*) – fait ces trois types d'expériences dans une démarche de réflexion dans l'action : i) l'expérience directe pour recadrer la situation, ii) le test exploratoire avec les nouveaux éléments qui ont émergé de ce recadrage, de ce dialogue avec la situation et iii) la validation d'hypothèse pour résoudre le problème qu'il a recadré. Contrairement aux expériences hypothético-déductives conduites en science, *le professionnel ne travaille pas pour réfuter son hypothèse, mais pour la confirmer*, pour adapter la situation à son nouveau cadrage du problème. Il n'est donc pas neutre et objectif comme le scientifique. Les connaissances ne sont

²⁹ Plus que le résultat immédiat, il peut s'agir de l'ensemble des conséquences d'une action qui est évaluée, c'est-à-dire que l'évaluation peut aussi inclure les externalités introduites par l'intervention.

pas acquises en observant le monde de l'extérieur. Au contraire, la réflexion-dans-l'action implique d'agir sur le monde comme le prône la tradition du *social learning* :

in this reflective conversation, the practitioner's effort to solve the reframed problem yields new discoveries which call for new reflection-in-action. *The process spirals through stages of appreciation, action, and reappraisal.* The unique and uncertain situation comes to be understood through the attempt to change it, and changed through the attempt to understand it. (Schön, 1983, p. 132, je souligne)

C'est cette dynamique qui semble à l'œuvre dans le projet d'UT, du moins théoriquement. Les professionnels sont résolument favorables au projet qu'ils mettent en place. Ils travaillent à ce que l'expérience réussisse, mais en même temps ils doivent demeurer ouverts à la possibilité de l'échec ou aux ajustements des aspects moins réussis des aménagements. L'action demeure pour un temps dans cet état non fini, malléable, qui facilite l'ajustement en fonction des nouvelles connaissances qui auront émergées. Pour Schön (1983), cet exercice consiste à aborder la situation à la fois avec une vision claire et une ouverture au changement :

at the same time that the inquirer tries to shape the situation to his frame, he must hold himself open to the situation's back-talk. He must be willing to enter into new confusions and uncertainties. Hence, he must adopt a kind of double vision. He must act in accordance with the view he has adopted, but he must recognize that he can always break it open later, indeed, *must* break it open later in order to make new sense of his transaction with the situation. (Schön, 1983, p. 164, italiques par l'auteur)

2.3.2 L'expérimentation dans le processus de design

Cette notion que l'apprentissage se fait par l'action et l'expérimentation a également été développée plus spécifiquement dans le champ du design. Dans sa théorie sur le processus du design, Zeisel (2006) divise cette activité en trois étapes élémentaires : imaginer, présenter et tester. La première activité consiste à créer une image, une représentation du problème à partir de l'information reçue, mais en dépassant cette information. Il est possible de faire immédiatement le lien avec Schön (1983) : le design est également une activité de cadrage du problème avant d'en être une de résolution de problème. Les images sont d'abord floues et se précisent au fur et à mesure que le processus de design avance. Ce procédé suit un peu la démarche scientifique qui utilise les hypothèses pour avancer. Cette phase mobilise non seulement les connaissances empiriques autour du problème, mais aussi les connaissances subjectives du designer basées sur son expérience et son vécu, un savoir appréciatif (Alexander, 2005), près du jugement pratique (Davoudi, 2015).

La seconde activité vise à externaliser et à communiquer les images grâce à des représentations qui visent la simplification du problème pour rendre la solution visible. À

l'extrême dans les mots de Simon (1996, dans Zeisel, 2006, p. 24), « solving a problem simply means representing it so as to make the solution transparent ».

La dernière phase consiste à tester les images présentées en regard de plusieurs critères établis par le designer, son client et parfois d'autres acteurs. Lors de cette étape, les designers « look both backward and forward simultaneously: backward to determine how good a tentative product is, forward to refine the image being developed and to modify the next presentation » (Zeisel, 2006, p. 24).

Le processus de design reproduit ces trois activités de manière itérative et incrémentale en améliorant le produit à chaque cycle pour enfin arriver à une proposition finale – à la décision de construire (voir figure 17). Le processus implique une rétroaction constante pour réviser et ajuster son design en regard des nouvelles informations obtenues. Il adopte ce mouvement non direct vers la proposition finale puisque le designer ne possède pas toute la connaissance requise au départ de sa démarche. Il accumule la connaissance lors du processus et il la génère également par ses actions (Zeisel, 2006).

Le parallèle avec l'approche de la « pensée design », présentée dans le premier chapitre est manifeste. Cette idée d'ajustements constants lors du processus de design rejoint également la métaphore de la peinture à l'huile de Simon (1996, p. 163) alors qu'il aborde la question de « designing the evolving artifact » :

making complex designs that are implemented over a long period of time and continually modified in the course of implementation has much in common with painting in oil. In oil painting, every new spot of pigment laid on the canvas creates some kind of pattern that provides a continuing source of ideas to the painter. The painting process is a process of cyclical interaction between painter and canvas in which current goals lead to new applications of paints, while the gradually changing pattern suggests new goals.

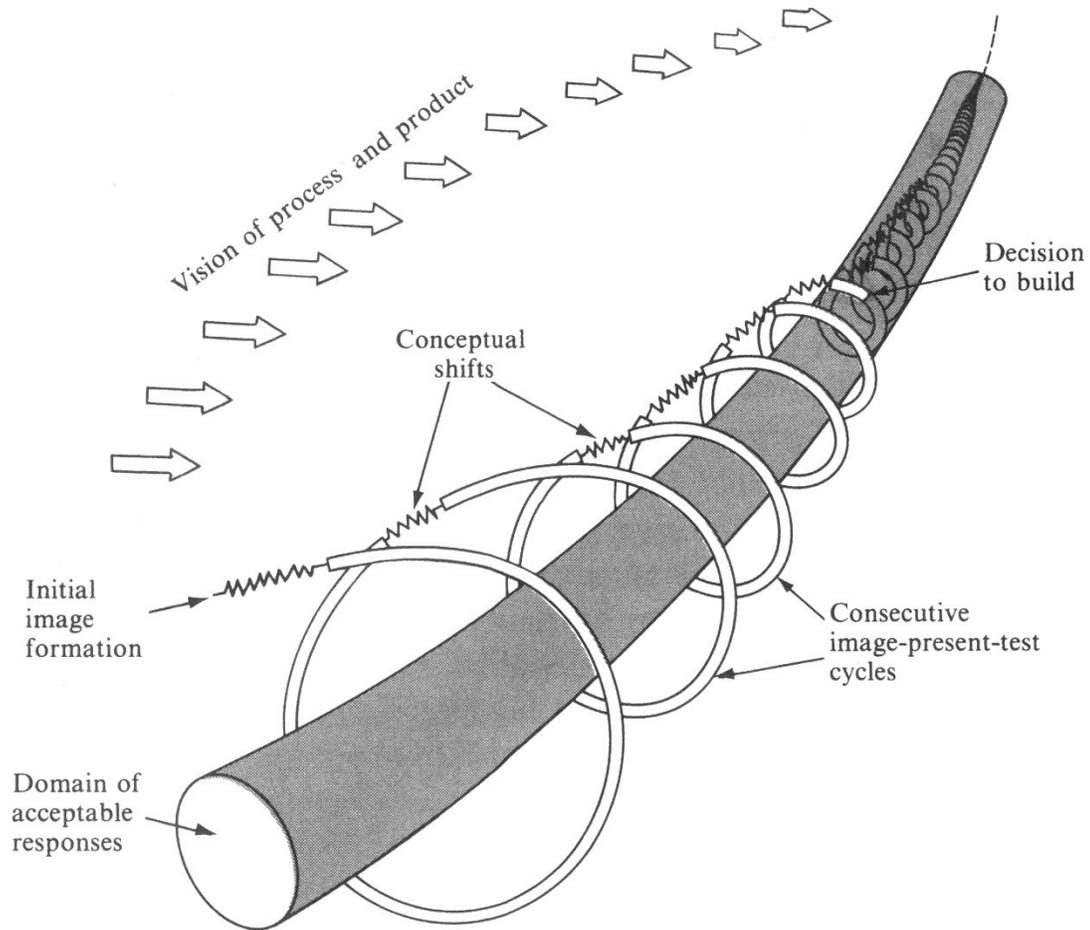


Figure 17 : Le processus du design sous la forme de la spirale. Source : Zeisel, 2006, p. 30.

Dans le cas de Simon, la succession des cycles d'imagination, de présentation et de testage en plus de modifier la proposition va jusqu'à modifier les objectifs mêmes que s'était donné le peintre, donc la finalité de l'œuvre. Les designers cheminent ainsi vers une proposition finale par des sauts créatifs (*creative leaps*), c'est-à-dire qu'ils développent l'image du produit par petites séquences qui s'accroissent les unes aux autres (Zeisel, 2006). Ce cheminement se poursuit jusqu'au moment d'atteindre une solution acceptable sachant qu'il peut y avoir plusieurs réponses à un problème donné et possiblement aucune réponse parfaite.

Dans ce contexte, la question de savoir à quel moment on doit mettre un terme au processus de design et se fixer sur une proposition se pose. Zeisel (2006) explique que l'on arrête le processus lorsque la qualité est jugée satisfaisante c'est-à-dire que le design répond au contexte (*contextual responsiveness*) – est-ce que le design est adapté à son contexte et à son environnement ? – et qu'il prend en considération la cohérence interne (*internal coherence*) – est-ce que tous les éléments du design participent à des objectifs et une utilité commune ? De

manière similaire, pour Alexander (1964), il faut qu'il y ait un « fit » entre la forme et le contexte, entre la cohérence interne et la réponse au contexte alors que Simon (1996) parle de la structure de l'artéfact qui est l'interface entre son environnement interne et l'environnement externe.

Hors de la théorie, dans la contingence de la réalité, le processus de design ne s'arrête pas uniquement lorsqu'une proposition satisfaisante a été élaborée, mais aussi lorsque plusieurs autres facteurs déterminés d'avance – appelés des « stop rules » – sont rencontrés comme le temps, l'argent, les ressources, les échéanciers, les compétences, l'imagination, les valeurs, les technologies, etc (Zeisel, 2006). Arrêter le design signifie vivre avec les conséquences inconnues dans l'avenir de la proposition retenue.

2.4 Conclusion : l'urbanisme tactique comme nouveau contexte de production de connaissances

Guidé par la question de recherche, qu'est-ce qui caractérise le processus de production de connaissances lorsque les professionnels de l'aménagement utilisent l'urbanisme tactique comme outil de planification pour réaliser des interventions ?, ce chapitre a montré qu'il existe différentes articulations possibles entre connaissance et action selon les grandes traditions de la planification (Friedmann, 1987). En effet, le rapport entre ces deux éléments diffère sensiblement d'une tradition à l'autre quant à leur chevauchement en tant qu'objets – est-ce que la connaissance et l'action sont deux objets distincts ou sont-ils inextricablement enchevêtrés dans la prise de décision qui est au cœur du processus de la planification ? – et dans le temps – est-ce que la connaissance précède l'action et est-ce que ces deux éléments sont intégrées dans un processus linéaire ? Le modèle de Friedmann offre une clé pour comprendre comment la professionnalisation et l'institutionnalisation de l'urbanisme tactique l'ont fait glisser d'une pratique radicale à un outil de planification innovante. En regard des grandes traditions présentées, l'UT s'inscrit dans le sillon du *social learning* en ce qui concerne la manière dont il articule la connaissance à l'action parce qu'il mise sur l'utilisation du prototype pour faire des apprentissages.

La seconde section du chapitre s'est concentrée sur les connaissances en réalisant un tour d'horizon des différents savoirs utiles à la planification (Alexander, 2005; Davoudi, 2015; Rydin, 2007) et des différents savoirs profanes (Nez, 2012; Sintomer, 2008). Les différentes typologies regroupées en un schéma synthèse (voir figure 16, page 44) serviront à l'analyse des entretiens avec les professionnels qui sont impliqués au sein de projets d'UT. Elles permettront d'analyser les types et les sources des savoirs produits lors des interventions d'urbanisme tactique.

La troisième section du chapitre a présenté la pratique et particulièrement l'action comme génératrices de connaissances. En mobilisant une démarche non directe et non linéaire, la pratique utilise l'action non pas comme une finalité, mais plutôt comme une étape dans une progression vers une proposition retenue. La métaphore de la spirale évoquée à la fois par Schön (1983), Friedmann (1987) et Zeisel (2006) ou celle de la peinture à l'huile de Simon (1996) exprime bien ce processus. Dans le contexte où la pratique professionnelle n'est plus considérée uniquement comme une activité de résolution de problèmes, mais aussi comme une activité cognitive d'apprentissage (Schön, 1983), le projet lui-même prend une dimension épistémologique. Il est vu alors comme « un dispositif cognitif, producteur d'un nouveau savoir » (Viganò, 2014, p. 13). De ce point de vue, tout projet urbain est producteur de connaissances et les projets utilisant l'urbanisme tactique ne diffèrent pas de ce constat. Toutefois, comme l'explique Viganò (2014), le processus projectuel s'inscrit dans des contextes, mais il est aussi en lui-même un contexte.

C'est ici que le phénomène de professionnalisation de l'urbanisme tactique devient intéressant à examiner. L'utilisation de l'UT, en mobilisant la notion de prototypage dans le domaine de l'aménagement, offre un nouveau contexte pour explorer la manière dont la connaissance est produite par le projet. Tandis que Schön (1983, p. 271, je souligne) explique que les professionnels « can *construct virtual worlds* in which to carry out imaginative rehearsals of action » pour arriver à produire de nouvelles connaissances autour de la situation, l'UT propose de procéder à ces répétitions de l'action dans le *monde réel*. Ce faisant l'urbanisme tactique accorde une importance privilégiée au présent – le *temps réel* – puisque le design est matérialisé dans l'espace public sous la forme d'un prototype à échelle 1:1, à *échelle réelle*. Plus qu'une simple représentation de l'image, le prototype constitue un produit non fini qui peut déjà servir la fonction pour laquelle il a été créé. Le contexte de planification de l'UT est donc celui du *monde réel*, du *temps réel* et de l'*échelle réelle*.

En mobilisant la notion de prototypage dans le domaine de l'aménagement, l'UT reconnaît la planification comme un processus de *social learning* où l'apprentissage se fait *dans* et *par* l'action. La matérialisation de la proposition offre à la fois un lieu et un moment pour générer des connaissances multiples (*opening-up*), mais aussi pour les tester et les valider (*closing-down*) (Rydin, 2007). Lorsque les professionnels utilisent l'UT comme outil de planification, ils s'exposent alors à un nouveau contexte d'apprentissage qui offre une occasion de revisiter la relation entre planification, connaissance et action. C'est ce à quoi je m'attèlerai dans cette recherche lors de l'analyse.

3. Les professionnels parlent de leur pratique

Ce chapitre présente la méthodologie utilisée pour l'enquête de terrain afin d'explorer la question de recherche : qu'est-ce qui caractérise le processus de production de connaissances lorsque les professionnels de l'aménagement utilisent l'urbanisme tactique comme outil de planification pour réaliser des interventions ? Dans un premier temps, je présenterai l'approche méthodologique de la recherche ainsi que les outils pour la cueillette de données, puis le terrain d'étude. Dans un deuxième temps, la procédure pour l'analyse des données récoltées sera expliquée. La démarche méthodologique a été approuvée par le comité plurifacultaire d'éthique de la recherche (CPÉR)³⁰.

3.1 Approche méthodologique

La recherche adopte une approche qualitative où les données principales ont été suscitées par des entrevues semi-dirigées avec des professionnels de l'aménagement qui ont une expérience dans la réalisation de projets d'urbanisme tactique. Cette entrée par les acteurs, et non par les projets, visait à obtenir une information plus personnelle des professionnels au sujet de leur expérience qui puisse transcender les limites d'un projet en particulier. S'inspirant des approches inductives comme celle de la théorisation ancrée (Creswell, 2007), l'intention est de faire ressortir une schématisation abstraite, une explication générale, du processus de production de connaissances dans le cadre de projets d'UT à partir des données récoltées lors des entrevues.

Le choix de l'approche qualitative a été motivé par le fait que la pratique de l'UT par les aménagistes est un phénomène nouveau. Dans ce contexte, j'ai considéré « le terrain non seulement comme réservoir de données, mais aussi comme une source de questions nouvelles » (Deslauriers et Kérisit, 1997, p. 106). Bien que la question de la connaissance ait été abordée amplement en planification comme cela a été exposé dans le chapitre précédent, l'urbanisme tactique est une nouvelle variable qui justifie le choix de revisiter le phénomène en s'inspirant des principes de la théorisation ancrée.

Dans ce contexte, l'entrevue semi-dirigée est apparue comme un outil pertinent puisque c'est « la méthode la plus utilisée pour discerner l'expertise d'un informateur dans un domaine spécifique de sa vie quotidienne » (Létourneau, 2006, p. 166). Grâce à sa forme « souple et

³⁰ Numéro de certificat CPER-17-070-D (voir Annexe 2).

flexible » (Savoir-Zajc, 2009, p. 352), l'entrevue semi-dirigée permet l'émergence de nouveaux sous-thèmes qui auraient pu échapper au chercheur.

Les rencontres avec les professionnels m'ont amené à considérer ces derniers comme des individus « producteurs actifs du social [...], dépositaires d'un savoir important qu'il s'agit de saisir de l'intérieur » (Kaufmann et Singly, 2004, p. 23). En ce sens, le résultat des entretiens a pour résultante un savoir qui est « vu comme une construction interpersonnelle, un produit de la rencontre des personnes engagées dans la relation » (Savoir-Zajc, 2009, p. 339).

3.2 Échantillonnage

La sélection des premiers participants a été faite selon une approche non probabiliste par choix raisonnés. Un échantillonnage en cascade, dit aussi « boule de neige », a permis de compléter l'échantillon initial à partir de suggestions émises par les premiers participants. Puisque la recherche visait à faire ressortir l'expérience des professionnels qui ont mis en œuvre des projets utilisant l'urbanisme tactique au Québec, le nombre de participants potentiels était limité. Initialement, les critères sur lesquels reposaient la sélection étaient les suivants : le candidat devait : i) avoir participé à un projet utilisant l'UT au Québec, ii) être un professionnel d'une discipline de l'aménagement (urbanisme, architecture, architecture de paysage, design urbain, design de l'environnement) et idéalement iii) être reconnu par ses pairs pour son implication dans ce type de projet. Étant donné le nombre restreint de professionnels impliqués dans des projets d'UT, le second critère a été assoupli pour inclure les professionnels ayant une expérience relative aux disciplines de l'aménagement, même si leur formation était dans un autre domaine. C'est ce qui explique la participation de 2 professionnels qui ne détiennent pas une formation en aménagement. Ces professionnels ont une formation en génie (P09) et en développement économique et communautaire (P07).

Pour cette recherche, j'ai mené dix entretiens semi-dirigés (voir tableau I). La sélection des participants s'est faite de manière à obtenir des professionnels œuvrant au sein de l'administration publique (4), d'organisme à but non lucratif (4) et du secteur privé (2).

Tableau I : Liste des professionnels participants

Participant	Formation	Organisation	Projets
P01	Design urbain, génie civil	Manœuvre, ADUQ	Place au chantier, Place à la tour !, Village Éphémère
P02	Design de l'environnement	La Pépinière	Village au-Pied-du-Courant, les jardinerias, rue de Dijon, Carré Notre-Dame-des-Victoires, Place du Marché
P03	Aménagement du territoire, design urbain	La Pépinière, Atelier le Banc	Marina Saint-Roch, rue de Dijon, Carré Notre-Dame-des-Victoires, Place du Marché
P04	Architecture	Groupe A / Annexe U	Plaza Limoilou, Stationnement pour piétons
P05	Urbanisme	Ville de Montréal – Division Sécurité et aménagement du réseau artériel	Programme d'implantation des rues piétonnes ou partagées
P06	Architecture de paysage, design de l'environnement	Viaduc 375	Viaduc 375
P07	Développement économique et communautaire	Arrondissement Le Sud-Ouest	Parvis De Biencourt, Place du Marché
P08	Urbanisme	Atelier Urbain	Place De Castelnau, PPU Vieux-Saint-Eustache
P09	Génie civil	Arrondissement de Mercier–Hochelaga-Maisonneuve	Place Ontario, Carré Notre-Dame-des-Victoires
P10	Études urbaines, environnement	Arrondissement de Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension	Place De Castelnau

3.3 Les entrevues semi-dirigées

Les entrevues ont été réalisées en tête à tête, la plupart du temps sur les lieux de travail des participants (9 fois sur 10). Les entretiens, d'une durée moyenne de 60 minutes, ont été enregistrés (audio). Les participants devaient signer un formulaire d'information et de consentement avant l'entrevue (voir Annexe 3). La recherche avait fait l'objet d'une évaluation du comité d'éthique de la recherche de l'Université de Montréal (certificat CPER-17-070-D).

Pour la réalisation des entrevues, un guide d'entretien a été élaboré (voir Annexe 4). Les questions posées étaient volontairement « ouvertes, courtes, neutres, pertinentes » (Savoir-Zajc, 2009, p. 352) pour éviter d'influencer les réponses des participants et leur laisser l'espace pour aborder les thèmes sous l'angle qui leur semblait le plus pertinent. L'entrevue était structurée selon trois grands thèmes :

1. Le premier thème avait pour objectif de dresser le portrait du professionnel ainsi que celui des projets utilisant l'UT auxquels il a participé.
2. Le second thème avait pour objectif de mettre en évidence les connaissances qui ont été nécessaires à chaque étape du projet; quels acteurs ont été en mesure de produire ces connaissances; de quelles façons et dans quels contextes ces connaissances ont été produites puis partagées. L'objectif était de préciser si la production de certaines connaissances a été rendue possible grâce à l'utilisation de l'UT.
3. Le troisième thème visait à faire un retour sur l'expérience du professionnel face aux différents projets d'UT.

3.4 Terrain d'étude

Comme mentionné en introduction, la recherche prend pour terrain le Québec urbain, plus particulièrement la Ville de Montréal et la Ville de Québec. Dans les dernières années, ces deux villes ont été le théâtre de plusieurs projets d'UT initiés par des professionnels de l'aménagement.

L'étude se concentre sur l'analyse des propos des professionnels pour mieux comprendre leur expérience à cet égard. À titre de référence, même s'il ne s'agit pas d'études de cas, il est tout de même important de donner quelques éléments de contexte pour les différents projets qui seront abordés par les participants dans l'analyse (voir tableau II).

Tableau II : Liste des projets mentionnés dans la recherche avec description

Projet	Lieu	Acteur(s) de l'UT	Description
Place au chantier	Site de l'ancienne tour d'aiguillage Wellington. Arrondissement Le Sud-Ouest. Ville de Montréal.	Manœuvre	Réalisé en 2016, sur une durée de trois semaines, Place au chantier est un laboratoire de réflexion sur le design urbain et l'art visuel ouvert au public. Le projet vient animer le site de l'ancienne tour d'aiguillage Wellington avant son ouverture officielle grâce à des aménagements temporaires et une programmation ³¹ .
Place à la tour !	Site de l'ancienne tour d'aiguillage Wellington. Arrondissement Le Sud-Ouest. Ville de Montréal.	Manœuvre	Suite du projet de Place au chantier. Place à la tour ! occupe le même espace et propose des aménagements temporaires et une programmation pour faire du site un lieu de rencontre pendant quatre semaines. Le projet est fait en 2017 et il s'inscrit dans la programmation officielle du 375e anniversaire de Montréal ³² .
Village Éphémère	Le Bassin Peel. Arrondissement Le Sud-Ouest. Ville de Montréal.	ADUQ	Déployé sur le site du Bassin Peel pendant quelques jours en 2013, le Village Éphémère propose une manière alternative d'occuper l'espace public grâce à la mise en place de plusieurs aménagements temporaires.
Village au Pied-du-Courant	Au pied du pont Jacques-Cartier. Ville de Montréal.	La Pépinière	Récurent depuis 2014, le projet du Village au Pied-du-Courant est le successeur du Village Éphémère. Le projet prend place désormais au pied du pont Jacques-Cartier. Déployé pendant la période estivale, il propose une

³¹ Pour plus d'information, voir le site du projet (<https://www.placeauchantier.com/>).

³² Pour plus d'information, voir le site du projet (<https://www.placealatour.com/>).

Projet	Lieu	Acteur(s) de l'UT	Description
Les jardineries	Esplanade du Stade Olympique. Arrondissement Mercier–Hochelaga-Maisonneuve. Ville de Montréal.	La Pépinière	programmation avec plusieurs activités se déroulant autour d'aménagements temporaires, dont une plage urbaine ³³ . Installée sur l'Esplanade du Parc olympique, Les jardineries est une terrasse occupée par un Café-Biergarten et un jardin urbain. Le projet met à la disposition des citoyens une scène, des jeux et plusieurs hamacs ³⁴ .
Plaza Limoilou	Au coin de la Canardière, de la 3e Avenue et de la 6e Rue. Quartier Limoilou. Ville de Québec.	Groupe A / Annexe U, Ex Muro, Ville de Québec	La première version de la Plaza Limoilou a été inaugurée à l'été 2015. Devenue permanente, la Place Limouloise s'implante sur la rue à angle de la Canardière. Elle est aménagée avec une scène et du mobilier urbain ³⁵ .
Limoilou dans la rue	3e Avenue. Quartier Limoilou. Ville de Québec.	Groupe A / Annexe U	Initié en 2014 par la firme Groupe A / Annexe U, Limoilou dans la rue est un « stationnement pour piétons », une placette inspirée des <i>parklets</i> de San Francisco ³⁶ .

³³ Pour plus d'information, voir le site du projet (<https://www.aupiedducourant.ca/>) et la description du projet sur le site de La Pépinière (<https://www.pepiniere.co/village-au-piedducourant-2017/>).

³⁴ Pour plus d'information, voir la description du projet sur le site de La Pépinière (<https://www.pepiniere.co/les-jardineries-1/>).

³⁵ Pour plus d'information, voir la description du projet sur le site du Groupe A / Annexe U (<http://www.groupea.qc.ca/projet/plaza-limoilou/>) et les articles du blog Monlimoilou (<http://monlimoilou.com/>) sur la Place Limouloise.

³⁶ Pour plus d'information, voir la description du projet sur le site du Groupe A / Annexe U (<http://www.groupea.qc.ca/projet/limoilou-rue-stationnement-pietons/>) et les articles du blog Monlimoilou (<http://monlimoilou.com/>) sur la Place Limouloise.

Projet	Lieu	Acteur(s) de l'UT	Description
Rue de Dijon	Rue de Dijon entre les avenues P.-M.- Favier et Hurteau. Arrondissement de Montréal-Nord. Ville de Montréal.	La Pépinière	À proximité de l'école primaire Le Carignan et du parc Le Carignan, la rue de Dijon est un espace de rencontre ludique destiné à une clientèle jeune et moins jeune. Le projet occupe la voie publique avec des placotoirs et des espaces de jeux. Le projet fait partie du PIRPP ³⁷ .
Carré Notre-Dame-des-Victoires	Rues Louis-Veuillot, Lacordaire et Monsabré entre la rue Boileau et l'avenue Pierre-De Coubertin. Arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve. Ville de Montréal.	Arrondissement Mercier-Hochelaga-Maisonneuve, La Pépinière	Disposé autour de l'église Notre-Dame-des-Victoires et des parcs Thibodeau et Olivier-Guimond, le carré Notre-Dame-des-Victoires renforce le noyau villageois déjà existant en créant des lieux de rencontres sur l'espace public de la rue. Le projet fait partie du PIRPP ³⁸ .
Place du Marché	Rue Saint-Ambroise entre l'avenue Atwater et l'avenue Greene. Arrondissement Le	La Pépinière	Au milieu du marché Atwater, la Place du Marché est un lieu de rencontre qui atténue la coupure entre le marché et le

³⁷ Pour plus d'information, voir la fiche de la rue de Dijon sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnnes/rue/rue-de-dijon>) et la description du projet sur le site de La Pépinière (<https://www.pepiniere.co/rue-de-dijon-1/>).

³⁸ Pour plus d'information, voir la fiche du Carré Notre-Dame-des-Victoires sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnnes/rue/carre-notre-dame-des-victoires>) et la description du projet sur le site de La Pépinière (<https://www.pepiniere.co/carr-ndv/>).

Projet	Lieu	Acteur(s) de l'UT	Description
	Sud-Ouest. Ville de Montréal.		canal Lachine par l'occupation et l'animation de cases de stationnement sur rue. Le projet fait partie du PIRPP ³⁹ .
Marina Saint-Roch	Marina Saint-Roch. Quartier Saint-Roch. Ville de Québec.	La Pépinière	La Marina Saint-Roch est un projet pilote de revitalisation qui fait partie du Plan des rivières de la Ville de Québec qui a pour objectif de redonner accès aux berges de la rivière Saint-Charles. Le projet propose des aménagements temporaires autour de la piscine publique déjà existante ⁴⁰ .
Parvis De Biencourt	Rue De Biencourt entre le boulevard Monk et la rue Briand. Arrondissement Le Sud-Ouest. Ville de Montréal.	Arrondissement Le Sud-Ouest	Le projet du parvis De Biencourt prolonge le parvis de l'ancienne église Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours sur l'espace de la rue De Biencourt. L'aménagement constitué de placotoirs, de bacs d'agriculture et de peinture au sol occupe des cases de stationnement le long de la rue. Le projet fait partie du PIRPP ⁴¹ .
Place De Castelnau	Rue De Castelnau entre l'avenue De Gaspé et la rue Drolet. Arrondissement Villeray–Saint-Michel–	Arrondissement Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension et Atelier Urbain	Le projet de la place De Castelnau propose le réaménagement de la rue du même nom sur deux îlots pour créer une place publique. Ce nouvel usage de l'espace prend forme avec le retrait de 12 espaces de stationnement pour y installer des placotoirs et par l'application de peinture au sol pour marquer l'espace. La circulation est également

³⁹ Pour plus d'information, voir la fiche de la Place du Marché sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnnes/rue/place-du-marche>) et la description du projet sur le site de La Pépinière (<https://www.pepiniere.co/la-place-du-marche/>).

⁴⁰ Pour plus d'information, voir la description du projet sur le site de La Pépinière (<https://www.pepiniere.co/la-marina-saintroch/>).

⁴¹ Pour plus d'information, voir la fiche de la Place du Marché sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnnes/rue/parvis-de-biencourt>).

Projet	Lieu	Acteur(s) de l'UT	Description
	Parc-Extension. Ville de Montréal.		réduite à une seule voie sur la rue, en direction ouest, pour laisser plus d'espace aux aménagements. Le projet fait partie du PIRPP ⁴² .
Rue Ontario	Rue Ontario entre les avenues Valois et Bourbonnière. Arrondissement de Mercier–Hochelaga-Maisonneuve. Ville de Montréal.	Arrondissement de Mercier–Hochelaga-Maisonneuve	Bordant la place Simon-Valois, le projet est une extension de la place publique sur la rue Ontario par l'entremise de placotoirs qui prennent place sur les cases de stationnement afin d'agrandir l'espace de rencontre. Le projet fait partie du PIRPP ⁴³ .
Viaduc 375	Viaduc Van Horne. Arrondissement de Rosemont–La Petite-Patrie, Outremont, Le Plateau–Mont-Royal. Ville de Montréal.	Viaduc 375	Le projet propose de transformer le viaduc Van Horne en promenade piétonne pendant quelques jours en 2017. Des aménagements temporaires comprenant un bar et une scène sont installés sur le viaduc. Une programmation vient animer le site et ses abords. L'évènement s'inscrit dans la programmation officielle du 375e anniversaire de Montréal ⁴⁴ .

⁴² Pour plus d'information, voir la fiche de la Place De Castelnau sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnnes/rue/place-de-castelnau>).

⁴³ Pour plus d'information, voir la fiche de la rue Ontario sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnnes/rue/rue-ontario>).

⁴⁴ Pour plus d'information, voir le site du projet (<http://viaduc375.com/>).

Projet	Lieu	Acteur(s) de l'UT	Description
Place Shamrock	Rue Shamrock entre l'avenue Casgrain et le boulevard Saint-Laurent. Arrondissement de Rosemont–La Petite-Patrie. Ville de Montréal.	Arrondissement de Rosemont–La Petite-Patrie.	À proximité du marché Jean-Talon, la place Shamrock est un lieu de rencontre offrant un carrousel et un terrain de pétanque. L'espace sur rue a nécessité le retrait de cases de stationnement ainsi que celui d'une voie de circulation. Le projet fait partie du PIRPP ⁴⁵ .
PPU Vieux-Saint-Eustache	Centre historique. Ville de Saint-Eustache	Ville de Saint-Eustache et Atelier Urbain	Le projet de laboratoire urbain se déploie sur la rue Saint-Eustache dans l'attente d'un réaménagement permanent. Le projet souhaite tester les principes d'une rue partagée et sensibiliser la population à ce nouveau modèle de partage du domaine public. Le projet propose des aménagements temporaires et une signalisation originale ⁴⁶ .

⁴⁵ Pour plus d'information, voir la fiche de la Place Shamrock sur le portail des rues piétonnes de la Ville de Montréal (<https://ville.montreal.qc.ca/ruespietonnes/rue/place-shamrock>).

⁴⁶ Pour plus d'information, voir la page « Revitalisation du Vieux-Saint-Eustache » sur le site de la Ville de Saint-Eustache (<https://www.saint-eustache.ca/affaires/revitalisation-du-vieux-saint-eustache>).

3.5 Analyse des entretiens

Les entretiens semi-dirigés ont été retranscrits et analysés au fil de la collecte de données. À partir des verbatims, une première lecture a permis de procéder à un codage initial. Le codage s'est déroulé en deux temps : d'abord il s'agissait de décoder les propos des professionnels, puis de les encoder selon une nouvelle structure qui offre une perspective transformée sur les données (Saldaña, 2009). Une première série de codes a émergé de cet exercice qui revêt une part de subjectivité puisque, comme le souligne Saldaña (ibid, p. 4), « coding is not a precise science; it's primarily an interpretive act ». Une fois que trois entretiens ont été ainsi codés, une révision a été faite pour affiner les codes et uniformiser leur nomenclature avant de poursuivre avec les entretiens restants.

Puisque le codage est un processus itératif qui se précise à chaque cycle, une fois les dix entretiens codés, un second cycle de codage a été effectué. Suivant la métaphore de Charmaz (2006, dans Saldaña, 2009, p. 9), le processus de codage « generates the bones of your analysis » et leur intégration en catégories et en concept « will assemble those bones into a working skeleton ». Ainsi, à partir des codes élaborés, des catégories ont commencé à émerger traçant progressivement des liens entre les différents éléments du discours des professionnels pour enfin arriver à structurer les données et à circonscrire des éléments caractéristiques de la production de connaissances dans le contexte d'interventions urbaines où les professionnels de l'aménagement utilisent l'urbanisme tactique.

4. L'urbanisme tactique tel que présenté par les professionnels

Pour cette recherche, j'ai pris la liberté de regrouper les pratiques des professionnels sélectionnés sous l'étiquette de l'urbanisme tactique même si mettre un nom sur leur pratique peut être un exercice périlleux surtout dans un contexte où la voie empruntée est encore peu balisée. C'est pourquoi ce premier chapitre d'analyse revient sur la notion d'urbanisme tactique, mais cette fois du point de vue des professionnels rencontrés. Le chapitre se veut ainsi une entrée en matière en présentant les différentes manières dont les professionnels nomment et conçoivent leurs démarches respectives.

À partir de ce positionnement personnel des participants, je tenterai dans un premier temps de faire ressortir des caractéristiques clés communes des démarches pour arriver à mieux cerner ce qui définit l'urbanisme tactique. Dans un deuxième temps, je tâcherai de voir comment cette pratique s'intègre à la planification en faisant référence aux traditions élaborées par Friedmann (1987). Il sera alors possible de distinguer la relation entre planification, connaissance et action dans l'exercice de l'urbanisme tactique.

4.1 Une pratique difficile à nommer

En guise d'introduction lors des entretiens avec les professionnels, j'ai demandé à chacun de nommer et de décrire sa démarche dans le cadre de projets qui reprennent les principes précédemment évoqués de l'urbanisme tactique, c'est-à-dire la « pensée design » et le prototypage. Il est manifeste au regard des réponses obtenues que les participants attribuent plusieurs noms à leur pratique (voir tableau III). Cette désignation multiple témoigne certes de nuances entre les professionnels, mais surtout du fait que l'utilisation de l'UT, en contexte formel comme en mode citoyen, reste encore à définir. La recherche des mots justes pour décrire la pratique rejoint d'ailleurs ce que l'on voit dans la littérature en urbanisme avec la multiplication des termes pour parler de ces nouvelles modalités d'intervention dans la ville (Nédélec, 2012). Le flou est d'autant plus présent chez les professionnels que ces derniers n'ont pas l'obligation de mettre une étiquette sur leur démarche pour la mettre en œuvre. Comme le souligne un participant : « quand on le fait on ne se pose pas de question sur la dénomination » (P04).

Tableau III : Dénomination de la pratique selon les participants

Participant	Dénomination
P01	Chantier ouvert ou urbanisme du transitoire
P02	<i>Placemaking</i> , urbanisme transitoire

Participant	Dénomination
P03	Aménagements transitoires ou éphémères
P04	Pas de nomenclature
P05	Approche de conception de projets participative et transitoire
P06	Urbanisme tactique
P07	Urbanisme participatif
P08	Urbanisme tactique
P09	Démarche participative
P10	Pas de nomenclature

Il est d'abord essentiel de souligner que les professionnels utilisent peu le mot « urbanisme tactique ». Pour certains, l'urbanisme tactique est même une étiquette attribuée par d'autres à leur projet dont ils souhaitent se distancier. C'est notamment le cas des professionnels travaillant au sein de La Pépinière. Un d'eux affirme :

nous, on ne fait pas d'urbanisme tactique. Juste pour que ce soit clair [...] Les prémisses de La Pépinière il y a quatre ans ça ressemblait beaucoup plus peut-être à du tactique⁴⁷, mais maintenant on cherche vraiment à s'en détacher. Nous, ce que l'on appelle tactique a évolué vers transitoire. (P02)

Ce dernier préfère utiliser le mot *placemaking*, « de l'aménagement de places publiques qui est vraiment plus dans une volonté de devenir pérennes à moyen long terme avec le support des citoyens » alors que, toujours selon le même participant, l'UT est vu plutôt comme une manière d'animer l'espace par « des moments sporadiques ou spontanés ». La conception de l'urbanisme tactique pour ces participants est restreinte à une fonction d'éveil à des enjeux urbains par la réalisation de ce que certains de nos interlocuteurs ont qualifié de « stunts » (ou coups d'éclat). Ainsi, un second professionnel de La Pépinière met en lumière les différences entre l'UT et sa démarche en relatant son expérience dans la conception du projet de la Marina Saint-Roch :

c'est comme un micro projet urbain parce que quand je dis que l'on doit passer à travers toutes les étapes d'un vrai projet c'est qu'il faut faire des demandes de permis, il faut s'entendre avec

⁴⁷ Le participant fait référence au projet du Village Éphémère organisé avec l'Association du design urbain du Québec (ADUQ). L'évènement, précurseur du Village au-Pied-du-Courant, prenait place en 2013 au bassin Peel.

les arrondissements, la Ville, faire approuver nos aménagements, créer une programmation, faire un démontage. Les étapes sont beaucoup plus longues et beaucoup plus complexes qu'un *stunt* d'urbanisme tactique [...] C'est pour ça que ça se différencie; c'est parce que c'est beaucoup plus organisé et on a beaucoup plus à rendre finalement. Ce n'est pas juste : on a mis des chaises, on prend des photos, on met ça sur Instagram. Ça l'a une charge administrative qui est de plus en plus importante [...] donc ça demande de la planification. (P03)

Ce témoignage permet de préciser que l'UT, lorsqu'il se professionnalise, s'éloigne d'une certaine forme d'UT citoyen en mode *DIY* plus spontanée ou moins réfléchie, du moins selon ces participants. Pour le professionnel de La Pépinière cité ci-dessus, ce qu'on pourrait appeler « l'UT professionnel »⁴⁸ devient un exercice organisé, long, complexe, mais surtout qui « demande de la planification ». Vu ainsi, l'UT n'est pas considéré en marge de la planification officielle — comme c'est le cas lorsqu'il est envisagé comme une pratique révolutionnaire de *social mobilization* dans le modèle de Friedmann (1987) —, mais bien intégré à celle-ci.

Pour les autres participants, la volonté de se détacher de l'étiquette « urbanisme tactique » était moins présente même s'ils préféreraient utiliser d'autres termes plus représentatifs de leur démarche à leurs yeux.

4.2 Trois caractéristiques clés dans les pratiques des participants

Bien que le terme « urbanisme tactique » pour parler de la pratique des professionnels reste sujet à débat, trois caractéristiques clés ressortent des propos des aménagistes interrogés : la participation publique, l'expérimentation et la transition sont au cœur de leurs démarches.

4.2.1 La participation publique

En premier lieu, pour l'ensemble des participants, l'utilisation de l'UT fait partie d'une démarche de participation publique. Pour la plupart des professionnels travaillant au sein de la fonction publique, le qualificatif « participatif » est même intégré dans la dénomination. Par exemple, un professionnel explique que l'« on peut qualifier ça d'urbanisme tactique, mais nous c'est plus une démarche participative » (P09). Une autre participante précise : « Je dirais effectivement que l'on n'utilise peut-être pas le mot d'urbanisme tactique, même si c'est, je crois, ça selon la définition que l'on reconnaît généralement... Moi j'aime bien parler de l'urbanisme participatif » (P07). L'urbanisme tactique semble ainsi difficilement dissociable de

⁴⁸ Dans le cadre de cette recherche, par souci de simplification et à défaut d'une meilleure appellation, je persiste à utiliser le terme « urbanisme tactique » pour désigner l'ensemble des pratiques des professionnels interrogés, malgré les nomenclatures diverses évoquées ainsi que les réticences de certains participants.

la participation publique qui est d'ailleurs aux racines de l'UT citoyen tel que vu dans le premier chapitre.

Pour ces professionnels l'importance de la participation publique en urbanisme n'est plus à débattre. Leur utilisation de l'urbanisme tactique s'inscrit alors dans un contexte post-collaboratif (Brownill et Parker, 2010) où l'objectif est de trouver les meilleures modalités pour inclure les citoyens dans leurs projets. Ainsi, l'UT est utilisé au sein d'une stratégie de participation publique qui, grâce au prototype, peut être déployée dans l'espace de la ville (Fournier et Rocher, 2013). Le projet tactique peut alors être considéré comme une itération du processus de participation publique rejoignant la vision de Finn (2014).

4.2.2 L'expérimentation

Ensuite, malgré le fait que pour tous les professionnels interrogés « le transitoire vient avec une presque obligation d'une démarche participative » (P05), la plupart n'y voit pas une condition *sine qua non* pour parler d'urbanisme tactique. Une participante explique que

l'urbanisme tactique n'est pas nécessairement lié à une démarche [de participation] concrète, formelle, des ateliers. Je pense que l'urbanisme tactique c'est l'expérimentation. Nous, on l'a associé à une démarche [participative], mais ce n'est pas nécessaire, ça pourrait être juste : cette année, je teste, je mets des choses. (P07, je souligne)

Ainsi, il apparaît que le plus petit dénominateur commun des démarches de réalisation de projet d'UT serait l'expérimentation, principe démontré dans le premier chapitre avec la « pensée design » (Brown, 2010; Lydon et Garcia, 2015). À ce sujet, un participant propose l'analogie suivante :

Je pense que c'est le même apport que le laboratoire de chimie en cinquième secondaire. C'est-à-dire que quand on apprend à faire de la science on a une démarche de recherche, on pose un diagnostic, ensuite on fait une hypothèse, puis dans toutes les sciences pures, on va nous dire de tester notre hypothèse avec un laboratoire et après ça de faire une conclusion. Moi je trouve ça intéressant pour nous qui faisons une science sociale de pouvoir enfin faire le laboratoire. Parce qu'avant, ce que l'on faisait c'est que l'on faisait un diagnostic, une hypothèse et c'est cette hypothèse-là qui devenait notre design final parce qu'à défaut de laboratoire on se dit : on vise le coup de circuit. (P04)

Reconnaître que la première itération du projet ne sera peut-être pas « le coup de circuit » revient à accorder un droit à l'erreur au planificateur qui ne peut prétendre réaliser un projet parfait sans une mise à l'épreuve des idées par une confrontation avec la réalité, ce que propose l'UT avec le prototype. Grâce à cette phase laboratoire intégrée à la période de conception, les apprentissages provenant du projet pilote peuvent être réinvestis à même le

projet et pas seulement dans des projets subséquents. C'est une distinction importante avec le projet dit « traditionnel » où :

[il y a aussi] un apprentissage qui se fait, mais [le projet] est déjà réalisé. [Ça] fait qu'il y a des changements mineurs qui peuvent être apportés alors que sur du transitoire, comme c'est vraiment un long processus en phase, c'est sûr que les connaissances générées rebondissent dans le projet. Parce que c'est beaucoup plus facile de le changer. Parce que ce sont des matériaux moins chers, plus légers, des constructions qui étaient peut-être à durée courte ou saisonnière. (P02)

4.2.3 La transition

Finalement, la notion de transition est primordiale dans la pratique des professionnels. Cette dernière se retrouve dans les qualificatifs de temporalité comme « transitoire » (P01; P02; P03; P05) et « éphémère » (P03) utilisés par les personnes interrogées. Ce dernier mot, bien qu'utilisé fréquemment pour nommer les projets impliquant une phase d'expérimentation, porte toutefois à débat puisque de nombreux professionnels considèrent qu'il représente mal la nature des interventions. Un participant travaillant chez La Pépinière explique :

c'est difficile de faire comprendre aux gens qu'« éphémère » ça n'a peut-être pas la meilleure connotation [...] Parce que nous, ce que l'on voit comme éphémère, c'est comme si on allait semer des grains dans une communauté ou un milieu puis qu'éventuellement ça allait être retiré pour aller soit ailleurs ou parce qu'il n'y a plus de financement. [Ça] fait que là les gens ont de la difficulté à s'engager ou à respecter le projet parce que c'est comme un peu un festival : boom ça arrive et ça repart. (P02)

Cette opinion rejoint les observations d'Ethier (2017) au sujet des temporalités d'interventions autour de ces projets. Ce dernier relate que « la plupart des acteurs de ce champ émergent se dissocient déjà de la notion "d'éphémère" pour parler d'usage "transitoire", un terme qui suppose la pérennisation éventuelle des expériences réussies » (Ethier, 2017, p. 7). Ce refus de l'éphémère comme qualificatif témoigne de la volonté des participants de laisser un legs grâce au projet tactique. Plus que la pérennisation des projets, qui constitue l'exemple le plus concret du legs, « la transition vers le permanent, ça peut aussi être un legs qui n'est peut-être pas matériel » (P02). Cette seconde option est un thème important dans le discours des professionnels interrogés. Par exemple, pour la professionnelle travaillant sur le projet du Viaduc 375, la démarche impliquait d'« intervenir avec un outil d'urbanisme tactique pour ensuite créer un effet de levier pour faire un changement plus permanent » (P06). La professionnelle précise au sujet de son expérience : « l'intervention que l'on faisait on se disait ce n'est pas juste un évènement, c'est tactique peu importe que ce soit de l'urbanisme ou je ne sais pas quoi, il y a quelque chose de très intentionnel [...] l'intention elle est liée à la planification urbaine [...] *l'évènementiel est un prétexte* » (P06, je souligne).

Dans cet exemple, l'UT est utilisé comme un outil pour nourrir une réflexion sur le futur projet et sur le site. Le legs est alors contenu au sein de cette réflexion. Dans le cas du projet du Viaduc 375, même si l'aménagement n'a pas été conçu dans une volonté de devenir pérenne dans sa forme exploratoire, il a néanmoins servi de « prétexte » pour susciter une réflexion sur l'avenir de l'infrastructure. Il s'agit ici d'une démarche exploratoire plus large qu'un projet dans le cadre du Programme d'implantation des rues piétonnes et partagées où les aménagements sont souvent une version préliminaire de ce que l'on retrouvera dans le design permanent. Cette distinction sera abordée plus en détail dans le chapitre 6.

Il y a donc pour la plupart des participants une distinction fondamentale entre l'urbanisme tactique et un évènement ponctuel comme un festival, un exemple de l'éphémère évoqué précédemment par le professionnel de La Pépinière. Le festival a une raison d'être qui est contenue dans l'évènement lui-même : il est sa propre finalité. Tandis que le projet d'UT est vu comme un moyen. Selon le professionnel d'Atelier A / Annexe U, la confusion au sujet de la temporalité des projets réside dans le fait que deux types d'interventions sont appelées « urbanisme tactique » malgré une différence cruciale sur le motif derrière la démarche. Ce dernier explique :

d'un côté y'a ce que l'on peut appeler le projet transitoire donc toute cette idée de laboratoire urbain où on teste des comportements, des configurations, des utilisations, donc on fait carrément le projet en voulant tester. Et de l'autre côté, il y a plein de pratiques qui malheureusement ou heureusement s'appellent aussi urbanisme tactique, mais qui, pour moi, en sont moins. [Elles sont plutôt] une version socialisante de ville où l'on veut faire un peu le party, qui est toute la mode des villages éphémères [...] avec aucune visée de transformation de l'espace physique à long terme. (P04)

Le partage d'une même désignation entre des projets de nature différente contribue probablement à la volonté des professionnels de se distancier de l'urbanisme tactique pour favoriser l'utilisation du mot « transitoire » qui insiste sur le fait que leur projet s'inscrit dans une démarche de planification à long terme et pas uniquement dans une volonté d'animation à court terme⁴⁹.

⁴⁹ Il est important de noter qu'avec la notion de legs immatériel, la frontière entre ce qui est considéré comme un projet d'UT transitoire et un projet d'animation éphémère peut être floue et, par conséquent, diverger d'un professionnel à l'autre. Par exemple, les professionnels de La Pépinière considèrent que le Village au Pied-du-Courant est un projet transitoire de *placemaking* alors que pour d'autres, le même projet pourrait ressembler davantage à une fête urbaine, maintenant devenue récurrente, à l'instar d'un festival.

4.3 L'urbanisme tactique, une approche non « traditionnelle » de faire de la planification

Si la dénomination des pratiques des participants est différente, tous s'entendent sur le fait que cette dernière constitue une approche « qui est moins celle traditionnellement utilisée par la ville » pour concevoir et réaliser des interventions urbaines (P05). Les professionnels travaillant en arrondissement abondent en ce sens : l'utilisation de l'urbanisme tactique « c'était nouveau pour tout le monde » (P10). L'usage du prototype couplé avec une démarche de participation publique constitue « une approche très différente, disons pour l'aménagement d'une rue parce que la ville ne travaille habituellement pas comme ça » (P07). Ces témoignages vont dans le même sens que Douay et Prévot (2016, p. 10) qui constatent « un changement des modes d'action de la municipalité ».

En proposant une approche de planification qui détone par rapport aux méthodes traditionnelles de la ville, l'utilisation de l'urbanisme tactique se retrouve davantage dans la portion « planification innovante » du schéma de Friedmann (1987) (voir figure 14, page 38). L'expérience de plusieurs professionnels rencontrés témoigne du changement des pratiques et des cultures entraîné par l'introduction de l'UT. Par exemple, du côté de Québec, le professionnel du Groupe A / Annexe U explique que, pour le projet du stationnement pour piétons :

ça été extrêmement compliqué, la ville a complètement été déboussolée par cette demande-là. Il faut comprendre qu'à l'époque, c'est le premier *parklet* au Québec donc les gens se demandent pourquoi on veut prendre deux cases de stationnement sur une rue commerciale où le stationnement est sacré. [Ça] fait que là le projet est mort rapidement parce que *la ville n'avait aucun règlement qui était capable de faciliter la mise en place de ça*. On occupait le domaine public, on ne respectait pas des normes de dégagement par rapport aux normes incendies, par rapport à plein d'affaires. Ils avaient peur que les gens se fassent arracher des bras quand les autos passeraient, c'était vraiment la catastrophe. (P04, je souligne)

L'expérience vécue par le professionnel de l'Atelier Urbain est similaire. Ce dernier explique que « ceux avec qui [ils] ont eu à travaillé regardaient un peu le projet au début comme si c'était une bibitte extraterrestre [...] Ils regardaient ça et ils disaient ben voyons, je ne vois pas l'intérêt, je ne vois pas pourquoi » (P08). Puis, avec les années et l'accumulation de référents à l'étranger, la vision autour des projets tactiques a changé. Le même professionnel considère que c'est surtout l'expérimentation de l'approche tactique par les professionnels qui a « fait évoluer les mentalités de ceux qui travaillent dans le milieu, dans les villes et même la mentalité des concepteurs [...] là on est rendu à une étape de réflexion beaucoup plus poussée [sur l'utilisation de l'UT] qu'au début » (P08).

Cette impression de trancher avec les manières de faire traditionnelles est également constatée par les professionnels œuvrant au sein des OBNL. À ce propos, la professionnelle en charge de Viaduc 375 explique que réaliser le projet « était tout un défi [parce que] c'est complètement à l'encontre de la manière dont notre ville fonctionne [...] On sortait du cadre » (P06). L'expérience d'un professionnel de La Pépinière sur le projet du Village au Pied-du-Courant est similaire. Dans le cadre de ce projet, il explique avoir eu à travailler avec des « gens qui ne fonctionnent absolument pas comme ça dans leurs projets [...] Nous on arrive vraiment un peu de façon déconstruite à leurs yeux » (P02).

Bref, les propos de ces professionnels montrent que l'utilisation de l'urbanisme tactique donne lieu à des bouleversements dans les manières traditionnelles de faire de la planification urbaine. Elle introduit, à dose modeste, une mentalité plus entrepreneuriale appliquée à la planification urbaine comme le soulignait Morris (2016). Sans suivre un mantra aussi disruptif que *go fast and break things*, l'approche tactique, par l'entremise du prototype ou du projet pilote, prône une action plus rapide sur terrain alors que la réflexion n'est pas encore terminée suivant plutôt l'adage *shoot first, aim later*.

Cette mentalité s'applique au projet qui est réalisé plus rapidement sous une forme imparfaite qui sera appelée à évoluer au fil des itérations, mais elle trouve sa place aussi dans la conception des politiques comme c'est le cas avec le PIRPP qui dans plusieurs cas devance la réglementation par l'action. La professionnelle qui a mis en place le programme explique qu'aménager des rues partagées⁵⁰, alors que le statut légal de ces espaces n'existe pas encore au Québec, « ça brusque un peu le rythme de la machine ». En procédant ainsi, la professionnelle affirme :

au fur et à mesure, on force le Ministère des Transports du Québec à réviser le code de la sécurité routière et ses normes d'aménagement en démontrant qu'il y a un intérêt. On n'attend pas d'avoir les balises. Je pense qu'une des règles dans les grosses bureaucraties, puis je ne veux pas avoir l'air de manquer de rigueur, mais c'est qu'il faut se donner des façons de passer à l'action puis *c'est l'action qui démontre le besoin* puis qui fait avancer les choses. Si on se met dans une logique où il faut avoir l'assurance de tout, faire toutes les études, il ne se passe rien. (P05, je souligne)

⁵⁰ Un espace partagé considère la rue à la fois comme un lieu de circulation et un lieu de sociabilisation. Sur la rue partagée, les espaces consacrés aux voitures, aux cyclistes et aux piétons sont éliminés pour conserver un seul espace où la vitesse permise est abaissée. Les interactions entre les différents usagers sont gérées en fonction du principe de protection de l'utilisateur le plus vulnérable.

4.4 L'urbanisme tactique, de la planification par l'action

Pour tous les professionnels rencontrés, il est évident que leur démarche s'insère dans un processus de planification plus vaste puisqu'elle vise ultimement une transformation pérenne de l'espace public – ou du moins un legs qui influencera une transformation future. Les professionnels s'entendent sur le fait que « la plus-value de l'urbanisme tactique c'est d'être justement une phase, une *étape du processus*. Ce n'est pas une fin en soi » (P01, je souligne). Tantôt qualifié d'« outil », d'« approche », de « méthode » ou de « démarche », l'UT est présenté par plusieurs comme une étape supplémentaire qui s'insère dans la planification et qui « vient un peu briser la séquence normale du grand projet urbain où l'on planifie dans nos bureaux, où on le déploie sur le terrain » (P03). Un professionnel explique que, selon cette approche :

pour planifier il faut essayer, il faut mettre les mains à la pâte, il faut se salir un peu, il faut dire *on va aller essayer certaines affaires pour mieux connaître* notre site. Ce n'est pas vrai que juste en faisant l'analyse historique, l'analyse morphologique puis l'analyse du milieu environnemental de ton site puis un petit peu du milieu urbain tu vas avoir les réponses pour pouvoir créer un quartier ou un milieu de vie intéressant pour 50 ans et des fois plus que ça, 100 ans dans des documents de planification. (ibid, je souligne)

Comme le mentionne le professionnel, cette étape supplémentaire vise à « mieux connaître » le site, mais aussi les besoins, les usagers, etc. Il ressort donc des discours des professionnels interrogés que leur pratique « reste dans l'étape de planification au final. Parce que *c'est comme la planification par l'action* » (P03, je souligne). Cette conception qu'ont les professionnels de leur démarche va de pair avec la tradition de la planification conceptualisée comme *social learning* par Friedmann (1987). En accordant une importance égale aux connaissances et aux actions dans le processus de planification, la prise de décisions est informée certes, par le savoir scientifique des professionnels et le savoir empirique obtenu avec les outils « traditionnels » de l'urbanisme (analyse morphologique, sociodémographique, économique, historique, etc.), mais elle est aussi informée par l'action elle-même, plus précisément par les connaissances découlant de cette dernière. La planification peut alors être considérée comme un processus d'apprentissage tel que stipulé par Davoudi (2015).

L'insertion de cette étape d'expérimentation dans la planification appelle à une obligation de mettre en place des outils de suivi pour apprendre de ce test et pour apporter des ajustements par la suite. Ainsi, « on a ce facteur laboratoire d'expérimentation qui dit on teste, ça marche, ça ne marche pas, on regarde. Et là il ne faut pas oublier cette phase-là de regarder, de pas juste faire pour faire » (P01). Effectivement, dans les mots de Lydon et Garcia (2015, p. 202), au sujet de la démarche tactique, « if you are not measuring the impact, you are writing only

half of the story ». Cette approche change du parcours « traditionnel » du projet qui souvent n'a pas de suivi une fois qu'il est réalisé (P06).

Reprenant l'idée de cycles itératifs de création et de réflexion évoqués à la fois par Lydon et Garcia (2015) avec la « pensée design » et par Zeisel (2006) dans le processus du design, il est possible de représenter la démarche du projet d'urbanisme tactique par le schéma présenté à la figure 18. La prise de décision se situe toujours à l'intersection entre connaissance et action comme dans le schéma de la planification selon la tradition du *social learning*. Mais l'action est illustrée ici sous une forme déployée par itération A, A', A''. Chaque action peut ainsi représenter une phase de prototypage qui permettra de mettre à l'épreuve des idées afin de susciter des apprentissages rapides et générer des connaissances qui pourront ensuite être réinvesties à même le projet et plus largement dans la pratique professionnelle. La dernière action étant l'implantation de la proposition d'aménagement de manière pérenne si l'expérience transitoire est une réussite⁵¹.

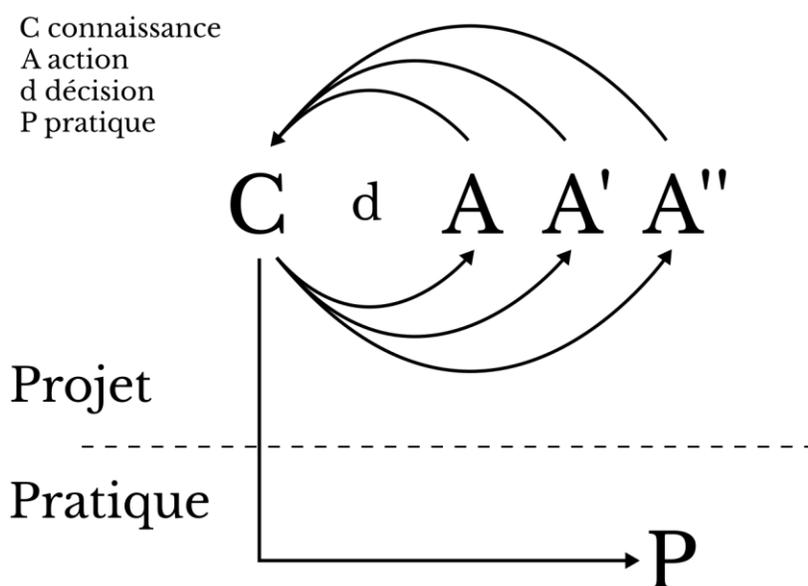


Figure 18 : Articulation entre connaissance et action dans le projet d'urbanisme tactique. Source : auteur.

⁵¹ Le cycle d'action pourrait éventuellement continuer à l'infini dans un cas où le projet est envisagé comme une forme d'aménagement temporaire, mais récurrent. On pourrait alors parler d'une permanence du temporaire.

4.5 Conclusion : l'urbanisme tactique comme outil de planification

Bien que l'appellation « urbanisme tactique » ne fasse pas l'unanimité chez les professionnels de l'aménagement rencontrés, trois grandes constantes ressortent dans leur pratique respective : la participation, l'expérimentation et la transition. Ces trois constantes articulent de la même façon la connaissance à l'action, concevant cette dernière comme une mise à l'épreuve des idées et une source d'apprentissage pour le projet. Par souci de simplification ici, je continuerai d'utiliser le terme urbanisme tactique pour désigner l'ensemble des pratiques des professionnels interrogés, malgré la nomenclature diversifiée évoquée par ceux-ci.

Pour tous les participants, l'urbanisme tactique est vu comme une manière non « traditionnelle » de faire de la planification qui ajoute une étape supplémentaire dans le processus. En insérant ce moment d'expérimentation, l'UT devient un « outil », une « approche », une « méthode » ou une « démarche » qui permet aux professionnels de faire de la planification par l'action, c'est-à-dire de baser leur prise de décision pour la proposition définitive du projet en fonction de connaissances qui proviennent à la fois de réflexions en amont du projet, mais aussi de la démonstration par l'action et de la confrontation des idées avec la réalité. Le chapitre suivant sera consacré à l'examen des connaissances qui émergent dans les différents projets d'UT menés par les professionnels participants.

5. La connaissance dans le projet d'urbanisme tactique

Maintenant que l'urbanisme tactique est dépeint par les professionnels rencontrés comme une nouvelle étape dans la démarche de conception de projet, dans ce chapitre, je mettrai l'accent sur les connaissances qui émergent dans ce contexte ainsi que sur les modalités par lesquelles ces dernières sont produites. La première portion du chapitre présentera succinctement les différents objets et sources de connaissances qui se dégagent dans le projet d'UT d'après les expériences des professionnels. Les connaissances seront mises en relation avec les catégories de savoirs utiles à la planification pour comprendre quelles catégories sont principalement mobilisées dans ce type de démarche. À partir de cette présentation plus générale des connaissances, la seconde partie du chapitre mettra en relief ce qui distingue le processus de production de connaissances dans le projet d'urbanisme tactique en abordant les modalités par lesquelles les connaissances émergent. Finalement, la démarche spécifique de production de connaissances dans le projet tactique sera abordée de manière globale en observant son inscription dans le processus de design selon Zeisel (2006).

5.1 Les connaissances qui émergent durant le projet tactique

Une variété de connaissances émergent dans le cadre des projets d'urbanisme tactique au sein desquels les professionnels rencontrés ont été impliqués. La figure 19 présente un panorama de ces connaissances d'abord classées par objets⁵² (section de gauche du graphique) : connaissances sur le lieu, les usages, l'aménagement, les besoins, les usagers, les ressources, les savoirs et l'appréciation. Selon leur objet, ces connaissances sont construites avant l'action, c'est-à-dire avant l'intervention sur le site, pendant la phase d'expérimentation transitoire ou après, c'est-à-dire une fois un premier cycle de création terminé⁵³. Ensuite, ces connaissances proviennent de différentes sources regroupées ici en six grandes catégories (section de droite du graphique) : la participation publique formelle (ateliers, consultations, kiosques), l'expérience (marche, observation, photographie), le dialogue (témoignage, entretien), les études (circulation, comptage, accessibilité universelle), les médias, puis le projet lui-même (prototype, démarche). Chaque ligne entre un objet de connaissance et une source correspond à un des 181 énoncés de connaissance mentionnés par les professionnels lors des entretiens.

⁵² Les objets de connaissances discutées ici ne correspondent pas à des catégories prédéfinies par la littérature scientifique en urbanisme. Elles ont plutôt été construites à partir des propos recueillis lors des entretiens.

⁵³ Il est évident que puisque l'UT fonctionne par cycles de création, la question de la temporalité est relative : le « après » d'un premier cycle est le « avant » d'une seconde expérimentation et ainsi de suite.

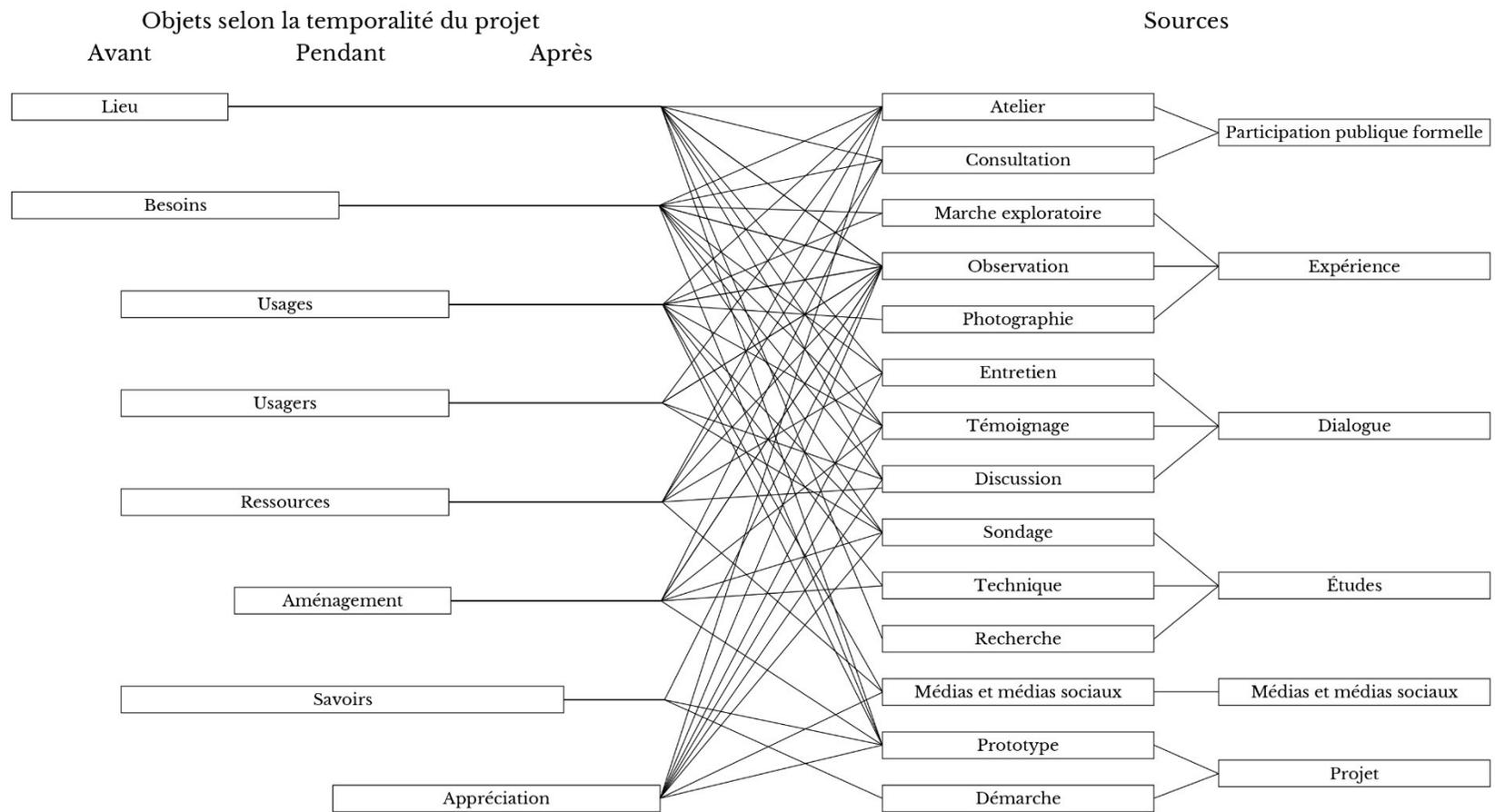


Figure 19 : Objets de connaissance selon la temporalité et la source de la connaissance dans le projet d'urbanisme tactique. Source : auteur.

D'emblée, il apparaît que les connaissances prennent plusieurs formes et proviennent de plusieurs sources comme le notait Rydin (2007) et qu'elles ne sont pas uniquement constituées de faits et de preuves (Davoudi, 2015). Il est important de noter qu'à la fois les objets, les sources et les temporalités ont des frontières floues : dans la pratique ils peuvent se chevaucher. Les prochaines pages présentent succinctement les différents objets de connaissance en les reliant aux grandes catégories de savoir introduites dans le chapitre 2.

5.1.1 Lieu

Les connaissances sur le lieu comprennent des informations sur l'histoire et l'esprit du lieu, sur les qualités et les défis du site ainsi que sur son fonctionnement. Les participants expliquent que la plupart des connaissances sur le lieu puisent à la fois dans un savoir empirique issu de l'utilisation des outils plus « traditionnels » de la planification urbaine (analyse morphologique, sociodémographique, économique, historique, etc.), mais surtout, à cette échelle, dans un savoir d'usage des citoyens qui est partagé lors d'activités de participation publique. Ainsi, les connaissances sur cet objet sont principalement le fruit d'une co-construction qui se fait lors de ces activités et lors de rencontres avec des intervenants ciblés (citoyens, commerçants, organisme communautaire, etc.). Ce sont principalement des connaissances qui portent sur une lecture de la situation avant l'intervention sur le site, même si elles peuvent également émerger durant la réalisation de la phase temporaire.

À titre d'exemple, les professionnels de La Pépinière affirment avoir découvert le potentiel du lieu du Village au Pied-du-Courant en discutant avec les AmiEs du courant Sainte-Marie (P02) et ils ont appris sur les enjeux du site lors de consultations publiques (P02). Le professionnel de l'arrondissement Hochelaga-Maisonneuve–Mercier a appris sur les enjeux entourant le site de la rue Ontario en discutant avec les commerçants de la SDC (P09). Pour sa part, le professionnel d'Atelier Urbain a pu mieux saisir l'identité de la place De Castelnau à l'aide d'ateliers de codesign (P08).

5.1.2 Besoins

Les connaissances sur les besoins comprennent la programmation et la configuration de l'espace. Tout comme les connaissances sur le lieu, celles sur les besoins sont pour la plupart co-construites en amont du projet dans les activités de participation publique. Ces connaissances entrent dans la catégorie du savoir normatif qui est basé sur un savoir citoyen d'usage, mais surtout sur les valeurs et les souhaits des différents acteurs autour du projet. Par exemple, il est possible de recenser les besoins des commerçants en espace de

stationnement (P05; P10); les besoins des citoyens en mobilier spécifiques comme des balançoires (P07), des bacs d'agriculture (P07), des zones d'ombres (P04; P07); les besoins de quiétudes pour les résidents en ce qui a trait à la programmation (P05; P07).

5.1.3 Usages

Les connaissances sur les usages incluent la programmation actuelle et future du site, l'utilisation de l'espace et des aménagements ainsi que la fréquentation du site. Pour cet objet qui touche au savoir empirique, la majorité des connaissances émergent dans le nouvel espace-temps du projet tactique contrairement aux connaissances sur le lieu et les besoins. Par exemple, les professionnels ont mentionné avoir appris sur les manières dont les aménagements sont utilisés (P06), sur les emplacements où les gens préfèrent s'asseoir (P01), sur les éléments du mobilier qui sont les plus populaires (P08), sur les comportements non conformes et sur les parcours préférentiels des individus (P08), sur les moments où l'espace est fréquenté (mode horaire, journée, semaine, etc.) (P05). Les connaissances sur l'usage qui ressortent dans les projets d'UT proviennent de plusieurs sources, dont l'observation, facilitée par une présence en continu sur le site du projet.

5.1.4 Usagers

Cet objet regroupe les connaissances qui portent sur le profil et la provenance des usagers du projet et des citoyens du quartier. Les connaissances sur les usagers entrent dans la catégorie du savoir empirique. Elles sont développées en amont et pendant le projet. À titre d'exemple, en construisant les aménagements pour les projets Place au chantier et Place à la tour !, la professionnelle de Manœuvre a pu observer la population qui se déplaçait à proximité du site. Elle a pu voir si les résidents du quartier Pointe-Saint-Charles traversent et viennent dans le quartier Griffintown et inversement (P01). De leur côté, les professionnels de La Pépinière expliquent développer une connaissance du profil des usagers grâce à une présence en continu sur le terrain et grâce à l'observation des photos partagées sur les médias sociaux (P02). D'autres professionnels expliquent que les études post-occupationnelles permettent de découvrir la provenance des usagers grâce à des sondages en ligne (P04).

5.1.5 Ressources

Cet objet est centré sur la connaissance des citoyens et des organismes du quartier qui participent à l'animation du site et à sa programmation. Plus que les usagers du site, les professionnels développent des connaissances sur les acteurs en tant que ressources pour le projet, c'est-à-dire qu'ils découvrent, par exemple, des partenaires potentiels, des associations

et d'autres acteurs clés du quartier lors des ateliers d'idéation (P01); ils sont mis en relation avec des citoyens désirant s'impliquer dans la construction des aménagements ou encore pour l'animation du site (P02; P03). Ce sont donc des connaissances relatives au savoir professionnel des citoyens qui ont des expertises dans des domaines spécifiques (animation, agriculture, construction, etc.) et qui sont susceptibles d'apporter aux projets une contribution qui dépasse leur simple savoir d'usage. Les connaissances concernant les ressources bénéficient également du savoir militant des citoyens et des organismes puisque leurs inscriptions au sein de réseaux locaux facilitent la découverte de leur existence, la communication, puis leur implication.

5.1.6 Aménagements

Cet objet est central dans le projet d'UT, il comprend les connaissances qui ont trait aux qualités, à la configuration et à l'impact des aménagements temporaires ou transitoires. Ce sont donc ici aussi des connaissances qui sont construites pendant le projet grâce à une mise à l'épreuve des idées par la matérialisation de la proposition d'aménagement. Elles sont liées au savoir empirique et expérientiel. À titre d'exemple, grâce à l'expérimentation, les professionnels ont constaté que certains aménagements ne facilitent pas le déneigement (P10), que l'accessibilité universelle dans le projet, est adéquate (P10) ou non (P09), que les matériaux ne sont pas adaptés au climat québécois (P10), que la configuration du mobilier et des aménagements peut être améliorée (P01; P02), que le projet ne permet pas une accessibilité fonctionnelle pour les services d'urgences (P05). Ces connaissances sont le résultat d'études pour mieux évaluer la pertinence et la qualité de l'aménagement, mais elles peuvent également provenir de l'expérience des citoyens et des professionnels.

5.1.7 Savoirs

Cet objet est orienté autour des connaissances qui touchent aux procédures comme la réglementation ou encore qui portent sur les savoirs eux-mêmes comme le savoir-faire et le savoir-être. Par exemple, ce sont des connaissances sur le fonctionnement même du Programme d'implantation des rues piétonnes et partagées en ce qui a trait à la mise en œuvre des projets (P05). Il peut s'agir de connaissances spécifiques aux outils d'évaluation des projets comme le comptage en constatant les limites de l'outil par l'expérimentation (P09). Ce sont également des connaissances sur les règlements actuels qui peuvent se révéler incompatibles avec les objectifs des nouveaux projets (P10).

Les professionnels expliquent aussi avoir acquis des connaissances pour mieux exercer leur profession dans le futur. Par exemple, ils ont appris à chercher des partenaires (P01), à financer un projet et à gérer un budget (P01; P03), à faire une programmation (P01), à trouver le bon

ton à utiliser dans les outils de communication (P02), à développer des outils d'évaluation (P05), à communiquer avec des professionnels de d'autres disciplines (P06), à réaliser des processus collaboratifs (P09). Bref, les professionnels développent une expertise par l'expérience comme ils le feraient dans n'importe quel projet. Ces connaissances sont acquises durant toutes les phases du projet. Elles sont réparties au sein de plusieurs catégories de savoirs dont le savoir scientifique, le savoir technique, le savoir performatif, mais aussi le jugement pratique.

5.1.8 Appréciation

Finalement, le dernier objet est celui de la connaissance de l'appréciation de la proposition d'aménagement par les citoyens et les autres acteurs impactés par le projet (riverains, commerçants, etc.). Il s'agit à la fois de connaissances qui émanent de l'opinion des usagers partagée sur place avec les organisateurs (P02; P03; P06), lors de sondage (P05), mais aussi par des données empiriques générées par les professionnels et leurs équipes, comme les données sur la fréquentation (P02; P03; P05). L'appréciation est également évaluée en analysant les témoignages des usagers partagés sur les médias sociaux (P02; P06), en écoutant les plaintes déposées aux conseils municipaux (P05) ou encore en recensant la couverture médiatique entourant le projet (P02). Ce type de connaissance est utile au professionnel pour adapter le projet tactique entre chaque itération. Il fait appel à un savoir normatif basé sur les valeurs et les opinions des citoyens et des autres parties prenantes.

5.2 Les modalités de production de connaissances dans la démarche d'urbanisme tactique

Avec ce panorama complété, il est possible de constater que les connaissances générées dans les projets d'UT menés par les professionnels rencontrés se retrouvent majoritairement dans la catégorie du savoir empirique et expérientiel ainsi que dans celle du savoir normatif (voir tableau IV) et que plusieurs de ces objets et de ces sources de connaissances ne sont pas uniques aux projets d'urbanisme tactique. En effet, dans les projets dits « traditionnels », les connaissances générées se retrouvent dans les mêmes catégories puisque le savoir scientifique, le savoir technique et le savoir performatif et le jugement pratique se construisent tout au long de la carrière du professionnel et ils ne sont pas spécifiques à un projet particulier.

Tableau IV : Liste des objets de connaissance selon les catégories de savoir mobilisées

Objet de connaissance	Catégorie de savoirs experts	Catégorie de savoirs profanes
Lieu	Savoir empirique et expérientiel	Savoir d'usage
Besoins	Savoir normatif	Savoir d'usage
Usages	Savoir empirique et expérientiel	Savoir d'usage
Usagers	Savoir empirique et expérientiel	Savoir d'usage
Ressources	–	Savoir professionnel et militant
Aménagements	Savoir empirique et expérientiel	Savoir d'usage
Savoirs	Savoir scientifique, technique, performatif et jugement pratique	Savoir professionnel et militant
Appréciation	Savoir empirique et expérientiel	Savoir d'usage

Là où se distingue l'UT, c'est dans la manière et dans le contexte dans lesquels les connaissances empiriques, expérientielles et normatives sont produites. Comme mentionné dans le chapitre 2, l'UT a pour spécificité de mettre à l'épreuve des idées pour susciter un apprentissage rapide et son contexte est celui du monde, du temps et de l'échelle réels. Une partie des connaissances sont ainsi générées lors d'un état intermédiaire, c'est-à-dire dans un *temps* entre la situation initiale et le design final, et autour d'un *espace* occupé par un prototype opérationnel. En se référant à la catégorisation des savoirs de Rydin (2007), cet état intermédiaire viendrait ajouter une nouvelle sous-catégorie en insérant un nouvel *espace-temps* dans le projet autour duquel il est possible de générer des connaissances liées d'abord aux savoirs empiriques et expérientiels (représenté en rouge dans la figure 20 qui regroupe uniquement les catégories de savoirs principalement impactés par le projet d'UT). Ce nouvel espace-temps correspond à ce que les professionnels décrivaient dans le chapitre précédent comme une « étape supplémentaire » dans le processus de conception du projet.

En misant sur cet espace-temps, c'est plutôt sur les modalités de production des connaissances que sur les objets et les sources que l'urbanisme tactique se distingue. À partir des propos

recueillis auprès des professionnels rencontrés, j'ai répertorié quatre modalités caractéristiques du processus de production de connaissances lorsque les professionnels utilisent l'urbanisme tactique comme un outil de planification pour réaliser des interventions.

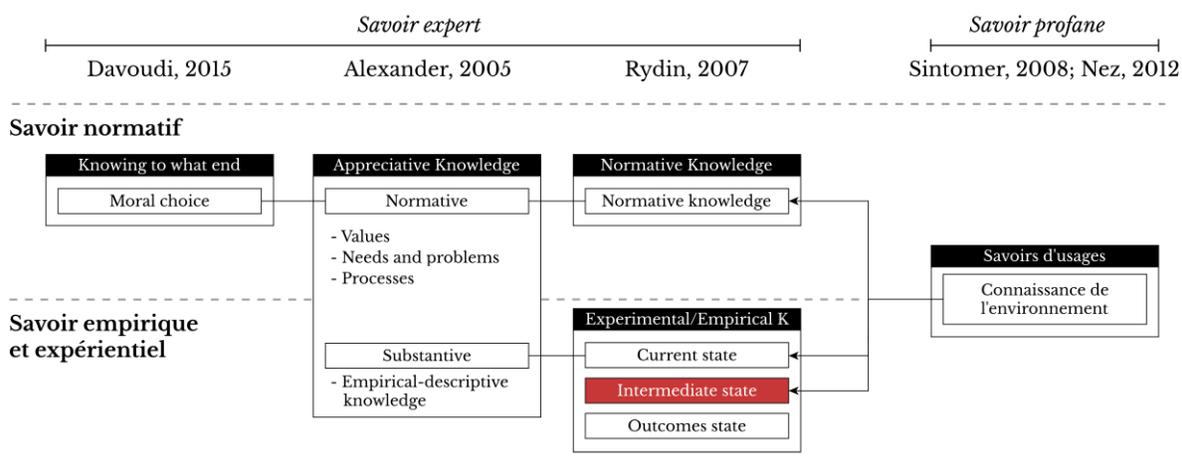


Figure 20 : Accent sur le savoir normatif, empirique et expérientiel du schéma récapitulatif des catégories de savoirs utiles à la planification avec ajout d'un état intermédiaire introduit par l'urbanisme tactique (en rouge) dans la catégorie du savoir expérimental et empirique selon Rydin (2007). Source : auteur.

5.2.1 Un objet mesurable

D'abord, il ressort des entretiens que l'introduction d'un prototype dans la démarche de conception de projet offre une occasion de mener des évaluations telles que des études de circulation, des comptages et des études d'accessibilité universelle et des sondages. Ces évaluations portent alors sur une réelle occupation de l'espace. Elles permettent de mieux comprendre le fonctionnement du projet en fournissant des données sur le lieu, les usagers, les usages, etc. L'introduction d'un objet mesurable avec l'UT rejoint ce que d'autres auteurs ont déjà souligné comme une opportunité de cette démarche (Douay et Prévot, 2016; Marshall et al., 2016; Sadik-Khan et Solomonow, 2016).

5.2.1.1 Les études de circulation

Dans un premier temps, les professionnels ont mentionné que plusieurs projets pilotes du PIRPP ont bénéficié d'études de circulation afin de considérer les impacts du nouvel aménagement (P05; P08; P10). Plus que tester les répercussions sur la fluidité de la circulation (savoir empirique), la phase d'expérimentation a aussi — et surtout — la capacité de tester

l'opinion et la perception de la population face à cet impact (savoir normatif). C'est ce qu'explique le professionnel ayant travaillé sur le projet du carré Notre-Dame des Victoires :

aussitôt que l'on ferme une rue c'est sûr que ça va engendrer des impacts au niveau du débit de circulation sur les rues, la déviation de ces débits-là aussi, du trafic de transit, où est-ce qu'il va être dévié, etc. Dans notre cas, c'est principalement ça que l'on voulait tester à l'an un, parce que l'on s'attendait à une grogne immense des citoyens dû à la fermeture des rues. Et finalement, ça été tout le contraire. On a eu en grande majorité des commentaires très très positifs de la part des citoyens qui vivaient sur ces rues-là [...] Les rues étaient devenues super paisibles depuis qu'on les avait fermées [...] Je dirais que ça c'était le gros succès de l'an un. (P09)

5.2.1.2 *Le comptage*

Conjointement aux études de circulation, sur les projets du PIRPP, des données sont amassées sur le nombre de passages piétons et cyclistes grâce à l'utilisation de compteurs de type *PYRO-Box*⁵⁴ installés aux entrées des sites. Ces données ajoutent à la compréhension du site en ce qui a trait à sa popularité et sa « marchabilité » (P05).

5.2.1.3 *L'évaluation de l'accessibilité universelle*

L'évaluation de l'accessibilité universelle est aussi réalisée systématiquement dans les projets du PIRPP. Cette étude a pour objectif de déterminer si les aménagements sont accessibles à toute personne, quelles que soient ses capacités. Les résultats de l'évaluation de l'accessibilité universelle peuvent révéler des informations qui entraînent à leur tour des modifications sur la configuration de l'aménagement pour les phases subséquentes du projet. Par exemple, la professionnelle de l'arrondissement Le Sud-Ouest raconte que sur le projet du parvis De Biencourt (voir figure 21), l'arrondissement avait « acheté des bacs [pour faire de l'agriculture urbaine] adaptés [aux personnes à mobilité réduite], mais la distance théorique qui convenait entre les bacs, ne convenait pas nécessairement dans la pratique pour le virage des chaises. Donc ça aussi c'est un des apprentissages de la première année à la deuxième année » (P07). Cet exemple montre que l'expérimentation dans les conditions réelles a permis de rectifier un aménagement qui était pourtant « théoriquement » adéquat en ce qui a trait à l'accessibilité universelle.

⁵⁴ Pour de l'information technique sur l'outil, voir <https://www.eco-compteur.com/fr/>



Figure 21 : Les bacs d'agriculture urbaine sur le Parvis De Biencourt. Source : Ville de Montréal.

5.2.1.4 Les sondages

Ensuite, des évaluations par les citoyens sous la forme de sondages sont également une méthode privilégiée dans les projets menés par les professionnels rencontrés. En effet, la professionnelle de la Ville de Montréal explique que la méthodologie d'évaluation développée dans le cadre du PIRPP inclut un sondage et des recensions de terrain pour déterminer le profil des usagers. Cette dernière précise qu'avec l'ajout de données provenant d'autres sondages effectués sur les rues commerciales, les chargés de projets sont en mesure de colliger plusieurs informations dont :

la vision qu'ont les utilisateurs ou les commerçants d'un site, pourquoi ils se sont installés ? Où ils vont ? Les motifs de visite ? La fréquence ? Les modes de transports l'été, l'hiver ? Toutes les habitudes de fréquentation, la provenance ? De consommation ? Si vous venez, vous venez pour quoi sur la rue commerciale ou ailleurs ? Si c'est une rue commerciale, [pour] combien vous achetez ? À quelle fréquence vous revenez ? Qu'est-ce que vous appréciez le plus, le moins ? Qu'est-ce que vous voudriez voir ? Quels types de commerce ? (P05)

5.2.1.5 Le déneigement et l'entretien

Finalement, outre les évaluations en bonne et due forme, des connaissances sur le design des aménagements peuvent provenir d'une confrontation de ce dernier avec la réalité, une fois matérialisé. Ainsi, d'un point de vue fonctionnel, des apprentissages ont pu être tirés de l'expérience des cols bleus qui doivent entretenir et déneiger les sites de projets (P05; P10). Pour la professionnelle de la Ville de Montréal, il ne s'agit pas d'ailleurs d'apprentissages fortuits, ils seraient plutôt le fruit d'« une logique de travail multipartite plus grande dès le départ » (P05). La professionnelle poursuit en expliquant que l'« on pourrait faire des concepts pendant un an, un an et demi, si on ne sortait pas sur le terrain, sans parler aux gens de la voirie ou des travaux publics... quand l'on teste sur le terrain, ils vont déneiger le site : c'est impossible » (ibid).

5.2.2 Une participation publique en deux temps

Ensuite, plus qu'un objet mesurable qui procure des données aux aménagistes, le nouvel espace-temps du projet tactique offre surtout une expérience sensible aux citoyens qui contribue à transformer leur savoir d'usage du lieu – savoir empirique et expérientiel autant que le savoir normatif. Cette nouvelle expérience peut alimenter ensuite le processus de participation publique. Dans les projets des professionnels interrogés, c'est là que se distingue l'urbanisme tactique : par une approche de participation publique qui joue sur deux volets distincts : sur *une expérience projetée du lieu*, c'est-à-dire sur une vision et des souhaits exprimés pour le site, et sur *une expérience vécue du projet*, c'est-à-dire l'expérience concrète d'un aménagement alternatif du site.

À titre d'exemple, une professionnelle explique que dans le projet Viaduc 375, l'expérience de participation des citoyens se situe à « deux niveaux ». Au premier niveau, celui de l'expérience vécue du lieu :

il y a vraiment les commentaires sur l'expérience nouvelle que l'on est capable de vivre quand on fait quelque chose comme ça, c'est-à-dire le nouveau regard que l'on peut avoir sur l'espace grâce au test [...] à l'expérience (qu'elle soit positive ou négative) qu'elle crée pour l'utilisateur périphérique et dans le projet. Autant : « ah wow je ne pensais jamais que je pourrais manger sur ce viaduc-là ou faire courir mes enfants en liberté », puis il y a aussi : « wow je ne pensais jamais que je serais pris dans un bouchon en fin d'après-midi sur ma route quotidienne que normalement j'amène mon enfant à l'école puis que ça va super vite ». Donc il y a tout ça. [Ça] fait qu'il y a tout le volet sur l'expérience terrain spécifique à l'évènement. (P06)

Et au deuxième niveau, celui de l'expérience projetée lieu :

c'est l'avenir de ça dans sa forme et dans son processus [...] Comme est-ce que vous souhaiteriez dans l'avenir qu'il y ait encore un viaduc ? Que le viaduc reste, mais qu'il soit configuré différemment ? Est-ce que la configuration actuelle vous convient ? Donc un peu sur la forme dans l'avenir. (ibid)

Ces deux niveaux d'expérience mettent en scène un savoir d'usage qui porte sur un objet sensiblement différent. L'expérience de participation autour de l'avenir du projet est celle qui peut se retrouver dans certains projets dits « traditionnels » d'urbanisme avec des activités de participation en amont de la réalisation. C'est une participation qui se base à la fois sur un savoir d'usage empirique et expérientiel des citoyens pour nourrir le co-diagnostic du lieu, mais aussi sur un savoir d'usage normatif qui prend appui sur les valeurs et les besoins des citoyens pour préciser la finalité du projet. Dans le cas de « l'expérience nouvelle que l'on est capable de vivre », les citoyens sont amenés à développer un savoir d'usage qui a comme objet la nouvelle proposition d'aménagement matérialisée.

Ainsi, l'utilisation du prototype fait en sorte que le co-diagnostic, qui a lieu habituellement en amont des projets et qui porte sur la situation avant transformation, devient, dans ces cas-ci, un co-diagnostic qui porte sur le nouvel aménagement à partir de la première itération. Les citoyens peuvent ainsi contribuer à la co-construction de la connaissance avec un savoir d'usage renouvelé, fondé sur cette expérience alternative du lieu. Par exemple, un professionnel impliqué dans le projet de la place De Castelnau explique comment la contribution des citoyens peut se faire lors de la consultation en amont de la seconde édition :

[les citoyens] arrivaient, ils posaient des questions comme s'ils avaient étudié le dossier. Des fois, ils n'ont rien lu de la paperasse, mais *ils le vivent*. [Ça] fait qu'ils arrivent et, exemple, je m'en souviens, ils avaient posé la question : « oui, c'est intéressant votre étude de stationnement, mais avez-vous pensé à analyser toute la circulation dans les ruelles parce qu'il y a beaucoup de gens qui contournent par les ruelles » ? [Ça] fait que là, l'ingénieur a patiné parce qu'il n'avait pas analysé l'impact sur les ruelles. Parce que le citoyen, lui il le vit, il voit des autos passer dans la ruelle, je ne sais pas moi, huit fois plus par jour. Les citoyens ont un rôle pas d'experts en design encore une fois, j'insiste beaucoup là-dessus, mais plus un rôle de voir venir les problèmes avant qu'ils surviennent. Une espèce de conseil, une espèce de sagesse qu'ils viennent te donner. (P08, je souligne)

5.2.2.1 Une dynamique d'ouverture et de fermeture

Grâce à ce second « niveau » rendu possible par la matérialisation de la proposition de design, l'urbanisme tactique a le potentiel de s'inscrire dans une dynamique de participation publique en deux temps, tel que suggéré par Rydin (2007). Ce faisant, l'UT offrirait à la fois un moment pour exprimer des énoncés de connaissance (*opening-up*) en amont de la réalisation du projet,

dans ce cas-ci du prototype, mais aussi un espace-temps pour les tester et les valider (*closing-down*) lors de la phase de réalisation du projet-pilote.

À titre de comparaison, la démarche de codesign dans les projets non tactiques mobilise déjà à sa façon ce double mouvement d'ouverture et de fermeture par l'entremise de prototypes imaginaires. Présenté comme une forme de recherche par le projet, le codesign se déploie généralement en trois temps : la mise en commun, l'élaboration de concepts et la matérialisation (Racine, 2017, p. 3). La première phase de mise en commun revient à l'étape du diagnostic de Özdirlik et Terrin (2015). Durant cette étape, dans le cas des participants citoyens, c'est le savoir d'usage par l'expérience du terrain qui est principalement sollicité par les organisateurs. Dans un deuxième temps, il y a la phase d'élaboration des concepts dans laquelle les citoyens sont intégrés de manière à leur donner une voix qui dépasse le simple savoir d'usage pour puiser également dans leur savoir professionnel et leur savoir militant. Finalement, la troisième phase consiste en la matérialisation des concepts développés plus tôt par l'entremise de prototypes imaginaires qui peuvent prendre la forme de maquettes, de scénarios, de critères d'aménagement, etc.

La démarche de codesign développe ainsi une approche pragmatique qui implique à la fois une ouverture à l'émergence d'enjeux et de concepts nouveaux, mais aussi une fermeture par leur traduction en prototypes imaginaires. Toutefois, bien que la troisième et dernière étape se nomme matérialisation (Racine, 2017), elle demeure intangible. Il n'y a donc pas de confrontation à l'épreuve de la réalité ou d'« active engagement with material reality », comme dirait Rydin (2007, p. 58). De plus, cette étape est bien souvent accessible uniquement aux acteurs qui participent à la démarche.

C'est ici qu'entre en jeu l'urbanisme tactique avec une matérialisation de la proposition à l'aide d'un prototype que l'on pourrait qualifier d'opérationnel – comparativement à imaginaire – puisqu'il constitue un produit non fini qui peut déjà servir la fonction pour laquelle il a été créé. Par le truchement de ce dispositif, la proposition prend forme dans le monde réel, en grandeur et en temps réel. En prenant place sur l'espace public, la proposition d'aménagement s'imisce dans le quotidien d'un plus grand nombre de citoyens suscitant des réactions positives et négatives qui pourront être mises à profit pour transformer le projet.

La dynamique en deux temps d'ouverture et de fermeture se retrouve dans plusieurs projets faits par les professionnels interrogés. Par exemple, dans le cas du projet du parvis De Biencourt, un atelier de codesign avec 30 à 40 personnes a été organisé avant la première édition afin de déterminer des lignes directrices pour la réalisation du premier aménagement (P07). C'était donc une activité de participation autour d'une vision future du lieu. À partir de

cet exercice et du processus du design de l'architecte de paysage, une configuration de l'espace inspirée des bancs d'église a été conçue rappelant la présence du lieu de culte à proximité. Bien que le concept était cohérent avec l'esprit du lieu et les besoins des citoyens, une fois expérimenté par ces derniers lors de la première édition de la place, ce choix esthétique s'est avéré impopulaire. La professionnelle de l'arrondissement responsable du projet explique que « les citoyens trouvaient que c'était carré, que c'était rigide. [Ça] fait que finalement [on a] tout redéplacé un peu, repositionné. Ils trouvaient que ça ne circulait pas assez bien autour des bacs, [alors on a] repositionné les choses » (P07). Un constat similaire ressort de l'utilisation de bacs de ciment dans le même projet qui visait pourtant à répondre aux enjeux de sécurité soulevés par les citoyens en consultation :

On avait mis de gros bacs de ciment qui étaient plantés pour la sécurité, mais les gens n'ont pas beaucoup aimé; ils trouvaient que ça donnait un faux sentiment de sécurité; ils avaient peur que les enfants passent à travers les bacs de ciment et qu'ils ne soient pas vus par les automobilistes dans la petite voie de circulation. [La] deuxième année, on a complètement enlevé les bacs de ciment, on a mis des bollards à la place. (ibid)

Bref, dans ce cas, la nouvelle expérience vécue grâce au prototype a assuré la validation du design produit à partir des activités de participation par la génération de nouvelles connaissances empiriques et normatives issues du savoir d'usage renouvelé des citoyens. La mise à l'épreuve des idées, par une nouvelle expérience vécue du lieu, s'est révélée pertinente pour bonifier et modifier l'aménagement de la deuxième année. En plus des deux éléments mentionnés plus haut, la professionnelle ajoute que d'autres apprentissages ont pu être réalisés sur les besoins et l'appréciation du parvis De Biencourt à partir de l'expérience. Par exemple, elle note que

la balançoire a été occupée à 200 %, il y a tout le temps des gens dedans. Les gens aimaient ça, on en veut plus. [Ça] fait que la deuxième année on en a mis une deuxième. La première année les gens ont dit il n'y a pas assez d'espace d'ombre, il y a juste la balançoire qui était couverte. Donc on a fait fabriquer une grande pergola sous laquelle on a mis une table à échiquier [...] La deuxième année, on a vraiment modifié, donc ajouté du mobilier, redisposé le mobilier aussi beaucoup, pour justement prendre en compte ce que les gens disaient. (ibid)

Situation similaire à Québec, dans le projet de la Plaza Limoilou (voir figure 22), où les citoyens ont été en mesure d'exprimer plusieurs besoins et opinions en réaction à leur expérience du projet pilote de la place publique. Le professionnel du groupe A / Annexe U impliqué sur le projet explique comment les commentaires des citoyens ont pu être intégrés dans les versions subséquentes de l'aménagement :

les gens ont dit : il n'y a pas assez d'arbres, il n'y a pas assez de verdure, il n'y a pas assez d'ombre, il fait chaud. Et donc tout de suite, dans la deuxième mouture, la ville est arrivée avec des arbres,

elle a été en réaction à cette étude post-occupationnelle là. Donc encore là, ça aussi on aurait peut-être pu le savoir : il n'y a pas beaucoup d'ombre, mais de se le faire dire par 300 répondants ça rajoute du poids donc je pense que ça peut permettre de modifier, de corriger, de revoir des configurations, de se faire dire qu'il y a encore des enjeux de sécurité et d'animation qui ne sont pas réglés. (P04)



Figure 22 : La Plaza Limoilou maintenant la place Limouloise. Source : Groupe A / Annexe U.

Finalement, dans le cas de la rue de Dijon, ce sont des connaissances en ce qui a trait aux besoins en programmation qui ont été validées et révisées en cours de route grâce à l'expérimentation de la première année. Dans ce cas, les activités de consultation et de codesign en amont de la première édition ainsi que l'intuition des professionnels (leur jugement pratique) indiquaient que la programmation du lieu devait être faite en fonction de la jeune clientèle puisque le projet était à proximité d'une école primaire (voir figure 23). La première année le site a été légèrement vandalisé ce qui a amené les professionnels, mais aussi les citoyens à constater que le projet

marche vraiment pour les enfants, mais les adolescents se retrouvent moins dans l'espace, parce qu'il y avait des adolescents d'une autre école qui venaient parce qu'ils avaient un intérêt, mais il n'avait pas nécessairement de quoi les amuser. [Ça] fait qu'il y avait peut-être des enjeux à régler parce que c'est comme deux tranches d'âge. (P02)



Figure 23 : La rue de Dijon. Source : Ville de Montréal

Pour la seconde édition, les professionnels de La Pépinière ont été en mesure de réagir à cette nouvelle information et d'ajuster la programmation du projet en conséquence. Ainsi, dans le projet transitoire, les professionnels sont « toujours en mode OK on s'ajuste, on trouve une nouvelle manière pour pouvoir arriver à mieux cibler les besoins du milieu » (P03). Le professionnel de La Pépinière résume l'expérience en insistant sur le fait que l'expérimentation vient s'ajouter aux activités de participation en amont pour valider la proposition et affiner la compréhension de la finalité du projet. Il explique :

souvent ça prend du temps, on est assez rapide sur nos patins, mais ça prend quand même une phase ou deux pour voir vraiment, pour cibler ce que l'on a à faire là. Puis ça, c'est fait oui par des activités d'idéation collective en amont lors de la première phase, mais toute une première phase d'expérimentation pour pouvoir arriver lors de la deuxième phase et faire : « ok là on tient de quoi ». (P03)

5.2.3 Un espace de dialogue et d'observation

Troisièmement, l'inscription de l'aménagement dans l'espace permet aux professionnels d'avoir un rapport différent avec les citoyens ainsi qu'un nouveau regard sur le projet.

5.2.3.1 La discussion, une forme de participation publique informelle

Par exemple, outre la participation publique formelle, les professionnels insistent sur le caractère spontané et informel de celle-ci rendu possible par l'inscription du prototype dans l'espace public. La professionnelle ayant travaillé sur Viaduc 375 explique que, pendant le projet, « il y a aussi sur place eu des discussions et il y a eu à la fois un poste physique qui était là tout au long de notre événement qui parlait avec les gens et qui recueillait [leurs impressions]. Donc il y a la présence physique » (P06). Cette présence offre la chance de recueillir des récits qui n'auraient peut-être pas été livrés dans le contexte minuté et restreint des activités de participations publiques formelles ou plus conventionnelles.

À ce sujet, un professionnel de La Pépinière témoigne de son expérience en expliquant que la connaissance sur l'appréciation du projet provient en grande partie de ce dialogue informel avec les usagers :

les gens, ils ne se gênent pas pour nous le dire. Le dialogue, ça, c'est tout le temps [...] C'est une expérience que tout le monde partage à tous les niveaux. Les personnes qui font la sécurité côtoient des gens, les personnes qui travaillent au bar, au café échangent avec les gens. Puis les gens, ils sont vraiment ouverts au dialogue [...] On ne leur demande rien et ils nous partagent toujours leurs impressions. On fait toujours des sondages à la fin, des questionnaires. Il y a des agents de mobilisation qui se chargent de récolter des données vraiment tout le long de la saison. Les gens partagent beaucoup. (P02)

5.2.3.2 Apprendre en observant

En plus du dialogue, l'observation est une autre source d'apprentissage souvent mentionnée dans l'expérience des professionnels interrogés. Ensemble, ces deux sources soulignent à la fois l'importance de l'inscription de l'aménagement dans l'espace public comme source de connaissances, mais surtout celle de la présence des professionnels ou d'autres employés sur le site durant la phase de prototypage. Cette présence assure un canal de transmission important pour l'apprentissage. À titre d'exemple, un des professionnels de La Pépinière raconte son expérience au sein du projet du Village au Pied-du-Courant :

après quelques mois de travail, on ouvre le premier juin. On a pressenti bien des choses suite à nos discussions avec les gens, puis là on place les chaises dans un certain angle. Puis là, la soirée même, tous les gens prennent les chaises et les amènent ailleurs parce qu'il y a autre chose là-bas. Là nous on revient le lendemain, on fait comme : « ah ben crime tout le monde a mis les chaises là-bas, pourquoi » ? Puis là, ben oui : il y a peut-être plus d'ombrage, en fin de journée, il fait super chaud alors les gens ont déplacé les chaises vers l'ombre. Fait que là on est : « ben crime, on va laisser les chaises là puis on va mettre plus de choses-là » [...] C'est un outil tellement facile à travailler. Alors qu'avoir coulé des blocs de bétons anti-émeute, anti-skate, anti-itinérant

à vingt mille dollars le banc, ça aurait pris sûrement un an à les déplacer pour trouver le gars de la grue pour qu'il vienne. (P02)

Selon le témoignage de ce participant, c'est d'abord grâce à l'observation *in situ* que les connaissances acquises en amont du projet et celles pressenties par le planificateur (jugement pratique) sont confrontées et, ce faisant, sont validées ou invalidées. C'est ensuite la flexibilité du mobilier qui permet l'ajustement. Ainsi, à l'instar des citoyens qui développent un savoir d'usage basé sur leur nouvelle expérience du site, les professionnels font l'acquisition de connaissances empiriques autour de la nouvelle proposition d'aménagement prototypée. Par exemple, le professionnel responsable du projet de la Marina Saint-Roch à Québec explique :

nous on apprend tout l'été [...]. À la Marina Saint-Roch, j'avais un agent de site et une agente à la mobilisation citoyenne. Donc ces deux personnes-là ont quasiment été sur le site tous les jours pratiquement, à aller voir comment ça allait, préparer les activités de la fin de semaine. [Ça] fait qu'ils avaient toujours un œil sur la place [...] Ils nous écrivaient un rapport puis je gardais un journal de bord. On a de l'information à n'en plus finir sur comment ça fonctionne. [Ça] fait que ce n'est pas juste avant, sur comment l'espace était utilisé parce qu'il n'y avait pas d'aménagement avant la première phase. [Ça] fait que là *on a vraiment beaucoup d'information sur comment elle est utilisée maintenant*. Comme je le sais que notre pétanque est utilisée de tel jour à tel jour, de telle heure à telle heure puis notre carré de sable a été plus populaire [...] Donc c'est vraiment du continu finalement. *C'est de la prise de connaissance en continu*. (P03, je souligne)

Ce même professionnel résume en expliquant que les outils qu'il a mobilisés pour acquérir ces connaissances sont une combinaison d'observations et de sondages (sur place et en ligne). Pour lui, ce sont des outils « assez standards, ce n'est pas révolutionnaire non plus, mais ça donne assez d'informations pour pouvoir bien comprendre nos sites ». C'est le même son de cloche qui est donné par le professionnel responsable de l'activité d'idéation sur l'identité de la place De Castelnau. Ce dernier explique sa démarche :

on a fait un diagnostic et on a fait une évaluation qualitative avec des visites terrain fréquentes sur l'utilisation de l'espace, mais effectivement *c'est l'utilisation de l'espace modifié, ce n'est pas l'espace d'origine*. On a fait ça aussi pour avoir un peu de matériel objectif. Exemple pour voir les comportements non conformes, voir les parcours utilisés préférentiels. Il y avait un questionnaire et il y avait un sondage pour l'appréciation des utilisateurs. C'était vraiment qualitatif [...] On a remarqué que les gens préfèrent marcher du côté nord versus côté sud, on a remarqué qu'il manquait de places assises, les gens s'assoient un peu sur des dossiers de bancs [ça] fait qu'ils veulent peut-être des places plus hautes. Faire des constats de ce genre-là, la végétation, les parasols, tout ça, les places à l'ombre versus au soleil, mais aussi les comportements non conformes, on remarque que les gens traversent en diagonale. Peut-être essayer d'aménager plutôt en fonction des comportements naturels, je trouve ça intéressant et ça faisait partie de notre premier mandat. (P08)

La présence sur le site permet donc de développer des connaissances de manière structurée, en observant les comportements avec des grilles d'analyse comme vient de le souligner ce dernier participant, mais aussi de manière informelle sans qu'elles soient organisées au sein de catégories précises. Par exemple, la professionnelle de Manœuvre explique que sur le projet de la tour : « on n'apprenait pas juste en parlant, on apprenait en les regardant, où est-ce qu'ils vont s'asseoir ? Pourquoi ? Comment ? En fonction de l'heure de la journée, de l'ensoleillement, de... ouais c'est ça. Il y a une forme de connaissance qui est peut-être... qui est intangible comme ça » (P01).

L'inscription dans le temps et l'espace fait en sorte que les professionnels présents sur le site développent des connaissances sur les besoins, les usagers, les usages, etc. sans nécessairement être spécifiquement dédiés à cette tâche. C'est peut-être ce que veut dire la professionnelle par l'utilisation du mot « intangible ». C'est-à-dire que cette observation se fait alors que les professionnels font autre chose comme construire un aménagement, gérer des fournisseurs, etc. Ils développent tout de même une intuition – un jugement pratique – de ce qui fonctionne, basée sur ces observations quotidiennes, le dialogue, mais aussi l'expérience du professionnel lui-même.

5.2.3.3 Développer un nouveau regard par l'expérience

La présence sur le site peut aussi contribuer à changer la lecture que font les professionnels du lieu. À ce sujet, la participante de Manœuvre explique :

c'est incroyable l'approche sensible que t'as du lieu que jamais j'aurais pu voir en restant juste derrière mon bureau avec la plus belle documentation qui soit sur Griffintown et sur le lieu [...]. C'est un rapport au sur place quoi, à *l'in situ* en fait. C'est-à-dire que malheureusement l'urbanisme qui est fait dans les bureaux, malgré les consultations publiques, ça reste quand même... il manque quelque chose. Alors que c'est vrai que quand on fait de l'urbanisme tactique on est obligé d'être-là sur place un peu au moins une phase plus ou moins longue qui donne forcément un rapprochement entre citoyens et... pas une horizontalité complète... ça dépend comment est fait le projet, le processus, mais c'est pas du tout le même rapport. (P01)

Par exemple, pour cette professionnelle, vivre l'expérience de projet sur place a alimenté sa compréhension du site. La mise à l'épreuve des idées par la réalisation d'un premier prototype lors de l'évènement Place au chantier a permis de tirer des enseignements qui ont résulté en des modifications de la configuration de la cabane de chantier, élément central de l'aménagement du projet, pour la seconde édition de l'évènement nommée Place à la tour ! (voir figure 24). La participante explique que la cabane de chantier

était construite le long de la tour, ben elle était construite devant la tour le long. Et l'année d'après on a compris que non la tour, vu que c'est notre projet futur qu'on va occuper, et c'est

elle que l'on veut mettre en valeur, fait que l'on venait la masquer [...] On voulait redonner un rapport court, tangible aux gens, de pouvoir la toucher, d'être au pied de la tour Wellington. Donc déjà on a compris qu'on voulait complètement dégager et enlever ça. Et la cabane de chantier l'année dernière, c'était un pavillon modulaire, et cette année on a voulu l'exploser ce qui nous a permis de comprendre l'espace de façon complètement différente et l'habiter différemment. (P01)



Figure 24 : La cabane de chantier sur le projet de Place au chantier. Source : Étienne Coutu Sarraz.

Bref, dans ce cas-ci, le design initial « sur papier c'était beau » (ibid), mais lorsque confronté à l'épreuve de la réalité, une relecture du site a révélé qu'une meilleure configuration de l'espace, plus cohérente avec l'esprit du projet et l'esprit du lieu, était envisageable. Bref, une configuration avec une meilleure cohérence interne (*internal coherence*) et une réponse adaptée au contexte (*contextual responsiveness*) selon les concepts d'Alexander (1964).

Le cas de la Place du Marché

La Place du Marché est un exemple probant d'apprentissages qui ont pu être tirés de l'expérience du prototype par le dialogue, l'observation et la présence des professionnels (voir figure 25). Dès la première édition, grâce à l'expérimentation, des connaissances nouvelles ont amené l'arrondissement à reconfigurer le projet. La professionnelle responsable du projet à l'arrondissement explique que

la démarche avec Pépinière a modifié complètement le projet. Le projet à la base était une voie de stationnement plus une voie de circulation retranchées, changement de sens de la rue Sainte-Ambroise, il y a eu une intervention sur la rue Atwater, changement de sens au sud de la rue Rufus Rockhead. Il y a eu un immense tollé et [une] levée de boucliers de la part des

commerçants, des marchands fermiers du marché Atwater. Beaucoup de crainte sur la circulation, les camions, les livraisons, énormément, énormément, énormément. Et on a décidé justement de retrancher une partie du projet, de vraiment se replier un peu et de [se] concentrer [sur] des interventions hors rue et c'est pour ça que Pépinière travaille beaucoup la Place du Marché sur la terrasse Atwater plus une intervention juste dans la voie de stationnement. Et ça, c'est venu vraiment suite... on s'est dit stratégiquement, ça ne donne rien de foncer comme si on n'écoutait pas. On est en mode « on veut travailler avec les gens » alors écoutons-les. (P07)



Figure 25 : La Place du Marché. Source : La Pépinière.

Du côté de La Pépinière, le professionnel ayant travaillé sur le projet explique que les impacts négatifs de l'aménagement « ça s'est découvert » (P02) pendant la phase du projet-pilote :

Moi je me souviens que l'ingénieur en circulation nous avait dit : « ah non ce n'est pas grave parce que même si on bloque la rue, il y a d'autres rues et ça peut se diviser puis les gens ils vont repartir tout ça ». Mais ce qu'il n'avait pas réalisé, c'est qu'une bonne majorité des consommateurs du marché Atwater proviennent de la rive sud et pas de l'île. [Ça] fait qu'ils reprennent tous le pont en ressortant et c'est là que ça crée la file. Ça, il le savait pas tant parce qu'il ne savait pas c'est qui l'usager parce que lui il regardait juste ses routes. Nous autres on était, « me semble que les files sont longues, me semble que tout le monde se plaint que personne ne peut traverser ». [Ça] fait que là on est comme, « c'est sûr que ça l'a beaucoup d'impact de piétonniser ce bout de rue là ».

L'exemple de la Place du Marché est important parce qu'il démontre une situation où l'expérimentation a permis de réaliser que le projet ne servait pas bien les intérêts des acteurs en place autant les commerçants que les usagers du marché. Les connaissances disponibles avant la mise en place du projet, qui provenaient, entre autres, du travail de l'ingénieur de transport, ne permettaient pas de saisir complètement les dynamiques à l'œuvre sur le site. Dans ce cas-ci, le prototype a permis de confronter à la fois l'intuition des professionnels qui ont proposé le projet (jugement pratique) et les connaissances développées en amont du projet par des outils techniques grâce à une expérimentation dans l'espace réel qui a fait émerger de nouvelles connaissances empiriques, expérientielles et normatives issues de l'observation et du dialogue.

Dans le cas de la Place du Marché, il est intéressant de noter que l'expérimentation a permis de faire un apprentissage en boucle double (Argyris, 1976). L'acquisition de connaissances n'a pas seulement remis en question l'aménagement réalisé afin de le bonifier, il a remis en question sa pertinence même. Ainsi, les professionnels de l'arrondissement et ceux de La Pépinière ont fait preuve d'une ouverture suffisante pour réaliser un apprentissage profond. À travers la phase de prototypage, le professionnel de La Pépinière a découvert que finalement « enlever une voie publique [...] ça se peut que ce soit une mauvaise affaire » (P02). Toutefois, les apprentissages qui découlent d'une mise à l'épreuve des idées par le prototype ne se sont pas limités à ce constat négatif par rapport au projet original. À l'hypothèse de départ, ils ont également permis de trouver une solution alternative :

Atwater là, on a découvert qu'on n'est même pas obligé de prendre la rue dans le sens où on peut prendre une partie du trottoir puis empiéter sur le gazon qui est comme un entre-deux, un interstice ou je ne sais pas quoi. Si on prend ça puis un stationnement que l'on enlève ben là ça fait un peu le même espace, mais la rue redevient la rue, c'est ça que je veux dire. [Ça] fait qu'il y a une façon de faire une transition... *on valide et on invalide aussi des choses.* (P02)

La suite du témoignage de ce professionnel offre un bon exemple de la manière dont la connaissance se construit dans le projet tactique dans et par l'action en offrant un éclairage nouveau sur la situation :

Je me rappelle un exemple, il y avait trois stationnements à un moment donné, puis là, il y avait des *racks* à vélos. Mais la piste cyclable, elle arrive complètement de l'autre côté, puis il y avait toujours des vélos qui se barraient n'importe où. Puis là c'est un gros problème les vélos au marché parce que ça dérange tout. Là nous autres on était comme : ici c'est toujours libre; nous on le sait parce qu'on a mis notre armoire de jeux là puis à chaque fois que l'on va chercher des jeux, on se rend compte que c'est vide. [Ça] fait que pourquoi vous ne prenez pas le *rack* à vélo pour le mettre là-bas ? Puis, donnez-nous l'espace du *rack* à vélo pour que l'on agrandisse autrement le site. Parce qu'ici, il y a toujours des jeux et il y a plein de gens qui jouent. Tu comprends, *une action en fait débouler une autre.* Puis le gars qui fait la circulation, ben il ne sait

pas que l'on a mis une armoire à jeux là, puis il ne le sait pas que déplacer les vélos, ce serait peut-être mieux. Parce que nous autres on est comme : tout le monde préfère ce point de vue là, parce que toutes les photos que l'on voit c'est toujours... tout le monde se ramasse là. [Ça] fait que c'est ce genre d'argument là qui est construit un peu. (P02, je souligne)

Cette connaissance pointue des dynamiques internes au site du projet n'est possible que parce que les employés de La Pépinière ont été présents sur le site tout l'été ce qui fait en sorte que « l'organisme vient lui-même traduire ce qu'il voit, ce qu'il vit, vient s'adapter au fur et à mesure, voit le pouls vraiment pratiquement au quotidien » (P07). Grâce à cette présence, l'ajustement peut se faire de manière continue et en temps réel.

Si la plupart des projets d'UT ne subissent pas des transformations de configurations aussi profondes que la Place du Marché, la phase de prototypage dans les projets du PIRPP s'accompagne toujours d'acquisition de connaissances qui provoquent des modifications de l'aménagement. La professionnelle responsable du programme souligne que, dans les projets de rues piétonnes, « presque 100 % des géométries ont été revues suite aux tests. Après, 100 % aussi la répartition des usages et les types de mobilier ont été revus. Donc c'est la très grande différence [avec le projet traditionnel] : on arrive à raffiner le projet » (P05).

5.2.4 Une temporalité plus permissive

Finalement, à partir des entretiens avec les participants, il apparaît que l'état intermédiaire du projet tactique offre une plus grande liberté d'expérimentation sachant que le projet est au départ temporaire et réversible. Ainsi, le projet se trouverait dans « une zone grise qui entoure pas mal tout : les lois, les permis, la sécurité » (P02) puisque « ce n'est pas un évènement parce que c'est beaucoup plus long puis, après ça, ce n'est pas une place publique. [Ça] fait que là étant donné que les aménagements ne sont pas permanents on ne peut pas leur donner les mêmes normes super strictes, etc. » (P03). Cette zone grise est donc synonyme d'opportunité puisqu'elle favoriserait une expérimentation qui permet de générer de nouvelles connaissances en ce qui a trait à la réglementation et aux savoir-faire.

5.2.4.1 Une zone de liberté règlementaire

D'abord, en ce qui concerne la réglementation, un professionnel de La Pépinière explique que les projets d'urbanisme tactique permettent de tester de nouveaux règlements, en tant que projets pilotes, avant d'aller de l'avant vers des changements permanents (P03). À titre d'exemple, le participant raconte son expérience sur le projet de la Marina Saint-Roch. Il explique que, par le projet tactique,

on change le règlement, on change la loi d'une certaine manière. Par exemple des BBQ en libre service à Québec ça n'existait pas [...] Avoir un marché ou des personnes qui veulent juste faire un bric-à-brac de vente de garage sur un site, c'est toléré habituellement quand c'est juste une journée, mais nous on veut avoir ça tout l'été puis ils nous ont dit, la plupart de ces demandes, ils nous ont dit : « oui on va l'essayer ». Ils ont prototypé beaucoup au sein de l'administration publique. (P03)

Cette expérience démontre qu'au moyen de l'UT l'administration publique a la possibilité de faire plus que de l'expérimentation sur l'aménagement physico-spatial : elle a aussi l'opportunité de faire du prototypage réglementaire. La Ville de Québec serait d'ailleurs « en train de se créer de nouvelles procédures peut-être même des nouveaux règlements sur les fameuses places éphémères parce que ça ne rentre pas [dans les catégories traditionnelles] » (P03). C'est également ce que souligne un autre participant, à partir de son expérience sur la rue De Castelnau. Selon lui, le règlement en vigueur sur l'occupation du domaine public est incompatible avec les objectifs des rues piétonnes. Par exemple, il raconte :

il y avait une citoyenne qui m'a dit le soir : « penses-tu que je pourrais descendre avec ma petite table à quatre et mes chaises de camping faire un pique-nique avec mon conjoint ? » Le règlement l'interdit et je ne vais pas te demander de faire une demande de permis d'occupation du domaine public à chaque fois. On demande aux gens d'animer et de s'approprier les lieux. J'essayais d'expliquer ça à [mon collègue qui s'occupe des permis], c'était une fin de non-recevoir. (P10)

La même situation conflictuelle existe également pour les commerces qui désirent mettre du mobilier sur le domaine public. Pour le chargé de projet, « c'est de l'animation et de l'occupation du domaine public [...] c'est ce que moi et le directeur des travaux publics on voulait, et nous autres on ferme les yeux là-dessus » (P10). Cet exemple démontre encore une fois comment les projets d'UT sont dans une zone franche définie par des règlements plus permissifs appliqués à leur statut de projet pilote ou parce que les professionnels font pression sur les administrations pour qu'elles assouplissent leur réglementation ou encore, lorsqu'ils sont en position pour le faire, « ferment les yeux » sur certaines entorses à la réglementation.

5.2.4.2 Une zone d'expérimentation

Ensuite, d'un point de vue technique, la zone d'ombre liée au statut de projet pilote offre aux concepteurs une plus grande liberté pour concevoir les aménagements. Par exemple, ces derniers peuvent réaliser des interventions autrement interdites sur la voie publique comme de l'habillage aérien avec des canopées lumineuses ainsi que du marquage au sol (P02). L'expérimentation peut permettre de remettre en question des solutions ou des façons de faire qui sont souvent exécutées de manière automatique, comme l'utilisation de blocs de béton pour sécuriser les sites. Un participant de La Pépinière explique que

la Ville a toujours tendance à mettre des blocs de béton pour séparer la rue des espaces pour les protéger. Il n'y a pas vraiment d'avantage à cela. Ça l'apporte du béton, c'est plus chaud, c'est du minéral qui est aussi dangereux finalement. Nous, n'ayant pas les ressources de faire déplacer des blocs de béton, on fait juste construire des potagers avec assez de terre pour que la résistance soit similaire. [Ça] fait que l'on verdit. Les gens peuvent faire de la cueillette de légumes et ça remplace le bloc de béton. C'est juste des fois des automatismes qui sont à changer [...] On a pris le pari que le potager pourrait remplir plus ou moins la même fonction que le bloc de béton. On le teste, si c'est vrai, ben ça c'est une autre façon de le prouver. (P02)

L'utilisation du mobilier mobile atteste également de la zone de liberté dont bénéficient les projets d'UT. Un professionnel explique que « le mobilier mobile qui existe [à Paris] au jardin des Tuileries depuis je ne sais pas combien d'années, puis au jardin du Luxembourg ben ici c'est une révolution en soi d'avoir, en Amérique, du mobilier mobile que quelqu'un pourrait partir avec la chaise, puis il pourrait la lancer quelque part » (P04). Si l'idée peut paraître simple, elle n'en constitue pas moins une transformation dans les pratiques des aménagistes. À ce sujet, la professionnelle qui a travaillé sur la Place du Marché confirme qu'« il a fallu convaincre beaucoup de gens de dire on achète du matériel que l'on pourrait se faire voler » (P07). Pourtant le mobilier mobile est un outil simple et intéressant pour comprendre comment les usagers utilisent l'espace tel qu'il a été démontré précédemment dans l'exemple du Village au Pied-du-Courant (P02) et celui de la Place du Marché (P07). Récemment, l'utilisation de mobilier mobile est devenue une pratique acceptée par certaines administrations municipales. Par exemple, à Québec, on retrouve aujourd'hui du mobilier mobile sur les grandes places publiques comme la Place de l'Hotel-de-Ville et la place Dalhousie (P04). Selon le professionnel de l'Atelier A / Annexe U, « ça vient du tactique cet apprentissage-là. Ils ont dit dans les places éphémères c'est des chaises mobiles, c'est du mobilier adaptable et les gens peuvent influencer leur environnement, essayons-le sur les autres places puis ça marche ».

Le statut temporaire des projets d'UT permet ainsi d'explorer de nouvelles façons de faire de manière moins restrictive. Si elles sont appréciées et jugées sécuritaires par la Ville, elles peuvent devenir des précédents qui pourront être transposés dans d'autres situations et d'autres contextes. Le professionnel de l'arrondissement Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension explique que le projet de la place De Castelnau a permis d'« expérimenter des approches différentes, du mobilier différent. Ça nous a permis de monter un catalogue de mobilier, qu'est-ce qui marche, qu'est-ce qui ne marche pas » (P10). En ce sens, de nouvelles connaissances en ce qui a trait au savoir-faire sont développées et elles ont des répercussions dans la pratique des professionnels lorsqu'ils travaillent sur d'autres projets, tactiques ou non.

De manière plus globale, la liberté que les professionnels peuvent s’octroyer en travaillant sur des projets d’UT engage des réflexions à différentes échelles sur le cadre règlementaire au Québec. C’est le cas notamment avec la question des espaces partagés précédemment abordés. Par exemple, pour la responsable du PIRPP, les normes développées par le ministère du Transport du Québec ne reflètent pas toujours la spécificité de la réalité montréalaise qui est le seul territoire urbain très dense de la province. Alors de

travailler avec des projets-pilotes comme ça parce que dans presque tous les projets, il y a un élément qui est dans une zone floue ou à la limite à l’extérieur d’une norme où un ingénieur accepte de signer un plan et de dire j’endosse cet aménagement qui est novateur et par le biais des évaluations que l’on fait des projets temporaires et du suivi que l’on prend des projets permanents, [ça fait en sorte que l’on] est en train de repousser les limites pour être capable d’identifier est-ce que la norme s’adapte réellement à notre contexte culturel actuel, notre volonté d’habiter la rue et notre contexte montréalais et notre culture. Je dirais que c’est beaucoup sur le plan du génie civil que l’on arrive à mettre en place des innovations. (P05)

Ces exemples en plus de ceux concernant l’évolution de la réglementation attestent que l’utilisation de l’urbanisme tactique est un moteur de changement dans les pratiques. Sa position au sein de la « planification innovante » dans le modèle de Friedmann (1987) se confirme en observant que l’UT introduit des modifications au statu quo.

5.2.4.3 Apprendre des erreurs et le droit à l’échec

Avec un contexte plus permissif et une matérialisation plus tôt dans le processus du design sous une forme imparfaite, vient également la possibilité que certaines expériences se soldent par des échecs. L’échec dans le projet d’urbanisme tactique doit être vu comme une forme d’apprentissage acceptée et très efficace. D’ailleurs, Argyris (1976) définit l’apprentissage comme la détection des erreurs. Pour Lydon et Garcia (2015, p. 199), dans le projet d’urbanisme tactique, « failure is a real option, or at least some things may not go as planned, and that’s okay – in fact that’s the point! ». Parmi les expériences des professionnels rencontrés, les premières années du projet de la rue Ontario illustrent bien la réalisation d’apprentissages grâce à ce qui s’est avéré être des erreurs. Par exemple, le chargé de projet explique que durant la première année l’arrondissement souhaitait tester un espace de rue partagée en peignant un tronçon de la rue Ontario en rouge, trottoirs inclus (voir figure 26). Le professionnel responsable conclut sur son expérience avec un certain constat d’échec :



Figure 26 : Peinture rouge sur la rue Ontario. Source : Marie-Christine Trottier, Journal de Montréal.

À ne pas refaire [rires] [...]. Ça l'a apaisé la circulation temporairement. Il y avait cet effet de surprise qui a fait en sorte de ralentir les véhicules au début du projet, mais une fois que les habitudes sont reprises, une fois qu'il y a des marques de roues au sol... Parce que, on ne se le cachera pas : une chaussée rouge elle va se salir et les marques de roues tu les vois. En fait, en bout de ligne, les distinctions que l'on voulait éliminer sont toutes réapparues. Donc on se retrouve avec un même scénario d'une rue conventionnelle avec de la peinture rouge que le monde ne comprend pas vraiment. (P09)

Le professionnel insiste sur les erreurs du projet tout en précisant que ces dernières ont été source d'apprentissage pour lui et pour l'arrondissement :

En fait, ça nous a vraiment démontré quoi ne plus refaire pour ce projet-là à plusieurs niveaux. Au niveau de l'accessibilité universelle, c'était pourri [rires]. En fait tu veux toujours assurer un bon contraste entre ton trottoir qui est strictement piéton puis la chaussée qui est carrossable même en contexte de rue partagée, pour le bien des personnes qui ont des difficultés motrices [...] En fait c'est quelque chose à proscrire ce que l'on a fait. (P09, je souligne)

L'expérience de ce professionnel sur le projet de la rue Ontario démontre que l'échec est générateur de connaissances efficace en déterminant ce qui peut fonctionner ou non. Par sa nature temporaire, L'UT est plus permissif face aux erreurs. Il permet d'expérimenter avec des stratégies que l'on n'aurait probablement pas tentées autrement, dans un contexte

d'aménagements permanents et coûteux. Pour certains professionnels interrogés, son utilisation ramène le professionnel à une certaine posture d'humilité qui serait propre à l'expérimentation d'une proposition imparfaite :

J'ai l'impression que l'on est revenu à une humilité en disant : « posons de petits gestes, testons, apprenons de nos erreurs, testons en acceptant qu'il y ait des erreurs, que ce ne soit pas parfait » et puis justement parce que c'est fait avec des choses légères, en peu de temps, pas cher [...] on a cette réversibilité possible. (P01)

Cette posture rappelle la notion de la double vision introduite par Schön (1983) qui précise que pour réaliser des apprentissages par l'action, le professionnel réflexif doit à la fois être convaincu de son projet en abordant la situation avec conviction tout en étant ouvert afin de reconnaître les failles dans sa proposition. À ce sujet, un professionnel de La Pépinière explique :

On fait plein d'erreurs, des fois ça ne marche pas. On pressent des choses que ça n'a pas rapport partout, mais *ça ne reste pas une erreur dans la mesure où on est capable d'être flexible là-dedans* [...] Même si on passe des mois et des mois à construire le projet, on l'aime, on l'adore, on pourrait mourir pour ce projet-là, ben si l'armoire à jeux elle n'est pas aimée, ben on va l'enlever. (P02, je souligne)

L'erreur prend donc une dimension moins dramatique dans le cas de l'UT. Sa reconnaissance contribue aux apprentissages du professionnel, mais elle entraîne aussi un ajustement de la proposition puisque l'aménagement n'est pas encore figé.

5.3 L'espace-temps tactique dans le processus du design

En se référant à la théorie du processus du design de Zeisel (2006), il est possible d'observer la dynamique induite par l'usage de l'urbanisme tactique sur le processus de planification en urbanisme. Avec l'introduction du prototype dans le domaine de l'aménagement, l'urbanisme tactique ajoute un nouveau moment clé en amont de la décision de construire qui est la décision de prototyper (voir figure 27). L'espace entre ces deux décisions correspond à l'espace-temps intermédiaire de l'UT – la nouvelle étape dans le processus de planification – qui pourrait être représenté par un autre cercle de rayon plus grand qui se superpose au cercle du domaine des réponses acceptables. Dans cette zone, les cycles consécutifs d'imagination, de présentation et de test se font autour d'un ou de plusieurs prototypes opérationnels. Par l'entremise de ce dispositif qui est une matérialisation grandeur nature de la proposition d'aménagement accessible à l'ensemble des citoyens, les professionnels essaient de minimiser les conséquences non-souhaitables de la proposition finale en travaillant à « mieux connaître » le site, les usagers, les usages, etc. dans et par l'action.

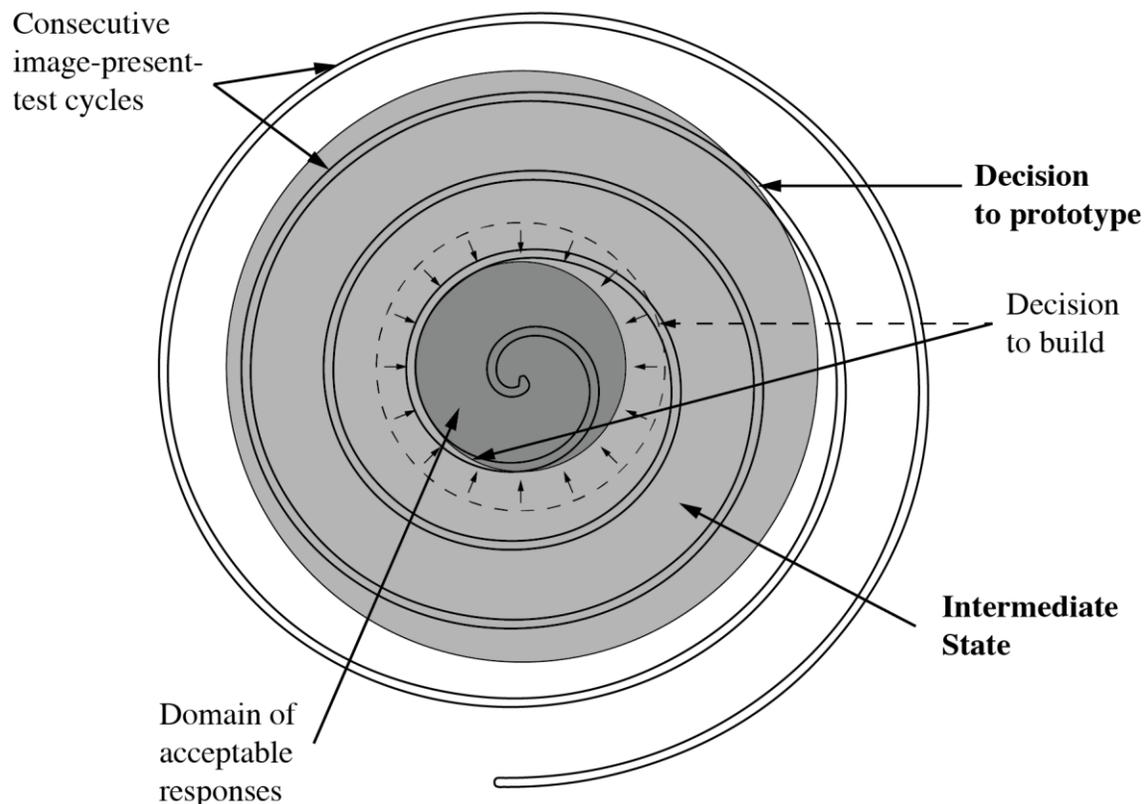


Figure 27 : Intégration de l'état intermédiaire de l'urbanisme tactique dans le processus du design sous la forme de la spirale. Source : adapté de Zeisel, 2006, p. 30.

L'introduction de ce nouvel espace-temps permet alors de générer des connaissances empiriques, expérientielles et normatives supplémentaires selon les modalités que nous venons de présenter. Les professionnels sont alors amenés à faire des apprentissages de deux types (voir figure 28). D'abord les nouvelles connaissances empiriques et expérientielles suscitent un apprentissage en boucle simple (Argyris, 1976) qui amène les professionnels à peaufiner leur proposition d'aménagement. Cela a pour effet de rapprocher la proposition de design du domaine des réponses acceptables, bref, de cheminer le long de la spirale des cycles consécutifs d'imagination, de présentation et de test (Zeisel, 2006).

Ensuite, l'expérience du projet pilote par les usagers et les professionnels participe à la co-construction de nouvelles connaissances normatives désormais alimentées par une expérience alternative du site. À l'instar de la métaphore de la peinture à l'huile de Simon (1996, p. 163) dans laquelle « the painting process is a process of cyclical interaction between painter and canvas in which current goals lead to new applications of paints, while the gradually changing pattern suggests new goals », les nouvelles connaissances normatives issues de la nouvelle expérience suggèrent de nouveaux objectifs. Ce faisant, elles précisent la finalité du projet

pour les différents acteurs (citoyens, commerçants, professionnels, élus, etc.). À partir de là, si les professionnels sont réceptifs, ces connaissances suscitent chez eux un apprentissage en boucle double (Argyris, 1976) qui a le potentiel de remettre en question les objectifs préétablis du projet d'aménagement (voir figure 28). Préciser la finalité a donc également pour effet de réduire le domaine des réponses acceptables (voir figure 27). La période de test permet en effet d'invalidier des éléments de finalité qui semblaient pourtant convenables et cohérents « sur papier ».

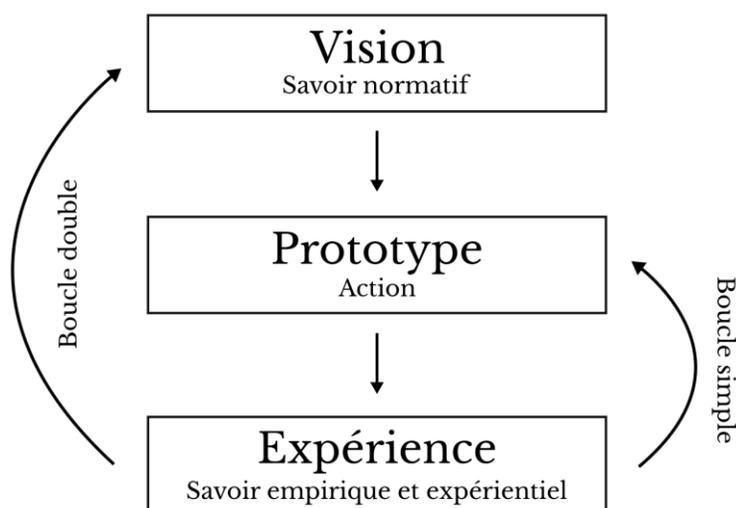


Figure 28 : Apprentissage en boucle simple et en boucle double dans le projet d'urbanisme tactique.
Source : auteur.

Cette dynamique double a pour conséquence de déplacer la décision de construire plus loin au cœur du domaine des réponses jugées acceptables. Ceci diminue d'autant l'incertitude de vivre avec les conséquences inconnues du design retenu. Dans ce modèle, la décision de construire se traduirait par la réalisation d'un aménagement permanent reprenant les caractéristiques de l'aménagement temporaire jugé satisfaisant plutôt que les caractéristiques d'un design jugé satisfaisant uniquement sous la forme d'une proposition sur plan, ce qui est habituellement le cas dans un processus de planification « traditionnel » en urbanisme. Cette double dynamique pousserait les enthousiastes de l'UT à affirmer que la planification par l'action avec le prototype permet potentiellement de réaliser des projets mieux adaptés au contexte et plus résilients (Vachon et al., 2015). Cette affirmation, soutenue ici par une démonstration théorique, reste toutefois à prouver dans la recherche.

5.4 Conclusion : un nouvel espace-temps pour la production de connaissances

L'examen des connaissances générées dans les projets d'urbanisme tactique menés par les professionnels participants a démontré que ces dernières sont classées selon des objets et des sources similaires aux projets dits « traditionnels ». Elles sont regroupées majoritairement dans les catégories du savoir empirique, expérientiel et normatif. La particularité de la production de connaissances dans le projet d'urbanisme tactique se situe plutôt du côté des modalités de production.

En matérialisant une proposition de design sous la forme d'un prototype opérationnel, la démarche d'UT ajoute un nouvel espace-temps dans le cheminement du projet. Cet état intermédiaire permet de générer des connaissances selon des modalités propres au projet tactique. D'abord, le prototype rend possible la réalisation d'une série d'évaluations qui ont pour objet la nouvelle proposition d'aménagement. Ensuite, la matérialisation de l'aménagement permet d'avoir une démarche de participation publique en deux temps : à la fois sur une expérience projetée du lieu et à la fois autour d'une expérience vécue du projet. Troisièmement, l'inscription de la proposition de design sur le site du projet vient créer un espace de dialogue et d'interaction entre les citoyens et les professionnels. Ce travail *in situ* influence la perception des professionnels et rend possible une collecte d'information de première main par l'observation des usagers et de leurs comportements. Finalement, la réversibilité du prototype fait en sorte que les aménagements qui prennent place dans l'état intermédiaire ne sont pas soumis aux mêmes normes que les projets permanents. Cette réversibilité offre une marge de manœuvre supplémentaire pour l'expérimentation par les professionnels et leur donne un certain droit à l'erreur – les conséquences de ces dernières étant moins grandes puisque non permanentes.

Représenté dans le processus du design selon Zeisel (2006), le projet d'UT, par la génération de connaissances empiriques, expérientielles et normatives autour du prototype, a l'effet de repousser plus loin la décision de construire au cœur du domaine des réponses jugées acceptables alors que les conséquences de l'aménagement sont mieux connues et que la finalité du projet est définie davantage.

6. L'urbanisme tactique, un outil pluriel

L'urbanisme tactique entre les mains des professionnels est un outil de planification par l'action. En tant qu'outil, il peut être mobilisé pour différents objectifs et être alimenté par des motivations diverses. L'analyse des entretiens réalisés auprès des professionnels a révélé que les motifs qui poussent les professionnels à adopter l'urbanisme tactique dans leur démarche de planification caractérisent le processus de production de connaissances. Il apparaît ainsi que les différentes visées de l'usage de l'UT ont un impact sur les types de savoirs recherchés ainsi que sur la manière dont les connaissances sont construites. Dans ce chapitre, j'explorerai la relation entre visées et savoirs en discutant à tour de rôle des trois visées de l'urbanisme tactique qui ressortent de la pratique des professionnels rencontrés dans cette étude.

6.1 L'utilisation de l'urbanisme tactique selon trois visées

Les professionnels ayant participé à cette recherche utilisent l'urbanisme tactique comme un outil pluriel, c'est-à-dire qu'il répond à des visées différentes. En effet, il apparaît que les professionnels utilisent l'UT : i) comme un outil d'*expérimentation* en proposant une exploration ouverte pour rechercher le design ou l'usage le mieux adapté au site et aux besoins des citoyens; ii) comme un outil de *collaboration* pour la mise en œuvre des projets en mobilisant plusieurs acteurs ainsi que leurs connaissances autour du projet; et iii) comme un outil de *démonstration* en tentant de convaincre les citoyens et les autres acteurs entourant le projet que le design et les transformations proposées sont les plus appropriés.

À partir de cette conceptualisation, il est possible d'inscrire les projets d'urbanisme tactique dans un schéma triangulaire dont les trois sommets sont : l'expérimentation, la collaboration et la démonstration (voir figure 29). D'après les témoignages des participants, les projets tactiques partagent pour la plupart ces trois visées, mais à des degrés différents. Dans le schéma ci-dessous, un projet qui poursuivrait les trois visées simultanément et au même degré se retrouverait à équidistance des trois sommets. L'objectif de ce travail n'est cependant pas de positionner les différents projets des professionnels au sein de ce schéma. Il s'agit plutôt de comprendre en quoi la poursuite d'une certaine visée influence les types de savoirs recherchés et caractérise la production de connaissances dans le projet d'UT.

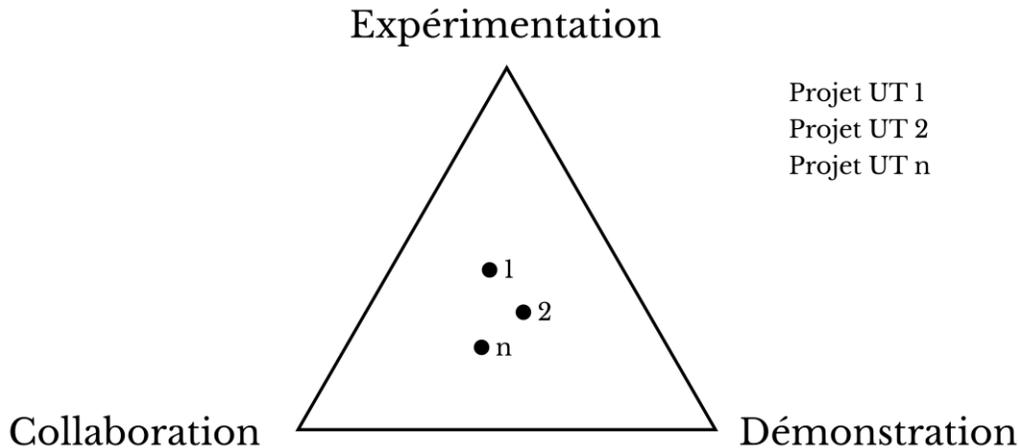


Figure 29 : L'urbanisme tactique comme outil pluriel d'expérimentation, de collaboration et de démonstration. Source : auteur.

6.1.1 L'urbanisme tactique comme outil d'expérimentation

Dans un premier temps, l'urbanisme tactique peut avoir une visée d'expérimentation. Dans cette perspective, l'objectif de son utilisation est la recherche. Cette dernière peut d'abord porter sur des aspects plus matériels ou fonctionnels de l'intervention afin de trouver le design et la programmation les mieux adaptés aux besoins des citoyens et aux caractéristiques du site. Plusieurs exemples de ce type ont déjà été exposés avec la cabane de chantier dans les projets de Place au chantier et de Place à la tour ! (P01), le design reprenant la disposition des bancs d'église du parvis De Biencourt (P07) ou encore la configuration de la Place du Marché (P02; P07). Dans ces cas, l'expérimentation vise la validation d'une proposition d'aménagement en suivant un parcours d'essai-erreur itératif qui fait directement référence au processus du design (Zeisel, 2006) et à la « pensée design » (Brown, 2010).

La recherche peut toutefois porter sur des objets qui sont au-delà des considérations matérielles de design en se penchant par exemple sur l'essence ou sur les objectifs même du projet. Dans ce cas, l'utilisation de l'UT est faite en mode exploratoire avec une fin ouverte, c'est-à-dire que l'intervention sur le site sert à alimenter une réflexion autour de ce dernier plus qu'à valider si, par exemple, une certaine intervention est appropriée ou non.

À titre d'exemple, l'utilisation de l'UT dans le projet Place à la tour ! avait cette vocation exploratoire. La professionnelle responsable explique que « c'était la première intention, la première année. C'est vraiment découvrir le lieu, *ne pas avoir vraiment de plan*. Donc c'était une première approche, engager le dialogue avec le lieu et avec les gens » (P01, je souligne). Dans ce cas, la recherche a été faite par l'entremise des installations physiques, mais aussi par la tenue d'ateliers de réflexion avec les citoyens sur l'avenir et la programmation du lieu de la

tour Wellington. Le projet du Viaduc 375 est un autre cas où l'intervention visait une exploration des possibilités pour transformer le lieu. La professionnelle responsable explique que l'objectif des organisateurs

était de questionner l'usage de cette infrastructure-là, ou sa capacité, et de tester [...] On s'est juste dit *et si on essayait quelque chose parce qu'on a quand même le sentiment qu'il y a mieux à vivre*. On va l'essayer et on verra ce que ça donne et on est vraiment encore là-dedans. On n'est pas : « ah oui c'est ça qu'il faut faire », non vraiment pas. (P06, je souligne)

L'exploration dans ces deux cas se fait alors sous la forme d'un questionnement. Si l'on fait le parallèle avec l'expérimentation dans la pratique professionnelle selon Schön (1983), il s'agit de tests exploratoires qui sont faits dans un but de découverte en partant de la prémisse « et si on essayait quelque chose ». Il n'y a donc pas de résultats précis anticipés comme le souligne la même professionnelle :

c'était vraiment de tester quelque chose, on ne sait pas au bout du compte et c'est ça aussi l'urbanisme tactique... Ce n'est pas juste une affaire d'urbanisme tactique, mais il faut que tu acceptes que *ce n'est peut-être pas clair au bout ce que ça va être*. Et ça, moi je tiens à le dire. Parce que justement, il y a aussi le fait de ne pas planifier trop, de se donner les outils pour essayer des trucs avec des moyens réalistes, mais pas de dépenser des sommes publiques incroyables pour faire des erreurs ou pour faire quelque chose qui n'est peut-être pas nécessairement une erreur, mais qui est mésadapté. (je souligne)

Dans ce cas, il s'agit de ne pas « planifier trop » en amont pour plutôt planifier dans et par l'action en considérant que l'intervention va générer des connaissances sur le site (savoir empirique), mais surtout dans ce cas des connaissances sur les besoins et la finalité recherchée (savoir normatif). Ces connaissances viendront nourrir la réflexion et aider à la prise de décision advenant une transformation pérenne. Pour le projet de Viaduc 375, l'objectif était de tester la réception des citoyens face à un usage alternatif du viaduc bien plus que de tester un usage alternatif précis. À partir de là, il sera possible de valider la pertinence ou non de faire un projet sur l'infrastructure comme le souligne une autre participante :

est-ce que ça va permettre de dire : « non ben c'est pas intéressant » ou « est-ce que ça va ? »... je sais pas. Chercheurs, urbanistes, élus, est-ce que l'on va avoir une révélation de dire : « non, mais c'est incroyable, il ne faut pas que l'on se passe de ça. Il faut qu'on crée un parc linéaire en hauteur à cet endroit-là ? C'est ça qui est intéressant. C'est de la tester quoi, donc de le faire. Ça se peut que ça ne marche pas. (P01)

Toujours sous cet angle du questionnement, un professionnel de La Pépinière explique que la Ville et les arrondissements font souvent appel à l'OBNL pour travailler à revitaliser des lieux avec des problématiques particulières. Le professionnel précise que « souvent c'est des sites que les municipalités ont déjà en vue, mais qu'ils n'ont aucune solution à court ou moyen

terme pour le site. C'est souvent des sites qui sont déjà dans des Programme particulier d'urbanisme, mais c'est comme : " bon qu'est-ce que l'on fait avec ce site-là ? " » (P03). Dans ces cas, l'approche adoptée par ce professionnel et ses collègues c'est « de prototyper pour essayer d'aller chercher des réponses ailleurs, puis trouver une manière de questionner cet endroit-là » (ibid). Cet accent sur le questionnement rappelle que la planification est d'abord une activité de cadrage de problème avant d'en être une de résolution de problème (Schön, 1983). Bref, il s'agit d'abord de se poser les bonnes questions. Il s'agirait de « faire en sorte que les outils d'expérimentation que l'on va avoir créés vont nourrir ensuite les projets... pas nécessairement un projet pérenne, mais que ça va avoir fait mijoter une réflexion qui va mener à quelque chose au final » (ibid). Les propos de ce dernier participant soulignent, encore une fois, la fin ouverte et l'acceptation que le legs de la démarche puisse être immatériel. L'expérimentation n'est pas uniquement dirigée vers un projet précis à court terme. Elle sert plutôt à accumuler des données et à développer des connaissances qui pourront éventuellement nourrir un futur projet quand les circonstances seront propices. En fait, selon ce participant, le projet tactique « c'est carrément de la recherche et développement pour une ville » (ibid). Dans ce cas, l'action est réellement envisagée dans le sens d'*ergon* puisqu'elle n'est pas dirigée vers un objectif précis et connu à l'avance comme c'est le cas avec la production (Godin, 2004, p. 33-34).

Pour reprendre les caractéristiques de la connaissance définies par Davoudi (2015), cette visée de l'UT fait ressortir le principe que la connaissance est pragmatique et intentionnelle. L'accent est placé sur les connaissances émanant de l'action, du prototype. La connaissance est volontairement construite par essai-erreur dans l'expérience du projet. Ce faisant, c'est cette visée qui rapproche l'UT de la planification conceptualisée comme *social learning* par Friedmann (1987) en reprenant un thème cher à cette tradition : le « learning by doing ».

Parmi les participants interrogés, les récits d'utilisation de l'UT comme outil de recherche en mode exploratoire et ouvert sont plus présents dans les discours des professionnels œuvrant au sein des OBNL lorsqu'ils abordent le cas de projets autogérés qui prennent une forme se rapprochant de l'évènement (Place au chantier, Place à la tour !, Viaduc 375, Village au Pied-du-Courant). Il serait intéressant d'explorer davantage les motifs qui font en sorte que l'utilisation de l'UT sous une forme exploratoire se retrouve plus dans ce type de projet. Est-ce qu'il y aurait un lien à faire avec la capacité d'agir des OBNL ? Ces derniers — tout comme les citoyens d'ailleurs — n'ont pas le pouvoir d'imposer un aménagement et ils n'ont pas les moyens de réaliser un projet permanent. Ils se trouvent peut-être confinés dans une position

de proposer des occupations alternatives en espérant que leurs actions influencent et nourrissent les réflexions des décideurs⁵⁵.

6.1.2 L'urbanisme tactique comme outil de collaboration

La seconde visée de l'usage de l'urbanisme tactique qui est ressortie des entretiens est la collaboration. Selon cette visée, l'objectif est de travailler conjointement avec les citoyens et les autres acteurs pour la mise en œuvre du projet. Il s'agit ainsi d'intégrer la contribution de ces derniers à plusieurs niveaux : au sein d'activités de participation publique formelles et des occasions informelles d'échange sur les lieux du projet où leur savoir d'usage est mobilisé, mais aussi par des contributions où se sont plutôt leurs savoirs professionnel et militant qui sont mis à profit. L'UT comme outil de collaboration ne fait pas uniquement la promotion d'une relation unidirectionnelle d'acquisition de connaissances par les professionnels, ultimement il vise aussi le transfert de connaissances entre le savoir expert et le savoir profane dans une volonté d'apprentissage mutuel, de formation et d'autonomisation des communautés.

Dans les projets d'UT présentés par les professionnels, la contribution des citoyens peut prendre plusieurs formes. Cette contribution est étroitement liée à ce que les professionnels décrivent comme de la participation publique qui est un élément primordial de leur démarche comme mentionné plus tôt au chapitre 4. Par exemple, dans le cadre du Programme d'implantation des rues piétonnes et partagées, la participation s'oriente autour de cinq étapes : le co-diagnostic, le codesign, la co-construction, la co-animation et la co-évaluation (P05). La typologie développée par le PIRPP est pertinente dans le cadre de cette recherche parce qu'elle reprend les niveaux de participation publique de Özdirlik et Terrin (2015) – le diagnostic et la co-conception –, mais elle y ajoute trois déclinaisons qui se rattachent à l'étape de réalisation du projet. Il s'agit alors d'une contribution qui se fait davantage dans et par l'action lors de la phase laboratoire.

D'abord, parmi les activités de participation publique qui se déroulent en amont de la réalisation, le co-diagnostic est une étape plus conventionnelle. Il se retrouve par exemple dans 100 % des projets du PIRPP (P05). Il peut prendre la forme de marches exploratoires, de comités citoyens et de consultations publiques pour faire ressortir les enjeux du site (savoir empirique et expérientiel) et les besoins des citoyens (savoir normatif).

⁵⁵ Évidemment cette hypothèse tient dans une perspective où les OBNL ou les citoyens veulent travailler avec les administrations publiques. Dans un cas où ces derniers rejettent la planification officielle, l'UT serait plutôt une manière d'imposer une occupation alternative.

Pour sa part, le codesign est présent dans environ 30 % des projets du PIRPP (P05). Par exemple, la professionnelle impliquée sur le projet du parvis De Biencourt explique que les citoyens ont été invités à travailler en équipe pour imaginer la future place publique :

il y avait une bonne trentaine, quarantaine de personnes. J'avais produit des grands plans de la rue, on a beaucoup travaillé à imaginer tout ce que l'on voyait, c'est quoi la programmation aussi que l'on voyait ? Je ne parle pas de programmation événementielle, mais de programmation en termes de mobilier, d'usages, d'activités. Ça l'a permis d'être traduit en plan. On a fait le premier aménagement pour la première année. (P07)

Un professionnel de La Pépinière explique que l'OBNL utilise également le codesign qui inclut une phase de co-diagnostic. Ce type d'activité permet d'acquérir de nouvelles connaissances sur le site. Le participant explique :

souvent, on arrive dans un site que des fois on connaît, des fois on ne connaît pas du tout. [Ça] fait que, lors des activités d'idéation *c'est les citoyens qui ont carrément la connaissance du site*. Ils savent comment il est habité, par qui, quand, comment, qu'est-ce qu'ils font, est-ce qu'il y a un achalandage X le jour, la nuit, est-ce qu'il y a des acteurs de la communauté qui sont déjà impliqués sur le site, quels projets il y a eu avant, c'est quoi l'historique de ce site-là, quelles idées il y a déjà eu pour ce site-là. [Ça] fait qu'à partir de là, on peut se construire une idée de où on va aller avec ça. Puis ce n'est pas juste en les consultant, nous on fait carrément des activités d'idéation collective ensemble donc on travaille avec les citoyens. Ce n'est pas un micro et des chaises alignées, c'est des groupes de travail. Donc souvent 10 tables de 8 personnes environ et on a différentes activités. (P03, je souligne)

Ces activités de codesign sont une occasion à la fois de puiser dans le savoir d'usage des citoyens, mais également dans leur savoir professionnel en les impliquant, à différents degrés, dans la phase créative de conception.

Ensuite, la contribution des citoyens peut se faire durant la réalisation du projet tactique. Par exemple, certains éléments du projet peuvent être le fruit d'une co-construction avec les citoyens et la communauté. Encore émergente dans les projets du PIRPP, ce type de participation se retrouve dans 10-12 % des projets (P05). Elle fait appel à ce que Sintomer (2008) nommait le « sens pratique manuel » qui est une forme d'engagement plus concret qui ne requiert pas forcément une expertise⁵⁶. À titre d'exemple, la peinture au sol sur certains projets a été faite par des jeunes d'écoles primaires du quartier (P05), le piano public sur le parvis De Biencourt a été peint par les jeunes de la maison des jeunes alors que les poèmes marqués au sol sont le résultat d'un projet de médiation culturelle, fruit d'un atelier d'écriture

⁵⁶ C'est pourquoi ce n'est pas forcément un savoir profane dans la catégorie du savoir professionnel.

à l'école secondaire du quartier et d'un atelier dans la résidence pour personnes âgées adjacente au projet (P07). Dans le cas des projets faits par les OBNL, la co-construction fait aussi partie de l'esprit des projets et elle est bien accueillie. À ce sujet, un professionnel de La Pépinière raconte que dans

les projets transitoires, dès qu'il y a un citoyen qui cogne à la porte pour s'impliquer, on est comme : « oui rentre dans le bureau, qu'est-ce que tu as de besoin ? On a sûrement une paire de gants et des trucs pour toi ». Je trouve que l'expérience est vraiment différente pour lui [...] On met son implication à profit dans son propre espace en fait [...] On donne l'opportunité aux gens d'agir alors que souvent on donne l'opportunité aux gens de parler un peu et c'est tout. (P02)

La contribution par l'action peut aussi prendre la forme de la co-animation. Cette dernière est présente dans 50-60 % des cas de projets du PIRPP (P05) et elle se retrouve également dans plusieurs des projets menés par les OBNL. Celle-ci met à contribution le savoir professionnel des citoyens et des collectifs qui souhaitent s'impliquer. La professionnelle responsable du PIRPP explique :

l'arrondissement, de manière générale, va avoir son programme d'animation. Puis, [il] va faire un appel ou va juste laisser libre cours à n'importe qui, qui veut s'installer, d'offrir un cours de yoga, un cours de quoi que soit qui se fait bien dans un espace public. C'est plus naturel. À Montréal, on a cette culture-là de s'impliquer et d'animer les rues. (P05)

C'est aussi ce qui s'est produit sur le projet de la Plaza Limoilou à Québec. Le professionnel de Groupe A / Annexe U rapporte :

il y a eu l'ajout d'un piano public avec d'autres gens du quartier en disant ça pourrait être le fun. D'autres gens du quartier ont dit : « nous on est un organisme qui fait des plantations, on veut verdir le quartier, on va verdir vos bacs à fleurs ». Donc ça fait vraiment un partenariat où tout le monde s'impliquait de façon un peu spontanée. (P04)

Finalement, la co-évaluation dans le cas du projet tactique prend place également dans la phase de réalisation puisqu'elle se fait en aval d'une première itération, mais en amont d'une autre. Par exemple, la co-évaluation est présente dans 20 % des projets du PIRPP avec la mise en place de comités de citoyens et de riverains ainsi que par des études post-occupationnelles comme les sondages effectués auprès des usagers de l'espace et des citoyens (P05). C'est le savoir d'usage qui est sollicité dans ces cas. Le savoir professionnel et militant est également mis à contribution dans le cas des comités pour leur gestion et leur organisation.

De plus, par leur nature cyclique, les projets d'UT favorisent une participation qui dure dans le temps puisque les professionnels font, année après année, des activités de consultation et d'idéation avec la même base de citoyens qui deviennent plus impliqués dans le projet et qui,

par la même occasion, développent une connaissance précise du site, du projet, des enjeux d'aménagement, etc. Ainsi, l'implication des citoyens dans les activités de participation crée de la connaissance pour le projet certes, mais elle apporte aussi des connaissances aux citoyens eux-mêmes au sujet des processus d'aménagement et de l'organisation des administrations municipales (savoir professionnel et militant).

Si l'éducation des citoyens peut être une conséquence fortuite et positive des processus de participation publique, dans le cas de l'usage de l'UT comme outil de collaboration, ce transfert des connaissances vers les citoyens et la communauté est désiré et prévu. Outre les apprentissages que les citoyens peuvent expérimenter lors des activités de participation publique, le transfert de connaissances peut prendre la forme de formations aux organismes locaux. C'est ce qu'explique un professionnel de La Pépinière :

Le but de la Pépinière c'est de plus en plus d'arriver, d'être là, mais de moins en moins à travers les trois à cinq ans au fur et à mesure que le projet va avancer pour qu'au final ce soit juste les organismes qui le roulent. [Ça] fait que c'est carrément ça le but : passer au suivant. De dire : « on vous a assez outillé ». [Ça] fait que nous, on outille aussi ces personnes-là : on leur apprend à monter un devis, à faire un budget de projet, à faire une programmation [...]. D'année en année, *on leur lègue en fait notre savoir-faire*. On est un OBNL, donc le but ce n'est pas de garder ces connaissances-là, c'est de les diffuser le plus possible au final, pour que les gens soient en mesure d'être assez outillés pour prendre en charge eux-mêmes leurs milieux de vie finalement. (P03, je souligne)

L'importance que prend la collaboration dans les projets d'urbanisme tactique fait en sorte que, pour La Pépinière par exemple, leurs projets sont de moins en moins considérés comme des projets d'aménagement, mais plus comme des projets de mobilisation (P02; P03). Cela rejoint également ce que l'on voit dans la philosophie du *placemaking* où les « lighter, quicker, cheaper interventions are less about the end product, and more about cultivating a participatory Placemaking process » (Project for Public Spaces, s.d). Ce changement dans la conception des projets a un impact important sur la manière de mener les projets. Dans le cas de La Pépinière, cela a révélé l'importance de dédier un employé à temps plein à la tâche de mobilisation. L'agent de mobilisation a d'abord la responsabilité d'établir un lien avec tous les autres organismes locaux et le réseau citoyen du quartier pour expliquer le projet et susciter leur implication. Ensuite, c'est cette personne qui est responsable de la programmation communautaire et c'est elle qui est présente sur le site durant le projet. Le réseautage en amont du projet produit ainsi des connaissances sur les ressources désirant s'impliquer dans le projet. À titre d'exemple, sur le projet du Village au Pied-du-Courant, le professionnel responsable raconte que La Pépinière

a travaillé avec plein de gens comme Sentiers Urbains qui est un autre organisme qui fait du verdissement dans le quartier. Eux, ils voyaient ce site-là comme un îlot de chaleur super important. Puis nous, on n'avait pas vraiment la compétence. [Ça] fait qu'une collaboration est née de ça. [Ça] fait que juste en annonçant le projet, il y a comme une synergie qui est plus grande que La Pépinière. Vraiment les gens ont envie de participer à ce genre de projet là. [Ça] fait que là, je te donne un exemple [avec] Sentiers Urbains, les Amis de Sainte-Marie, mais il y en a eu plein c'est vraiment des petits *pop-corn* qui éclatent plus le projet fonctionne. (P02)

Plus qu'assurer une découverte des ressources disponibles pour le projet, le travail de l'agent de mobilisation amène aussi les différents organismes à entrer en relation les uns avec les autres. Par exemple, un professionnel de La Pépinière explique, au sujet de son expérience sur le projet de la Marina Saint-Roch, que « ça a permis de faire réseauter beaucoup la communauté entre elle. Donc ça l'a créé d'autres regroupements d'organismes. Que ce soit Verdir Saint-Roch, etc. qui ont réseauté entre eux puis ils ont parti d'autres initiatives parce que c'est des gens qui sont très proactifs à la base » (P03). À travers le projet, il y a donc aussi une génération de connaissances périphérique qui viennent alimenter le savoir militant des organismes.

En faisant référence aux caractéristiques de la connaissance de Davoudi (2015), la visée de collaboration des projets d'UT met de l'avant la notion que la connaissance est distribuée et collective. Cette visée reconnaît ainsi la richesse des expériences de chacun et invite les professionnels à mettre en place des dispositifs – par exemple les cinq étapes de participation publique mentionnées plus haut – pour puiser dans le savoir des citoyens. Ceci est d'autant plus important qu'à l'échelle réduite et locale des projets, le savoir expert revêt une importance moindre faisant en sorte que le rôle des experts serait davantage d'utiliser leur « experience and interactive skills to structure and facilitate the participants' interaction and to tap their appreciative knowledge in the planning process » (Alexander, 2005, p. 100). C'est donc suivant cette visée que l'urbanisme tactique s'intègre dans la nouvelle « grammaire de l'action publique » (Blondiaux, 2001, p. 82) en tant que nouveau dispositif de participation publique ou encore en tant que nouveau contexte dans lequel une série de dispositifs peuvent s'inscrire. Mais plus que la participation publique, l'UT comme outil de collaboration vise aussi la mobilisation des acteurs locaux, l'éducation, la formation et l'autonomisation. Poussé à l'extrême, cette visée positionne le planificateur dans un rôle d'accompagnement des communautés dans la planification de leur milieu de vie. Ce faisant, cette visée de l'UT prône un modèle de planification qui se rapproche de la planification radicale présente au sein de la tradition de la *social mobilization* (Friedmann, 1987).

Ainsi, selon cette visée, l'UT propose une approche pragmatique de design social où le prototype réalisé conjointement avec les citoyens prend place dans l'espace de la ville. Le

design se fait *par* le social, parce qu'il prend en compte les besoins et les opinions des citoyens grâce à des dispositifs de participation publique. Et se fait *sur* le social parce que dans plusieurs projets, le projet purement matériel s'efface au profit d'une démarche sociale. La démarche sociale devient en quelque sorte le but et la finalité du projet. De cette manière, l'urbanisme tactique ne transforme pas seulement l'espace, mais aussi les relations entre les acteurs par le réseautage et le partage de connaissances.

6.1.3 L'urbanisme tactique comme outil de démonstration

Finalement, des propos recueillis, il ressort que l'urbanisme tactique peut avoir comme visée la démonstration. Selon cette perspective, les connaissances sont au service de la mise en place d'un argumentaire pour convaincre les citoyens (ou d'autres acteurs comme les commerçants) d'accueillir favorablement une intervention. Un des éléments récurrents des entretiens avec les professionnels de l'aménagement est le potentiel de l'UT en tant qu'outil pour susciter l'« adhésion des citoyens » lorsqu'il est utilisé par la municipalité ou les arrondissements. C'est entre autres une des réalisations *a posteriori* du professionnel qui a travaillé sur le projet de la rue Ontario et le Carré Notre-Dame-des-Victoires. Pour ce dernier, « la plus-value [de l'urbanisme tactique] c'est l'adhésion des citoyens et des commerçants » (P09).

Ainsi, pour plusieurs professionnels, l'UT est un outil permettant de convaincre par l'expérience. De l'avis de la professionnelle qui a mis en place le PIRPP, « dans la mesure où il y a un changement de comportement important, surtout lié à la place de la voiture sur la rue [...] *l'expérience est une des meilleures façons d'aller chercher une adhésion*, un regard positif, des adhérents » (P05, je souligne). À cet égard, l'exemple de la Plaza Limoilou est parlant. Le professionnel de Groupe A / Annexe U impliqué sur le projet explique qu'au début, les citoyens

ont été complètement subjugués par [la transformation de l'espace]. Parce qu'ils se sont dit : « ben voyons donc, fermer notre rue, vous enlevez 8 à 10 cases de stationnement. Qu'est-ce qui va nous arriver ? C'est la fin du monde ». Ils étaient vraiment des opposants au projet on pourrait dire. La première évaluation post-occupationnelle ça ressortait : « eille, on est fâché que vous ayez fermé notre rue ». À la fin de la deuxième année, il y a un de ces résidents-là, disons le plus revendicateur [...], [il] est allé voir l' élu et il a dit : « ça fait les deux étés les plus tranquilles que l'on n'a jamais eus sur notre rue. On aurait dû vous croire ». (P04)

C'est un constat similaire qui ressort de l'expérience du professionnel d'Atelier Urbain dans le projet de la place De Castelnau. Ce dernier explique que la matérialisation de la proposition de design,

ça permet de donner un contrepoids à ceux qui sont contre le projet parce qu'il y a des gens qui deviennent en faveur du projet. Ce que tu ne peux pas avoir quand le projet est sur papier [...] Tu as comme des porte-étendards du projet qui sont vraiment : « nous autres, on le veut » et tu as ceux qui sont encore contre, mais là, à un moment donné, ça donne une légitimité au conseil de dire : « on va aller de l'avant quand même, on a une majorité qui sont pour ». (P08)

Dans le cas du projet De Castelnaud, la « légitimité » d'aller de l'avant a été validée par un référendum portant sur la pérennisation de la place dans lequel 76 % des 1600 répondants se sont déclarés favorables à cette option (Gagné, 2016).

À partir de ces exemples, il apparaît que l'UT peut servir à contrer, dans une certaine mesure, une peur du changement tout à fait normale chez l'être humain en amenant les changements de manière incrémentale dans l'espace de son quotidien grâce à la période de test. Cette méthode semble mieux adaptée à la nature humaine puisque selon le théoricien de l'urbanisme Howell Baum (1999, p. 12), « emotionally, human beings are incrementalists ». Le fait que l'être humain est à la fois rationnel et émotif entraîne le problème que nous ne savons pas toujours ce que nous voulons et que nous sommes très attachés au passé et craintifs envers l'incertitude de l'avenir. Toujours selon Baum (ibid, p. 3), « we do not always know what we want. Moreover, we often want what we know, what we remember familiarly, rather than anything strange, much less anything ultimately unpredictable ». La planification dans le cadre de l'UT laisse alors un temps pour la réflexion, pour l'adaptation, pour l'assimilation du changement. Le projet d'UT peut ainsi faire partie d'une stratégie d'implantation visant à contourner le syndrome « pas dans ma cour » comme certains auteurs l'ont souligné (Lydon et Garcia, 2015; Pfeifer, 2013). Pour le professionnel de Groupe A / Annexe U, le projet d'UT introduit une forme de « contrat social » qui s'installe entre les citoyens, les professionnels et les élus :

je pense qu'à partir du moment où l'urbanisme tactique devient professionnalisé un peu, forcément on sait des affaires les professionnels. Ce n'est jamais notre premier projet. Je veux dire, moi je crois encore aux diplômés. Et dans ce cas-ci, ce qui est intéressant, c'est qu'avec l'urbanisme tactique tu peux leur dire : « ben c'est un projet pilote, laissez-nous vous le démontrer, laissez-nous l'essayer, si ça ne marche pas on va reculer et on ne le fera pas ». Là *il y a comme un contrat social au début qui s'installe* qui dit : « je ne suis pas d'accord », « je pense que c'est une bonne idée », puis tout le monde s'entend pour OK on va l'essayer. Puis « vous me promettez que si... », « oui je vous promets que si ça ne marche pas, on l'enlève et c'est fini ». (P04, je souligne)

Vu ainsi, le projet d'UT sert à démontrer aux citoyens que le design conçu par le professionnel est approprié et qu'il va améliorer la situation actuelle. Le professionnel se base sur son expérience (jugement pratique) et ses connaissances scientifiques acquises, entre autres, grâce à ses études, son « diplôme ». Si l'on revient à Schön (1983), l'expérimentation par

l'action dans ce cas se rapproche de la validation d'hypothèse. Dans ce cas, il est évident que les professionnels adoptent une posture qui n'est pas neutre comme le soulignait le chercheur, puisqu'ils travaillent à démontrer que le projet tel qu'ils l'ont conçu est pertinent, bref que leur hypothèse est valide. Le seul élément pouvant mettre un frein au projet semble être l'opinion publique. Lorsque réalisée selon cette perspective, l'intervention est faite dans le but de laisser un legs matériel à court terme. Avec cette notion de « contrat social », la démonstration se fait toutefois dans une perspective d'ouverture qui permet un retour en arrière advenant une contestation, même si cette éventualité n'est pas souhaitée. L'UT a ainsi le potentiel d'être un outil politique intéressant puisqu'il offre la possibilité de proposer des changements sans trop se commettre. En effet, la réversibilité et la flexibilité de l'UT font en sorte que

l'écu peut même s'en détacher en cas d'échec [...] Mettons que tout le monde se met à chialer : « il manque deux cases de stationnement c'est quoi cette affaire-là ? ». Là, l'écu a beau jeu de dire : « ce n'est qu'un projet pilote, vos commentaires sont appréciés. On va revoir le projet à la lumière de vos commentaires ». Donc l'écu a l'air, sur le coup, d'être extrêmement à l'écoute. Donc l'écu a compris rapidement l'idée du laboratoire [...] il est capable de rapidement dire : « ne vous inquiétez pas, ça peut encore changer cette idée-là ». (P04)

Considérant cette visée, les connaissances produites dans l'espace-temps du projet tactique avec le prototype opérationnel – autant les données empiriques qu'expérientielles – viennent servir d'arguments aux instigateurs⁵⁷ du projet (professionnels et élus). Par exemple, avec le PIRPP, la Ville de Montréal profite du potentiel qu'offre l'UT pour communiquer les retombées des projets. Les connaissances qui émanent des sondages et des comptages sont consignées dans des fiches de projet qui présentent le taux d'appréciation du projet par les citoyens, le nombre de passages et les éléments de mobilier ajoutés (voir annexe 5). La professionnelle du PIRPP précise que

le sondage sert à raffiner le projet, mais il sert aussi beaucoup à l'argumentation [...] Les grandes critiques du milieu commercial que l'on reçoit souvent, baisse d'achalandage sur la rue, oui ou non, qu'est-ce que l'on mesure. Est-ce que s'il y a une hausse ou une baisse c'est associé à la piétonnisation ou si par exemple ça peut être relié à des facteurs météorologiques parce on a les données de température. Ça nous permet aussi de voir l'autre grande critique que l'on reçoit souvent du milieu commercial c'est que l'accessibilité à la rue est réduite parce que l'essentiel de la clientèle vient de l'extérieur en voiture donc là on sait d'où viennent les gens, quels modes de transport ils utilisent. Évidemment la différence entre la perception puis la réalité est souvent immense, mais pour nous c'est des arguments de base que l'on n'avait pas, qu'on prend et que

⁵⁷ D'ailleurs, les connaissances qui vont émerger de l'expérience peuvent servir autant l'argumentaire des professionnels et des citoyens en faveur du projet que celui des opposants. La nécessité de mesurer les impacts des projets tactiques est également très valorisée dans les divers guides à l'usage des citoyens disponibles sur internet (Lydon et Garcia, 2015).

l'on met tout de suite de l'avant. Le débat ne pourra pas être orienté vers ces faits émotifs, non appuyés, voilà les faits. Donc c'est une façon de s'appuyer sur de la donnée finalement. (P05)

Dans cette perspective de démonstration, l'UT semble privilégier la transformation des perceptions sur la transformation des aménagements comme le souligne l'expérience de certains professionnels interrogés. Par exemple, un participant indique que le recours au projet pilote « ça fait évoluer les mentalités, ça fait évoluer les opposants » (P08). Alors qu'un second explique, que pour lui, de son expérience avec le projet de la place De Castelnaud, « *la plus belle réalisation c'est de pouvoir modifier les attitudes des gens au travers l'expérimentation d'un projet* » (P10, je souligne). Dans certains projets, l'UT serait mobilisé spécifiquement à cette fin d'influencer les perceptions. Ce serait le cas dans le projet du PPU Vieux-Saint-Eustache où l'objectif « n'était pas pour s'en servir tant que ça pour influencer la configuration comme pour sensibiliser les gens au fait que c'est un espace partagé » (P08). Le but était donc de faire vivre aux citoyens le concept d'espace partagé que les élus voulaient mettre en place pour que les gens s'habituent graduellement. De l'avis du professionnel d'Atelier Urbain :

[l'expérience] va avoir aidé parce que ça a rentré dans l'esprit des gens qu'on s'en allait vers quelque chose de nouveau. Puis il y a le marché public aussi le samedi qui aidait beaucoup, parce que les gens marchent dans la rue, puis ils se rendent compte que ce n'est pas juste pour les autos, puis ça peut fonctionner. Mais je te dirais que le gros de l'objectif, je pense que c'est plus un objectif de *communication, de sensibilisation, d'adhésion*. (P08, je souligne)

Cette visée fait ressortir que la connaissance dans le projet d'UT est négociée et contestée (Davoudi, 2015) entre plusieurs acteurs (citoyens, commerçants, professionnels, élus). En misant sur la construction de la connaissance en vue de monter un argumentaire, il est légitime de se questionner sur le choix des données récoltées et communiquées par les professionnels. Un projet qui mobiliserait uniquement cette visée pourrait constituer une forme d'instrumentalisation de l'UT en vue d'arriver à une fin établie d'avance. Le prototype opérationnel serait alors une action comprise au sens de la production (*poiêsis*), c'est-à-dire qu'elle est entamée avec une intention précise dès le départ : elle ne vise pas la découverte et l'exploration. Envisagées de la sorte, les connaissances émergeant du projet ne serviraient pas à influencer la prise de décision. L'UT s'éloignerait alors de la planification selon la tradition du *social learning* pour se rapprocher de la tradition de la *policy analysis* où les décisions concernant la finalité du projet sont prises en amont de l'action.

6.1.4 Distinction fondamentale entre les trois visées de l'utilisation de l'urbanisme tactique

Si l'on revient au processus du design et à l'apprentissage, il est possible de noter une distinction fondamentale entre les trois visées de l'utilisation de l'urbanisme tactique. Comme démontré précédemment, l'état intermédiaire avec le prototype influence l'expérience des acteurs (savoir empirique et expérientiel) qui peut influencer à son tour la finalité désirée pour le projet (savoir normatif). Selon les trois visées, le savoir empirique et expérientiel contribue ainsi à ajuster marginalement le prototype, c'est-à-dire sans remise en question profonde des objectifs de départ. Par exemple, cela revient à modifier des éléments de mobilier, ajouter de la végétation, changer la couleur des modules, etc. Dans ce cas, les apprentissages restent en boucle simple (voir figure 28, page 111).

Là où les visées se distinguent, c'est dans la relation avec le savoir normatif. Dans le cas d'un usage visant l'expérimentation et la collaboration, *l'objectif est de transformer le prototype à partir du savoir normatif* afin de prendre ce dernier en considération dans la réflexion et dans la prise de décision. Dans le cadre de ces démarches, l'apprentissage qui ressort de l'état intermédiaire peut être plus profond – en boucle double – et entraîner potentiellement une remise en question du projet jusque dans sa finalité. Alors que dans le cas de la démonstration, *l'objectif est plutôt d'influencer le savoir normatif de la population concernée par le projet à partir du prototype*. Cette visée ne souhaite pas une rétroaction entre le prototype et la vision du projet (savoir normatif) puisque le but est de convaincre les acteurs de la communauté grâce au test que la finalité proposée par les professionnels est convenable. La démarche tactique cherche alors à susciter une adhésion des acteurs à la vision conçue par les experts. Dans ce cas, la prise de décision est alors uniquement influencée marginalement par un processus d'apprentissage en boucle simple.

6.2 Conclusion : les trois visées de l'urbanisme tactique en regard des catégories de savoirs

L'analyse du discours des participants a soulevé qu'en plus des modalités, les visées de l'utilisation de l'urbanisme tactique, envisagé ici comme un outil pluriel, caractérisent et teintent le processus de production de connaissances. Il est important de rappeler que les trois visées ne sont pas exclusives et qu'elles se retrouvent souvent conjointement à des degrés divers dans les projets menés par les professionnels rencontrés. Synthétisant ce qui vient d'être présenté plus haut, le tableau V présente de manière successive les visées en marquant leur influence sur le processus de production de connaissance dans le projet d'UT.

Tableau V : L'urbanisme tactique, un outil pluriel d'expérimentation, de collaboration et de démonstration

Visée	Expérimentation	Collaboration	Démonstration
Objectif	Rechercher et explorer : Trouver le meilleur design, la meilleure utilisation par le test. Questionner la finalité du projet par le test.	Mobiliser et transmettre : Faire participer les citoyens, les acteurs locaux pour maximiser l'intégration des savoirs profanes. Outiller, former, autonomiser les citoyens et les organismes.	Convaincre et faire : Transformer la vision du projet, du site, pour les acteurs en changeant l'expérience et les perceptions afin de réaliser un projet pré-déterminé.
Démarche	Exploratoire	Social	Politique
Temporalité	Court et long terme	Court et long terme	Court terme
Legs	Matériel et immatériel	Matériel et immatériel	Matériel
Principales Catégories de savoirs mobilisées	Savoir empirique, expérimentiel et normatif.	Savoirs profanes (savoir d'usage, savoir professionnel et savoir militant).	Savoir scientifique et performatif.
Caractéristique de la connaissance	Pragmatique et intentionnelle (Davoudi, 2015)	Distribuée et collective (Davoudi, 2015)	Négociée et contestée (Davoudi, 2015)
Caractéristique de l'expérimentation	Test exploratoire (Schön, 1983). L'action (<i>ergon</i>) est envisagée avec une fin ouverte. Elle est utilisée pour influencer la prise de décision.	Test exploratoire (Schön, 1983). L'action (<i>ergon</i>) est envisagée avec une fin ouverte. Elle est utilisée pour influencer la prise de décision.	Validation d'hypothèse (Schön, 1983). L'action est considérée en tant que production (<i>poiësis</i>). Elle est utilisée comme une stratégie d'implantation.
Caractéristiques de l'apprentissage	Apprentissage dans et par l'action. Le professionnel apprend par essai-erreur.	Co-production et partage de la connaissance. Le professionnel apprend des savoirs profanes des citoyens. Les citoyens apprennent au contact du savoir expert.	Primauté du savoir expert sur le savoir profane. Le professionnel communique et sensibilise les citoyens.

Visée	Expérimentation	Collaboration	Démonstration
Articulation de la connaissance à l'action	<i>Social learning</i> (Friedmann, 1987). La relation entre connaissance et action est bidirectionnelle. L'action est intégrée au processus de prise de décision.	<i>Social mobilization</i> (Friedmann, 1987). Informée par le <i>social learning</i> , la planification se fait selon une approche plus horizontale où la connaissance et l'action influencent l'élaboration d'un projet mené par les planificateurs et par la communauté.	<i>Policy analysis</i> (Friedmann, 1987). La connaissance précède l'action. L'action influence marginalement la prise de décision.

L'utilisation de l'urbanisme tactique comme un outil d'expérimentation propose une planification par l'action. Dans cette perspective, l'UT vise à générer des connaissances empiriques et expérientielles autour de l'état intermédiaire nouvellement créé pour bonifier le projet et pour apporter des connaissances qui préciseront la finalité recherchée pour le projet (savoir normatif). Dans cette perspective, son utilisation se fait dans une démarche exploratoire qui a pour objet l'aménagement. La démarche peut se conclure par un legs matériel, mais aussi par un legs immatériel pouvant prendre la forme d'une réflexion plus large autour du projet. Cette visée souligne la caractéristique pragmatique et intentionnelle de la connaissance en mettant de l'avant les résultats de l'expérimentation comme source d'apprentissage, et ce, même en cas de résultats jugés insatisfaisants, en cas d'échecs.

L'utilisation de l'UT comme un outil de collaboration vise un travail conjoint avec les citoyens en multipliant les apports du savoir profane (savoir d'usage, savoir professionnel et savoir militant), mais aussi en assurant un transfert du savoir expert aux citoyens. L'objectif est de faire un projet représentatif de la communauté dans laquelle il est implanté et qui prend en compte les éléments du contexte et les besoins locaux. En misant sur l'échange et la co-construction des connaissances, l'utilisation de l'UT travaille autant à transformer l'aménagement que les relations entre les acteurs. Ainsi, dans cette perspective, l'UT est utilisé dans une démarche sociale qui vise une co-construction de la connaissance plus grande selon une dynamique de partage et d'apprentissage mutuel. Cette visée se base sur le fait que la connaissance est distribuée et collective.

Finalement, l'utilisation de l'UT comme un outil de démonstration vise plutôt à utiliser l'état intermédiaire créé avec le prototype pour transformer les perceptions des acteurs envers le projet pour qu'ils développent un nouveau savoir normatif favorable à celui-ci. L'UT est alors utilisé comme une stratégie d'implantation du projet pour court-circuiter les résistances. Son utilisation se fait davantage dans une démarche politique qui vise une transformation de l'espace urbain à court terme. Cette visée de l'UT montre la connaissance comme étant négociée et contestée puisque cette dernière est construite et mobilisée pour monter un argumentaire afin de convaincre les acteurs d'accepter une proposition élaborée à l'avance. En ce sens et selon cette visée, il y a un préjugé favorable au savoir expert et l'objectif est de faire prédominer le savoir normatif des professionnels sur celui de la population.

Conclusion

L'appropriation de l'urbanisme tactique par les professionnels en aménagement comme outil de planification est un phénomène nouveau qui semble être en voie de consolidation. Provenant de la société civile, l'urbanisme tactique propose la réalisation d'interventions urbaines de manière incrémentale en procédant d'abord par la construction d'un prototype peu coûteux, rapide à mettre en place et facilement adaptable. L'introduction de cette façon de faire moins « traditionnelle » dans le domaine de l'aménagement entraîne des répercussions à différents niveaux dans la pratique des professionnels.

Dans le cadre de cette recherche, j'ai choisi d'observer ce qui caractérise le processus de production de connaissances lorsque l'urbanisme tactique est utilisé par les professionnels dans leurs démarches de planification et de réalisation d'interventions urbaines. Ayant pour terrain le Québec urbain, j'ai mené des entretiens auprès de dix professionnels de l'aménagement qui ont expérimenté avec l'urbanisme tactique pour réaliser des interventions. Les récits de leurs expériences ont mis en relief des aspects importants de la production de connaissances dans ce nouveau contexte.

D'abord, les entretiens ont révélé que l'utilisation de l'urbanisme tactique comme outil de planification ajoute une étape supplémentaire à la démarche de conception de projet. Les professionnels exercent alors une forme de « planification par l'action ». Dans leurs discours, ces derniers insistent sur les apprentissages issus de l'action dans la phase temporaire des projets. Dans plusieurs cas, ces apprentissages ont permis de bonifier la proposition de design si ce n'est de la transformer en profondeur. Selon ces expériences, le projet d'urbanisme tactique s'inscrit dans la tradition de la planification conceptualisée comme *social learning* par Fridemann (1987) où la prise de décision est informée à la fois par le savoir scientifique et technique des professionnels, mais également par les nouvelles connaissances qui sont co-construites avec les citoyens *dans* et *par* l'action.

Dans un deuxième temps, la recension des études sur les différents savoirs utiles à la planification (Alexander, 2005; Davoudi, 2015; Rydin, 2007) et sur les différents savoirs profanes qui y participent (Nez, 2012; Sintomer, 2008) a offert un cadre d'analyse pour identifier et comprendre les connaissances qui émergent et qui se construisent lors des interventions d'urbanisme tactique. En regard des connaissances soulevées par les professionnels de l'aménagement interrogés, l'usage de l'UT influence de manière marquée la catégorie du savoir empirique et expérientiel ainsi que celle du savoir normatif grâce à la matérialisation d'une proposition de design sous la forme d'un prototype opérationnel qui insère un nouvel espace-temps dans la démarche de conception du projet.

Il ressort des entretiens avec les participants que ce nouvel espace-temps offre la possibilité de récolter des connaissances selon quatre modalités propres à la démarche. Premièrement, en conférant un rôle privilégié à l'action comme source d'apprentissage, les professionnels utilisent le prototype pour expérimenter et pour générer des connaissances empiriques sur le nouvel aménagement au moyen de dispositifs d'évaluation comme les comptages, les études de circulation et de fréquentation et les évaluations d'accessibilité universelle. Deuxièmement, l'ajout de cette étape intermédiaire est mis à contribution pour puiser dans le savoir profane des citoyens. La participation publique habituellement orientée autour de la connaissance du lieu pré-intervention et d'une expérience projetée du lieu (souhaits, visions, besoins) peut, grâce au prototype, être enrichie par une expérience alternative du quotidien. Cette expérience nouvelle de l'espace modifie le savoir d'usage en rendant possible un co-diagnostic de la proposition d'aménagement maintenant matérialisée. Cette expérimentation influence alors les souhaits, la vision et les besoins initiaux des citoyens contribuant à préciser la finalité recherchée pour le projet. Troisièmement, le projet pilote offre un lieu et un moment où des discussions et des interactions informelles entre les professionnels et les usagers prennent place. Cet espace permet un travail de terrain (sondage, entretien, observation) qui apporte une compréhension différente du lieu, des usages, des usagers et de l'aménagement. Finalement, la réversibilité du prototype libère les professionnels de certaines contraintes règlementaires et leur donne davantage droit à l'erreur. Ils sont alors à même de faire des expérimentations plus audacieuses qui pourront nourrir le projet et plus largement la pratique de l'aménagement, et ce, même en cas d'échecs.

Finalement, la recherche a démontré que l'urbanisme tactique est un outil pluriel entre les mains des professionnels qui l'utilisent pour poursuivre des visées différentes, le plus souvent de manière simultanée. Mues par des motivations et des objectifs distincts, ces visées façonnent la production de connaissances. L'usage de l'urbanisme tactique peut d'abord se faire selon une visée d'*expérimentation*. La démarche est alors exploratoire. L'inscription du prototype sur le site du projet assure la bonification de la proposition initiale par l'obtention de connaissances empiriques et expérientielles, mais elle alimente aussi la réflexion autour du site grâce aux connaissances normatives enrichies par une expérience alternative du site. Selon cette visée, l'action peut précéder la connaissance dans un objectif de recherche par l'action. Ensuite, l'usage de l'UT peut se faire selon une visée de *collaboration*. Dans ce cas, la démarche est sociale. La planification est menée conjointement avec la communauté pour répondre à ses besoins. L'objectif est alors de multiplier les apports provenant des savoirs profanes (savoir professionnel, savoir militant et savoir d'usage) de manière formelle ou informelle en offrant un contexte favorable à leur émergence, mais aussi de favoriser la transert des savoirs experts

aux citoyens et aux groupes organisés. Finalement, l'urbanisme tactique peut être mobilisé dans une visée de *démonstration*. La matérialisation du projet vise alors la transformation des perceptions et des opinions des usagers et des autres acteurs autour du projet (commerçants, élus, riverains) en tentant de faire accepter une vision du projet élaborée principalement à partir des savoirs experts.

Bien que la recherche ait permis de mieux comprendre ce qui caractérise le processus de production des connaissances dans des interventions où les professionnels utilisent l'urbanisme tactique, elle comporte plusieurs limites. La première est liée à la taille et la composition du groupe de professionnels interviewés. L'utilisation de l'UT par les professionnels québécois étant encore une pratique émergente, le bassin de participants potentiels était restreint et le nombre de ceux recrutés parmi ces derniers pour cette recherche est modeste. En ce qui concerne la composition de ce groupe, malgré les efforts pour diversifier la provenance géographique et institutionnelle des professionnels, l'existence d'un seul programme faisant la promotion d'une approche d'urbanisme tactique au Québec, le Programme d'implantation des rues piétonnes et partagées⁵⁸, a eu pour effet de surreprésenter les projets conçus dans ce cadre. Incidemment, les projets réalisés dans une volonté affirmée de pérennisation dominant dans les expériences des professionnels rencontrés et les projets à fin plus ouverte et incertaine, comme c'est le cas avec le projet Viaduc 375, sont minoritaires. Ensuite, la prépondérance d'un OBNL dans les projets répertoriés, La Pépinière, a eu pour effet de conférer un espace de parole plus grand aux membres de cet organisme qui ont accepté de participer à l'étude.

La seconde limite concerne la méthodologie adoptée qui présente le phénomène sous l'angle de l'expérience des professionnels de l'aménagement et non sous la forme d'études de cas. Ce choix fait en sorte que le mémoire propose davantage une analyse des propos des professionnels qu'une analyse exhaustive des projets. Avec cette méthodologie, le choix des acteurs teinte forcément les résultats puisque les intervenants choisis utilisent l'urbanisme tactique et sont résolument favorables à ce nouvel outil. Un regard différent sur l'adoption de l'UT par les professionnels de l'aménagement émergerait certainement d'une enquête auprès des usagers, citoyens et autres non-professionnels qui vivent ou gravitent autour des projets discutés dans ce mémoire. De même, les professionnels qui ont délibérément choisi de ne pas

⁵⁸ Le programme des Places éphémères à Québec n'était pas encore en place au moment où j'ai débuté mon terrain.

intégrer cette façon de pratiquer l'urbanisme (après en avoir fait ou non l'expérience) pourraient certainement apporter une dimension critique à la recherche sur ce phénomène.

Finalement, il est difficile d'évaluer le plein potentiel de la démarche d'urbanisme tactique menée par des professionnels puisque la professionnalisation est un phénomène encore jeune. Peu de projets ayant suivi cette démarche sont à ce jour complétés. Il sera certes intéressant, voire même nécessaire, pour la recherche en urbanisme de se pencher à nouveau sur ces démarches dans quelques années, lorsque qu'un plus grand nombre d'entre-elles seront arrivées à leur terme.

Une fois cette étude terminée, bien des questions subsistent autour de l'usage de l'urbanisme tactique comme outil de planification. Si ce mémoire a permis de démontrer que son utilisation introduit un nouvel espace-temps pour la production de connaissances, sa pertinence reste encore à prouver, surtout dans un contexte où les fonds publics sont limités. Il est raisonnable de se questionner à savoir si le temps, l'argent et les ressources investis dans le projet d'urbanisme tactique améliorent significativement les résultats du projet permanent. L'UT génère-t-il suffisamment de nouvelles connaissances ou des connaissances d'une qualité suffisante pour que cette approche soit privilégiée ? Dans un même ordre d'idées, la question de la résilience des aménagements réalisés en suivant un processus d'urbanisme tactique subsiste : est-ce que l'aménagement qui a cheminé par une démarche laboratoire sera plus résilient dans le temps qu'un projet conçu sans l'utilisation de cette étape intermédiaire ? Pour répondre à ces questions, il serait pertinent de mener dans quelques années des études afin de comparer des projets résultant des deux types de démarches afin de voir si les premiers résistent mieux à l'épreuve du temps que les seconds.

Quoi qu'il en soit, l'urbanisme tactique demeure un terrain fertile à explorer, et ce, autant par la recherche que par la pratique. À mesure que les professionnels se familiarisent avec l'UT, son utilisation pour produire des connaissances évolue. À titre d'exemple, durant l'été 2018, les professionnels ont expérimenté une approche différente d'utilisation du prototype sur l'avenue Mont-Royal à Montréal. Au lieu d'opter pour une démarche de bonification d'un scénario par itération, les professionnels ont choisi de tester trois configurations et trois aménagements différents durant la période estivale afin de déterminer le scénario le plus apprécié par les résidents et les commerçants (Lopez, 2017). Cette expérience offre une perspective différente sur la production de connaissances qu'il serait intéressant d'étudier parce qu'elle se situe davantage dans l'exploration de scénarios alternatifs plutôt que le raffinement d'un scénario initial. Un second intérêt de la démarche réside dans la décision de l'arrondissement de mandater une psychoacousticienne pour analyser les trois scénarios du

point de vue de l'expérience sonore (Baillargeon, 2018). Cet exemple montre à lui seul que l'urbanisme tactique peut, en tant qu'outil, se décliner sous d'autres modèles et peut, en tant que contexte, intégrer plusieurs dispositifs d'acquisition de connaissances.

Pour conclure, explorer l'urbanisme tactique comme nouveau contexte de production et de transmission des connaissances souligne l'importance pour les professionnels d'être ouverts aux apprentissages qui se font dans et par l'action. C'est pourquoi après cette recherche, je crois qu'il est important de sensibiliser les programmes postsecondaires qui ont pour vocation de former de futurs urbanistes à une meilleure incorporation de cette réalité émergente au sein des cursus académiques existants. C'est ce que, par exemple, Gamez et Sorensen (2014), respectivement professeure d'architecture et de géographie à l'université UNC Charlotte, ont fait dans leur atelier *Community Planning Workshop*. En intégrant des activités de planification communautaire de type *DIY*, leur classe est devenue « an extended research environment aimed not just at “thinking” but also at “doing” » (Gamez et Sorensen, 2014, p. 344). Avec des initiatives de la sorte, l'écart entre la théorie et la pratique dans le domaine de l'enseignement de l'urbanisme est réduit. Ce faisant, les futurs diplômés seraient mieux outillés pour devenir des praticiens réflexifs sensibilisés aux multiples facettes de la connaissance, dont les savoirs profanes. Plus que des experts, les futurs professionnels seraient surtout formés à être des apprenants chevronnés.

Références

- Alexander, E. R. (1984). After Rationality, What? A Review of Responses to Paradigm Breakdown. *Journal of the American Planning Association*, 50(1), 62-69. doi : 10.1080/01944368408976582
- Alexander, E. R. (1994). The Non-Euclidean Mode of Planning What Is It to Be? *Journal of the American Planning Association*, 60(3), 372-376. doi : 10.1080/01944369408975594
- Alexander, E. R. (2005). What Do Planners Need to Know? Identifying Needed Competencies, Methods, and Skills. *Journal of Architectural and Planning Research*, 22(2), 91-106.
- Alexander, E. R. (2008). The Role of Knowledge in Planning. *Planning Theory*, 7(2), 207-210. doi : 10.1177/1473095208090435
- Alexander, E. R. (2016). There Is No Planning—Only Planning Practices: Notes for Spatial Planning Theories. *Planning Theory*, 15(1), 91-103. doi : 10.1177/1473095215594617
- Arab, N. (2007). À quoi sert l'expérience des autres ? « Bonnes pratiques » et innovation dans l'aménagement urbain. *Espaces et sociétés*, 131(4), 33-47. doi : 10.3917/esp.131.0033
- Argyris, C. (1976). Single-Loop and Double-Loop Models in Research on Decision Making. *Administrative Science Quarterly*, 21(3), 363-375. doi : 10.2307/2391848
- Arlt, P. (2006). Urban Planning and Interim Use. Dans F. Haydn et R. Temel (dir.), *Temporary Urban Spaces: Concepts for the Use of City Spaces* (p. 39-47). Basel : Birkhäuser.
- Arnstein, S. (1969). A Ladder of Citizen Participation. *Journal of the American Institute of Planners*, 35(4), 216-224. doi : 10.1080/01944366908977225
- Arrondissement Le Plateau—Mont-Royal. (2013, 22 mai). Le Plateau—Mont-Royal se dote d'un espace naturel protégé : le Champ des Possibles. Repéré à https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/ARROND_PMR_FR/MEDIA/DOCUMENTS/SVE_CHAMP_POSSIBLES.PDF
- Arrondissement Villeray—Saint-Michel-Parc-Extension. (2014). *Procès-verbal de la séance ordinaire du conseil d'arrondissement tenue le mardi 3 juin 2014 à 19 h*. Repéré à https://ville.montreal.qc.ca/documents/Adi_Public/CA_Vsm/CA_Vsm_PV_ORDI_2014-06-03_19h00_FR.pdf
- Bachir, L., Dinh, S., Dreuil, M., Krier, C. et Théron, E. (2017). URBANISME TEMPORAIRE Définitions, acteurs, outils et enjeux. Repéré à https://docs.wixstatic.com/ugd/b94efa_4b8e94bb7cc74be5893efbf588446228.pdf
- Bacqué, M.-H. et Gauthier, M. (2011). Participation, urbanisme et études urbaines. Quatre décennies de débats et d'expériences depuis « A ladder of citizen participation » de S. R. Arnstein. *Participations*, 1(1), 36-66. doi : 10.3917/parti.001.0036
- Baillargeon, S. (2018, 4 août). Faire grands et petits bruits. *Le Devoir*. Repéré à <https://www.ledevoir.com/societe/533839/les-etudes-savantes-sur-montreal-comme-paysage-sonore>
- Barron, J. (2018, 13 juillet). Lounge in Them. Dash Through Them. But Don't Call Them Parks. The New York Times. Repéré à

- <https://www.nytimes.com/2018/07/13/nyregion/lounge-in-them-dash-through-them-but-dont-call-them-parks.html>
- Blau, E. (2011). City as Open Work. Dans *Insidious Urbanism* (p. 59-63). Repéré à https://issuu.com/tarp/docs/tarp_insidious_urbanism_web/3
- Blondiaux, L. (2001). La délibération, norme de l'action publique contemporaine ? *Revue Projet*, 268(4), 81-90. doi : 10.3917/pro.268.0081
- Bradley, K. (2015). Open-Source Urbanism: Creating, Multiplying and Managing Urban Commons. *FOOTPRINT*, 91-108. doi : 10.7480/footprint.9.1.901
- Bródy, L. S. (2016). Hail to the Temporary: What Vacancy Can Offer to the Contemporary City, Note de recherche en ligne repérée à https://www.researchgate.net/publication/309428936_Hail_to_the_temporary_What_vacancy_can_offer_to_the_contemporary_city. doi : 10.13140/RG.2.2.24639.92326
- Brown, T. (2010). L'esprit design : le design thinking change l'entreprise et la stratégie. Paris : Pearson.
- Brownill, S. et Parker, G. (2010). Why Bother with Good Works? The Relevance of Public Participation (s) in Planning in a Post-Collaborative Era. *Planning, Practice & Research*, 25(3), 275-282. doi : 10.1080/02697459.2010.503407
- Certeau, M. de. (1990). *Arts de Faire* (Nouv. éd.; édité par L. Giard). Paris : Gallimard.
- Cha, J. (2017). Petits et Grands Projets. *ARQ : la revue d'architecture*, (180), 5.
- Chevrier, J. (2009). La spécification de la problématique. Dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (5e édition). Québec : Presses de l'Université du Québec.
- City of San Francisco. (2018). San Francisco Parklet Manual (Version 3.0). Repéré à http://pavementtoparks.org/wp-content/uploads/Parklet_Manual_2018-FINAL_upload.pdf
- Comte-Sponville, A. (2013). Action; Connaissance; Praxis; Savoir. Dans Comte-Sponville, A. (dir.), *Dictionnaire Philosophique* (4e édition revue et augmentée). Paris : PUF.
- Courage, C. (2013). The Global Phenomenon of Tactical Urbanism as an Indicator of New Forms of Citizenship. *Engage in the Visual Arts*, 32, 88-97.
- Creswell, J. W. (2007). Five qualitatives approaches to inquiry. Dans *Qualitative inquiry & research design: choosing among five approaches* (2e édition, p. 53-84). Londres : Sage Publications.
- Crombez, R. (2014). *La Ville sans Urbanistes ?* (Mémoire de maîtrise). Université de Lille 1, Lille. Repéré à <https://fr.slideshare.net/RmiCrombez/la-ville-sans-urbanistes-urbanisme-tactique-en-amrique-du-nord-mmoire-de-stage-master2>
- Davidoff, P. (1965). Advocacy and Pluralism in Planning. *Journal of the American Institute of Planners*, 31(4), 331-338. doi : 10.1080/01944366508978187.
- Davidson, M. M. (2013). Tactical Urbanism, Public Policy Reform, and 'innovation Spotting' by Government: From Park(Ing) Day to San Francisco's Parklet Program (Mémoire de

- maîtrise). Massachusetts Institute of Technology, Cambridge. Repéré à <http://dspace.mit.edu/handle/1721.1/81628>
- Davoudi, S. (2015). Planning as Practice of Knowing. *Planning Theory*, 14(3), 316-331.
doi : 10.1177/1473095215575919
- Deslandes, A. (2012, 14 février). What Do Pop-up Shops and Homelessness Have in Common? *The Global Urbanist*. Repéré à <http://globalurbanist.com/2012/02/14/diy-urbanism-homelessness>.
- Deslandes, A. (2013). Exemplary Amateurism: Thoughts on DIY Urbanism. *Cultural Studies Review*, 19(1), 216-27. doi : 10.5130/csr.v19i1.2481
- Deslauriers, J.-P. et Kérisit, M. (1997). Le devis de recherche qualitative. Dans *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques* (p. 86-109). Montréal : Gaëtan Morin.
- Douay, N. (2012). L'activisme urbain à Montréal : des luttes urbaines à la revendication d'une ville artistique, durable et collaborative. *L'Information géographique*, 76(3), 83-96.
doi : 10.3917/lig.763.0083
- Douay, N. et Prévot, M. (2014). Park (Ing) Day : label international d'un activisme édulcoré ? *Environnement Urbain/Urban Environment*, 8. Repéré à <http://eue.revues.org/303>
- Douay, N. et Prévot, M. (2016). Circulation d'un modèle urbain "alternatif" ? *EchoGéo*, 36, 1-22. doi : 10.4000/echogeo.14617. Repéré à <http://echogeo.revues.org/14617>
- Douglas, G. C. C. (2014). Do-It-Yourself Urban Design: The Social Practice of Informal « Improvement » Through Unauthorized Alteration. *City & Community*, 13(1), 5-25.
doi : 10.1111/cico.12029
- Douglas, G. C. C. (2016). The Formalities of Informal Improvement: Technical and Scholarly Knowledge at Work in Do-It-Yourself Urban Design. *Journal of Urbanism: International Research on Placemaking and Urban Sustainability*, 9(2), 117-134.
doi : 10.1080/17549175.2015.1029508
- Ethier, G. (2017). Le prototype, c'est le projet. *ARQ : la revue d'architecture*, (180), 7-9.
- Finn, D. (2014). DIY Urbanism: Implications for Cities. *Journal of Urbanism: International Research on Placemaking and Urban Sustainability*, 7(4), 381-398.
doi : 10.1080/17549175.2014.891149
- Forester, J. (1999). *The Deliberative Practitioner : Encouraging Participatory Planning Processes*. Cambridge : MIT Press.
- Fournier, L.-M. et Rocher, S. (2013, décembre). De l'urbanisme tactique à l'urbanisme prototypique et synchronique [Billet de blogue]. Repéré à <http://www.latelierurbain.com/?p=3298>
- Freeman, R. (2007). Epistemological Bricolage: How Practitioners Make Sense of Learning. *Administration & Society*, 39(4), 476-496. doi : 10.1177/009539970730185
- Friedmann, J. (1987). *Planning in the Public Domain: From Knowledge to Action*. Princeton : Princeton University Press.

- Friedmann, J. (1993). Toward a Non-Euclidian Mode of Planning. *Journal of the American Planning Association*, 59(4), 482-485. doi : 10.1080/01944369308975902
- Friedmann, J. (1994). The Utility of Non-Euclidean Planning. *Journal of the American Planning Association*, 60(3), 377-379. doi : 10.1080/01944369408975595
- Friedmann, J. et Hudson, B. (1974). Knowledge and Action: A Guide to Planning Theory. *Journal of the American Institute of Planners*, 40(1), 2-16.
doi : 10.1080/01944367408977442
- Gamez, J. L. S. et Sorensen, J. (2014). No More Waiting for Superman: Teaching DIY Urbanism and Reflexive Practice. *Journal of Urbanism: International Research on Placemaking and Urban Sustainability*, 7(4), 333-350. doi : 10.1080/17549175.2014.909516
- Godin, C. (2004). Action; Connaissance; Pratique; Savoir. Dans Godin, C. (2004). *Dictionnaire de Philosophie*. Paris : Fayard.
- Greco, J. (2012). From Pop-UP to Permanent. *Planning*, 78(9), 14-18.
- Hancox, D. (2014, 21 février). Fuck Your Pop-Up Shops [Billet de blogue]. *VICE*.
http://www.vice.com/en_uk/read/shipping-container-elephant-park-dan-hancox
- Healey, P. (1997). Collaborative Planning: Shaping Places in Fragmented Societies. Vancouver : UBC Press.
- Innes, J. E. (1995). Planning Theory's Emerging Paradigm: Communicative Action and Interactive Practice. *Journal of Planning Education and Research*, 14(3), 183-189.
doi : 10.1177/0739456X9501400307
- Innes, J. E. (2004). Consensus Building: Clarifications for the Critics. *Planning theory*, 3(1), 5-20. doi : 10.1177/1473095204042315
- Iveson, K. (2013). Cities within the City: Do-It-Yourself Urbanism and the Right to the City. *International Journal of Urban and Regional Research*, 37(3), 941-956.
doi : 10.1111/1468-2427.12053
- Iwińska, K. (2017). *Towards Better Participatory Planning: Guide to Place-Making* (Thèse de doctorat). Utrecht University, Utrecht. Repéré à <https://dspace.library.uu.nl/handle/1874/358758>
- Kaufmann, J.-C. et Singly, F. de. (2004). L'entretien compréhensif. Paris : Armand Collin
- Kent, E. (2013, 4 septembre). Toward Place Governance: What If We Reinvented Civic Infrastructure Around Placemaking? Repéré à <https://www.pps.org/article/toward-place-governance-civic-infrastructure-placemaking>
- Krivý, M. et Kaminer, T. (2013). Introduction: The Participatory Turn in Urbanism. *FOOTPRINT*, 7(2), 1-6. doi : 10.7480/footprint.7.2.766
- LaFrombois, M. H. (2015). Blind Spots and Pop-up Spots: A Feminist Exploration into the Discourses of Do-It-Yourself (DIY) Urbanism. *Urban Studies*, 1-16.
doi : 10.1177/0042098015604078
- Lane, M. (2005). Public Participation in Planning: An Intellectual History. *Australian Geographer*, 36(3), 283-299. doi : 10.1080/00049180500325694

- Lefebvre, H. (1968). *Le droit à la ville*. Paris : Anthropos.
- Lehrer, K. (1990). *Theory of Knowledge*. Boulder : Westview Press.
- Lehtovuori, P. et Ruoppila, S. (2012). Temporary Uses as Means of Experimental Urban Planning. *SAJ - Serbian Architectural Journal*, 4, 29-53. Repéré à https://www.researchgate.net/publication/275259733_Temporary_uses_as_means_of_experimental_urban_planning
- Létourneau, J. (2006). Comment mener une enquête auprès d'informateurs. Dans *Le coffre à outils du chercheur débutant : guide d'initiation au travail intellectuel* (Nouv. éd. rev., augm. et mise à jour, p. 161-173). Montréal : Boréal.
- Lopez, C. (2017, 4 octobre). Des projets éphémères sur le terrain de l'ancienne station-service. *Journal Métro*. Repéré à <http://journalmetro.com/local/le-plateau-mont-royal/actualites/1207595/des-projets-ephemeres-pour-embellir-le-terrain-de-lancienne-station-service/>
- Lydon, M. (2011, 13 avril). The Difference Between Tactical and DIY Urbanism. *Pattern Cities*. Repéré à <http://patterncities.com/archives/284>
- Lydon, M., Bartman, D., Woudstra, R. et Khawarзад, A. (2011). *Tactical Urbanism, Short Term Action, Long Term Change, Volume 1, the Street Plan Collaborative*. Repéré à <http://tacticalurbanismguide.com/guides/tactical-urbanism-volume-1/>
- Lydon, M., Bartman, D., Woudstra, R. et Khawarзад, A. (2012). *Tactical Urbanism, Short Term Action, Long Term Change, Volume 2*. Repéré à <http://tacticalurbanismguide.com/guides/tactical-urbanism-volume-2/>
- Lydon, M. et Garcia, A. (2015). *Tactical Urbanism: Short-Term Action for Long-Term Change*. Washington : Island Press.
- Mailhot-Léonard, M. (2015). Les pratiques des usagers dans les friches urbaines végétalisées et leurs facteurs d'influence : analyse de deux cas montréalais (Mémoire de maîtrise). Université de Montréal, Montréal. Repéré à <https://papyrus.bib.umontreal.ca/xmlui/handle/1866/11771>
- Marshall, W. E., Duvall, A. L. et Main, D. S. (2016). Large-Scale Tactical Urbanism: The Denver Bike Share System. *Journal of Urbanism: International Research on Placemaking and Urban Sustainability*, 9(2), 135-147. doi : 10.1080/17549175.2015.1029510
- Merker, B. (2010). Taking Place: Rebar's Absurd Tactics in Generous Urbanism. Dans Hou, J. (dir.) *Insurgent Public Space: Guerrilla Urbanism and the Remaking of Contemporary Cities*. New York : Routledge.
- Metcalfe, J. (2017, 15 mars). Portland's Anarchists Want to Dismantle the State, Also Fix Your Potholes [Billet de blogue]. Repéré à <https://www.citylab.com/politics/2017/03/portland-anarchists-want-to-fix-your-streets-potholes/519588/>
- Morris, D. Z. (2016, 21 janvier). How Cities Are Becoming More Like Startups [Billet de blogue]. Repéré à <http://fortune.com/2016/01/21/cities-are-learning-to-think-like-startups/>

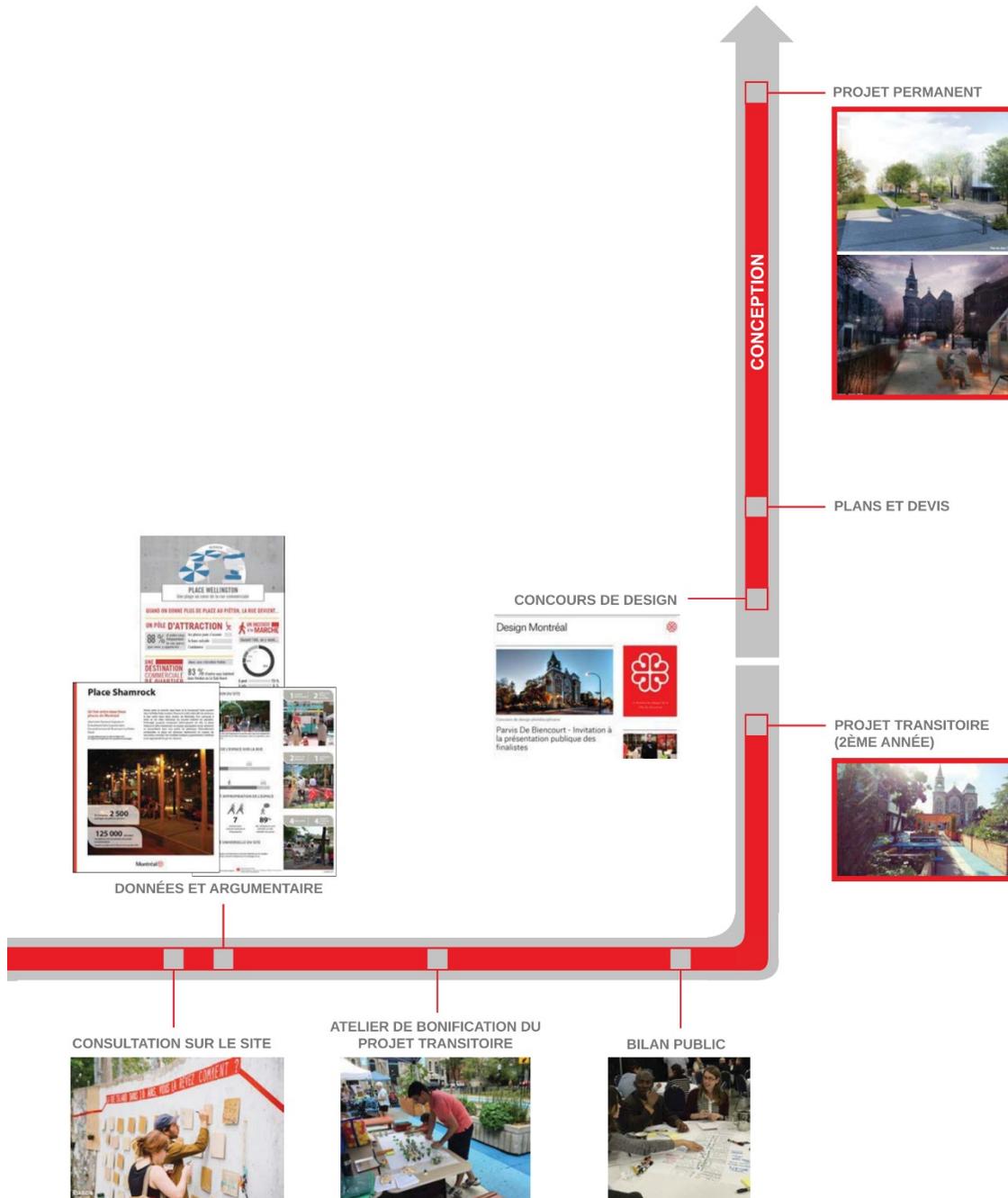
- Mould, O. (2014). Tactical Urbanism: The New Vernacular of the Creative City. *Geography Compass*, 8(8), 529-539. doi : 10.1111/gec3.12146
- Nédélec, P. (2017). De nouveaux mots pour de nouvelles modalités de fabrication de la ville ? Initiatives citoyennes d'aménagement des espaces publics. *L'Information géographique*, 81(3), 94-107. doi : 10.3917/lig.813.0094
- Nettler, J. (2012, 27 février). Top Planning Trends of 2011-2012 [Billet de blogue]. Repéré à <https://www.planetizen.com/node/54838>
- Nez, H. (2012). Nature et légitimités des savoirs citoyens dans l'urbanisme participatif. Une enquête ethnographique à Paris. *Sociologie*, 2(4), 387-404. doi : 10.3917/socio.024.0387
- O'Connell, K. (2013). Newest Urbanism. *Architect*, 102(7), 38-40. Repéré à https://www.residentialarchitect.com/aia-architect/aiafuture/newest-urbanism_o
- Özdirlik, B. et Terrin, J.-J. (2015). *La conception en question : la place des usagers dans les processus de projets*. La Tour d'Aigues : Éditions de l'Aube.
- Pfeifer, L. (2013, octobre). *Tactical Urbanism and the Role of Planners* (Mémoire de maîtrise). McGill University, Montréal. Repéré à http://digitool.library.mcgill.ca/R/?func=dbin-jump-full&object_id=122602&local_base=GEN01-MCG02
- Project for Public Spaces (s.d). The Lighter, Quicker, Cheaper Transformation of Public Spaces. Repéré à <https://www.pps.org/article/lighter-quicker-cheaper>
- Racine, F. (2017). Urbanisme participatif et codesign à Montréal : la démarche « Imaginons la place Gérald-Godin ! ». *RIURBA*. Repéré à <http://riurba.net/Revue/urbanisme-participatif-et-codesign-a-montreal-la-demarche-imaginons-la-place-gerald-godin/>
- Regroupement des éco-quartiers (s.d.). Ruelle verte. Repéré à https://www.eco-quartiers.org/ruelle_verte
- Ries, E. (s.d.). The Lean Startup. The Movement That Is Transforming How New Products Are Built And Launched. Repéré à <http://theleanstartup.com/>
- Rittel, H. W. J. et Webber, M. M. (1973). Dilemmas in a General Theory of Planning. *Policy Sciences*, 4(2), 155-169. doi : 10.1007/BF01405730
- Rivard, É. (2017). Le projet transitoire. *ARQ : la revue d'architecture*, (180), 11-13.
- Rydin, Y. (2007). Re-Examining the Role of Knowledge within Planning Theory. *Planning theory*, 6(1), 52-68. doi : 10.1177/1473095207075161
- Sadik-Khan, J. et Solomonow, S. (2016). *Streetfight: Handbook for an Urban Revolution*. New York : Viking.
- Saldaña, J. (2009). *The Coding Manual for Qualitative Researchers*. London : Sage.
- Sandercock, L. (1998). *Towards Cosmopolis: Planning for Multicultural Cities*. New York ; Toronto : John Wiley.
- Savoir-Zajc, L. (2009). L'entrevue semi-dirigée. Dans B. Gauthier (dir.), *Recherche sociale : de la problématique à la collecte des données* (5e éd., p. 337-360). Québec : Presses de l'Université du Québec.

- Schön, D. A. (1983). *The Reflective Practitioner: How Professionals Think in Action*. New York : Basic Books.
- Simon, H. A. (1996). *The Sciences of the Artificial* (3e éd.). Cambridge : MIT press.
- Sintomer, Y. (2008). Du savoir d'usage au métier de citoyen ? *Raisons politiques*, (31), 115-133. doi : 10.3917/rai.031.0115
- Talen, E. (2015). Do-It-Yourself Urbanism: A History. *Journal of Planning History*, 14(2), 135-148. doi : 10.1177/1538513214549325
- Temel, R. (2006). The Temporary in the City. Dans F. Haydn et R. Temel (dir.), *Temporary Urban Spaces: Concepts for the Use of City Spaces* (p. 55-61). Basel : Birkhäuser.
- Vachon, G., Rivard, É. et Boulianne, A. (2015). La micro-intervention pour comprendre, révéler et faire l'espace public. *Inter: Art actuel*, (120), 8-13. Repéré à <https://www.erudit.org/fr/revues/inter/2015-n120-inter01823/77837ac/>
- Viganò, P. (2014). *Les territoires de l'urbanisme : le projet comme producteur de connaissance* (Nouv. éd.). Genève : MétisPresses.
- Ville de Montréal. (2015). *Programme d'implantation de rues piétonnes ou partagées*. Repéré à https://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/TRANSPORTS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/PROGRAMME_RUES_PIETONNES_2016.PDF
- Ville de Montréal. (2016). *Place De Castelnau*. Repéré à http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/TRANSPORTS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/FICHE_PROJET_PLACE_DE_CASTELNAU.PDF
- Ville de Montréal. (2018). *Aménagement transitoire des rues de Montréal. Catalogue d'inspirations*. Repéré à http://ville.montreal.qc.ca/pls/portal/docs/PAGE/TRANSPORTS_FR/MEDIA/DOCUMENTS/CATALOGUEINSPIRATIONS_20180622.PDF
- Ville de Québec. (s.d.). *Places Éphémères*. Repéré à <https://www.ville.quebec.qc.ca/citoyens/art-culture/lieux-animation/places-ephemeres/index.aspx>.
- Wortham-Galvin, B. D. (2014). An Anthropology of Urbanism: How People Make Places (and What Designers and Planners Might Learn from It). *FOOTPRINT*, 7(2), 21-40. doi : doi.org/10.7480/footprint.7.2.768
- Zeiger, M. (2011, janvier). The Interventionist's Toolkit: 1 [Billet de blogue]. Repéré à <https://placesjournal.org/article/the-interventionists-toolkit/>
- Zeiger, M. (2012, mars). The Interventionist's Toolkit: 4 [Billet de blogue]. Repéré à <https://placesjournal.org/article/the-interventionists-toolkit-project-map-occupy/>
- Zeisel, J. (2006). *Inquiry by Design: Environment, Behavior, Neuroscience in Architecture, Interiors, Landscape, and Planning* (éd. rév.). New York : W.W. Norton & Company.
- Zimmerman, M. (2015). We Own This City: Tactical Urbanism Projects Are Popping up Nationwide. *Planning*, 81(7), 30.

Annexes

Annexe 1 – Parcours d'un projet dans le cadre du PIRPP (Ville de Montréal, 2018, p. 8-9)





Annexe 2 – Certificat éthique



Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche

6 juillet 2017

Monsieur Mathieu Émond
Candidat à la maîtrise
Faculté de l'Aménagement

OBJET: Approbation éthique

M. Mathieu Émond,

Le *Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche (CPER)* a étudié le projet de recherche intitulé « Quand les professionnels de l'aménagement s'approprient l'urbanisme tactique : nouvelle perspective pour le processus de production de la connaissance en urbanisme » et a délivré le certificat d'éthique demandé suite à la satisfaction des exigences précédemment émises.

Notez qu'il y apparaît une mention relative à un suivi annuel et que le certificat comporte une date de fin de validité. En effet, afin de répondre aux exigences éthiques en vigueur au Canada et à l'Université de Montréal, nous devons exercer un suivi annuel auprès des chercheurs et étudiants-chercheurs.

De manière à rendre ce processus le plus simple possible et afin d'en tirer pour tous le plus grand profit, nous avons élaboré un court questionnaire qui vous permettra à la fois de satisfaire aux exigences du suivi et de nous faire part de vos commentaires et de vos besoins en matière d'éthique en cours de recherche. Ce questionnaire de suivi devra être rempli annuellement jusqu'à la fin du projet et pourra nous être retourné par courriel. La validité de l'approbation éthique est conditionnelle à ce suivi. Sur réception du dernier rapport de suivi en fin de projet, votre dossier sera clos.

Il est entendu que cela ne modifie en rien l'obligation pour le chercheur, tel qu'indiqué sur le certificat d'éthique, de signaler au CPER tout incident grave dès qu'il survient ou de lui faire part de tout changement anticipé au protocole de recherche.

Nous vous prions d'agréer, Monsieur, l'expression de nos sentiments les meilleurs,



Jean Poupart, Président
Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche (CPER)
Université de Montréal

JP/RS/rs

c.c. Gestion des certificats, BRDV

Danielle Labbé, Professeure adjointe, Urbanisme et architecture de paysage - Faculté de l'aménagement
Juan Torrès, professeur agrégé,
Danielle Vinnet

p.j. Certificat CPER-17-070-D

adresse postale

3744 Jean-Brillant, B-430-8
C.P. 6128, succ. Centre-ville
Montréal QC H3C 3J7
www.cper.umontreal.ca

Téléphone : 514-343-6111 poste 1896
cper@umontreal.ca

CERTIFICAT D'APPROBATION ÉTHIQUE

Le Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche (CPEP), selon les procédures en vigueur, en vertu des documents qui lui ont été fournis, a examiné le projet de recherche suivant et conclu qu'il respecte les règles d'éthique énoncées dans la Politique sur la recherche avec des êtres humains de l'Université de Montréal.

Projet	
Titre du projet	Quand les professionnels de l'aménagement s'approprient l'urbanisme tactique : nouvelle perspective pour le processus de production de la connaissance en urbanisme
Étudiant requérant	Mathieu Émond  Candidat à la maîtrise, Faculté de l'Aménagement, Université de Montréal
Financement	
Organisme	Non financé
Programme	--
Titre de l'octroi si différent	--
Numéro d'octroi	--
Chercheur principal	--
No de compte	--
Approbation reconnue	
Approbation émise par	non
Certificat:	s.o.

MODALITÉS D'APPLICATION

Tout changement anticipé au protocole de recherche doit être communiqué au CPEP qui en évaluera l'impact au chapitre de l'éthique.

Toute interruption prématurée du projet ou tout incident grave doit être immédiatement signalé au CPEP.

Selon les règles universitaires en vigueur, un suivi annuel est minimalement exigé pour maintenir la validité de la présente approbation éthique, et ce, jusqu'à la fin du projet. Le questionnaire de suivi est disponible sur la page web du CPEP.


Jean Poupart, Président
Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche
Université de Montréal

6 juillet 2017
Date de délivrance

1 août 2018
Date de fin de validité

Annexe 3 – Formulaire de consentement



FORMULAIRE D'INFORMATION ET DE CONSENTEMENT — ENTREVUE « Quand les professionnels de l'aménagement s'approprient l'urbanisme tactique : nouvelles perspectives pour le processus de production de la connaissance en urbanisme »

Qui dirige ce projet?

Moi, Mathieu Emond. Je suis étudiant à la M. Sc. A. en aménagement à l'Université de Montréal. Mes codirecteurs de recherche sont Danielle Labbé et Juan Torres, professeurs à l'École d'urbanisme et d'architecture de paysage.

Décrivez-moi ce projet.

Mon projet a pour but de mettre en évidence le processus de production de la connaissance dans le contexte de projets utilisant l'urbanisme tactique et menés par des professionnels de l'aménagement. Plus précisément, je cherche à identifier les types de savoirs produits, leurs sources et les modalités à travers lesquelles ils sont générés et transmis dans ce contexte particulier. Pour réaliser mon projet, je souhaite mener des entrevues avec 6 à 8 professionnels comme vous.

Si je participe, qu'est-ce que j'aurai à faire?

Vous aurez à participer à une entrevue avec moi durant laquelle je vous poserai des questions sur les projets utilisant des méthodes d'urbanisme tactique auxquels vous avez pris part. Les questions porteront sur le déroulement des projets, les acteurs impliqués, les méthodes utilisées et le suivi des réalisations. Les questions s'adressent à vous à titre de professionnel et non à vous en tant que représentant pour l'organisme ou l'entreprise pour laquelle vous travaillez. L'entrevue devrait durer environ 60 minutes et avec votre permission, je vais procéder à un enregistrement audio afin de pouvoir ensuite transcrire ce que vous m'aurez dit pour m'assurer de ne rien oublier et de rester fidèle à vos propos. Si vous préférez que je ne vous enregistre pas, je pourrai simplement prendre des notes.

Y a-t-il des risques ou des avantages à participer à cette recherche?

Il n'y a aucun risque à répondre à mes questions. Vous ne recevrez aucune compensation pour votre participation et vous n'en retirerez aucun avantage personnel. Votre participation pourrait cependant nous aider à mieux comprendre le processus de production de la connaissance chez les professionnels dans le contexte de projets utilisant l'urbanisme tactique.

Que ferez-vous avec mes réponses?

Je vais analyser l'ensemble des réponses que tous les participants m'auront données afin d'essayer de voir s'il y a des éléments récurrents, d'un professionnel à l'autre et d'un projet à l'autre, dans l'expérience vécue en regard à la production et au partage des connaissances. Les résultats feront partie de mon mémoire de maîtrise.

Est-ce que mes données personnelles seront protégées?

Votre nom ne sera jamais publié ou communiqué. Toutefois, certaines données implicites essentielles à la recherche seront utilisées pour décrire les contextes des projets (nom du projet, emplacement, acteurs impliqués, etc.) et pour faire un portrait des professionnels (parcours scolaire et professionnel). **À partir de ces données, il pourrait être possible de vous identifier.** Le choix des informations utilisées sera fait minutieusement pour minimiser la possibilité d'identification des participants tout en permettant de nourrir convenablement la recherche.

Les renseignements recueillis lors de l'entrevue seront conservés de manière confidentielle. Les enregistrements et les transcriptions seront gardés sur mon ordinateur personnel protégé par un mot de passe et seuls mes codirecteurs de recherche et moi-même en prendrons connaissance. Les enregistrements seront détruits une fois les transcriptions complétées et validées. Ensuite, je ne conserverai que les réponses transcrites, mais sans aucune information concernant les personnes qui me les auront données.

Est-ce que je suis obligé de répondre à toutes les questions et d'aller jusqu'au bout?

Non! Vous pouvez décider de ne pas répondre à une ou plusieurs questions. Vous pouvez aussi à tout moment décider que vous ne voulez plus participer à l'entrevue et que vous abandonnez le projet. Dans ce cas, vous pourrez même me demander de ne pas utiliser vos réponses pour ma recherche et de les détruire. Cependant, une fois que le processus de publication des données sera mis en route, je ne pourrai pas détruire les analyses et les résultats portant sur vos réponses.

Est-ce que j'aurai accès aux résultats de la recherche?

Oui. Une fois la recherche terminée, un document abrégé présentant les résultats vous sera envoyé pour vous informer des conclusions générales. Vous pourrez également obtenir la version intégrale de la recherche qui prendra la forme d'un mémoire de maîtrise en communiquant directement avec le chercheur étudiant ou en consultant le site <https://papyrus.bib.umontreal.ca> où le mémoire sera déposé et accessible librement.

À qui puis-je parler si j'ai des questions durant l'étude?

Pour toute question, vous pouvez me contacter au numéro suivant [REDACTED] ou à l'adresse suivante m.emond@umontreal.ca.

Ce projet a été approuvé par le Comité plurifacultaire d'éthique de la recherche de l'Université de Montréal. Pour toute préoccupation sur vos droits ou sur les responsabilités des chercheurs concernant votre participation à ce projet, vous pouvez contacter le comité par téléphone au 514 343-6111 poste 1896 ou par courriel l'adresse CPER@umontreal.ca ou encore consulter le site Web : <http://recherche.umontreal.ca/participants>.

Si vous avez des plaintes concernant votre participation à cette recherche, vous pouvez communiquer avec l'ombudsman (c'est un « protecteur des citoyens ») de l'Université de Montréal, au numéro de téléphone 514-343-2100 ou à l'adresse courriel ombudsman@umontreal.ca (l'ombudsman accepte les appels à frais virés).

Comment puis-je donner mon accord pour participer à l'étude?

En signant ce formulaire de consentement et en me le remettant. Je vous laisserai une copie du formulaire que vous pourrez conserver afin de vous y référer au besoin.

CONSENTEMENT

Déclaration du participant

- Je comprends que je peux prendre mon temps pour réfléchir avant de donner mon accord ou non à ma participation.
- Je peux poser des questions à l'équipe de recherche et exiger des réponses satisfaisantes.
- Je comprends qu'en participant à ce projet de recherche, je ne renonce à aucun de mes droits ni ne dégage les chercheurs de leurs responsabilités.
- J'ai pris connaissance du présent formulaire d'information et de consentement et j'accepte de participer au projet de recherche.

Je consens à ce que l'entrevue soit enregistrée : Oui Non

Signature du participant : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Engagement du chercheur étudiant

J'ai expliqué les conditions de participation au projet de recherche au participant. J'ai répondu au meilleur de ma connaissance aux questions posées et je me suis assuré de la compréhension du participant. Je m'engage, avec l'équipe de recherche, à respecter ce qui a été convenu au présent formulaire d'information et de consentement.

Signature du chercheur étudiant : _____ Date : _____

Nom : _____ Prénom : _____

Une copie du présent formulaire m'a été remise.

Annexe 4 – Guide d’entretien

Expliquer le déroulement (durée, enregistrement, consentement, questions)
 (Mise en marche de l’enregistrement audio)
 Expliquer mon projet (objectifs, intérêts, question de recherche, pertinence)
 Définir UT

1. Parcours professionnel et académique?	- Emplois, écoles, implications
2. Nommez quelques projets d’UT <i>Pourquoi ce sont des projets d’UT?</i>	- Caractéristiques <i>processus et matérialité</i>
3. Sélectionnez les plus aboutis (1 ou 2) → Histoire de ces projets?	- Nom - Localisation - Principaux acteurs - Contexte

4. De qui provenait l’initiative d’utiliser UT? - Accueille démarche UT?	- Leader - Réticence, peurs et questionnements - Intérêts, idées préconçues - Acceptation
5. Motifs utilisation UT?	- Motifs pratiques, techniques, économiques - Motifs politiques, valeurs, acceptation sociale, participation et implication - Innovation, expérimentation - Visibilité, marketing, positionnement
6. Étapes nécessaires à la mise en œuvre (de la conception à l’implantation)? - Comment le déroulement de ce(s) projet(s) est-il différent d’un projet n’utilisant pas un volet d’UT?	- Buts et des objectifs, Analyse, Prédiction, Conception et design, Évaluation, Implémentation, Monitoring - Ordre des étapes - Processus linéaire/non-linéaire - Durée et répétition des étapes - Nouvelles étapes
7. Qu’est-ce que l’utilisation de l’UT et l’ajout de ces étapes supplémentaires amènent de différent au(x) projet(s)? <i>Qu’est ce que cette démarche et ces étapes supplémentaires vous ont permis d’apprendre?</i>	- Connaissances scientifiques (théories, modèles) - Connaissances techniques (outils, règlements) - Connaissances du processus (fonctionnement de la planification et des organisations) - Connaissances empiriques (expériences, problèmes, besoins) - Connaissances normatives (objectifs, valeurs, visions) - Connaissances pratiques (communication, empathie, écoute)
8. De quelles manières ces nouveaux apprentissages se sont fait? <i>Comment avez-vous été en mesure de faire ces nouveaux apprentissages?</i>	- Processus formel – consultations, sondage - Processus informel – observation, discussion - Outils et mécanismes - Stratégies (de conception, de consultations, d’implémentation) - Aménagement physico-spatial, prototypes
9. Une fois ces nouvelles informations recueillis, qu’est-ce que vous avez fait avec elles? <i>Comment avez-vous trier ce qui était pertinent pour le projet de ce qui ne l’était pas?</i>	

10. En quoi l'utilisation de l'UT dans ce(s) projet(s) a modifié le rôle et l'apport des différents acteurs?

- Implication différente des acteurs traditionnels
- Nouveaux acteurs
- Source des connaissances

11. En tant que professionnel, qu'avez-vous appris de l'utilisation de l'UT dans vos projets?

- A liés aux processus (de conception, de consultations, d'implémentation)
- A liés aux stratégies (de conception, de communication, d'implémentation)
- A liés aux valeurs, aux objectifs
- A liés à l'apprentissage

12. En tant que professionnel, comment votre expertise et vos connaissances sont sollicitées dans ce type de projet?

- C techniques et théoriques
- C empiriques (expérience)
- C des processus de planification

13. Comment l'expertise et les connaissances des autres acteurs (résidents, élus, riverains, groupes organisés, etc.) sont sollicitées dans ce type de projet?

14. De quelles manières les connaissances acquises lors de la réalisation de ce(s) projet(s) peuvent être utiles au-delà des projets individuellement?

- Transfert de connaissances d'un projet à l'autre
- Apprentissage professionnel
- Connaissances sur les acteurs et le terrain

15. Dans quel contexte et pour quel type de projet croyez-vous qu'il soit approprié d'utiliser l'UT?

- Localisation
- Type (place publique, réseau cyclable, règlement, etc.)
- Ampleur, taille
- Contexte politique, culturel, économique
- Acteurs impliqués

16. Quel est l'apport (ou quel est l'intérêt) de l'utilisation de l'UT en urbanisme?

- Motifs pratiques, techniques, économiques
- Motifs politiques, valeurs, acceptation sociale, participation et implication
- Innovation, expérimentation
- Visibilité, marketing, positionnement

Place De Castelnuau

Une place publique au coeur du quartier

située entre l'avenue De Gaspé et la rue Drolet dans l'arrondissement de Villeray–Saint-Michel–Parc-Extension

Un projet sélectionné dans le cadre de l'édition 2015 du Programme d'implantation des rues piétonnes et partagées.

Rue commerciale de quartier, la rue De Castelnuau est devenue une place publique le temps d'un été. Elle a été transformée en salon urbain. Les trottoirs ont été peints pour les rendre plus ludiques. Une voie de circulation et une voie de stationnement ont été retranchées pour apaiser la circulation et y aménager des placottoirs.

Sur le parvis de l'église et devant les commerces de proximité, les résidents de tous les âges se retrouvent pour profiter de l'ambiance du quartier et des activités culturelles gratuites.



FRÉQUENTATION DU SITE



Les résidents se retrouvent, se posent entre deux courses, discutent ou lisent un livre pigé dans la bibliothèque collective pendant que les enfants s'approprient ces nouvelles aires de jeux isolées de la circulation.

RÉPARTITION DE L'ESPACE SUR LA RUE

Avant



Après



ANIMATION ET APPROPRIATION DE L'ESPACE



86

65 nouvelles places pour s'asseoir



10

activités culturelles gratuites



94%

des utilisateurs sont satisfaits ou très satisfaits du projet

ACCESSIBILITÉ UNIVERSELLE DU SITE

- Sur les trottoirs, le corridor de marche est maintenu libre d'obstacles.
- Les nombreuses places pour s'asseoir permettent de faire une pause.
- Les placottoirs sont accessibles aux personnes à mobilité réduite.



1 marquage au sol ludique

4 placottoirs



4 aires de jeux polyvalentes

2 bibliothèques collectives



6 supports à vélos

7 îlots pour les matières résiduelles